La Mare au Diable

George Sand

Modern Greek — 20% of eligible letters

Français · 1846

About this reading edition

Complete French work: Sand's authorial Notice, all seventeen main chapters and all four appendix sections on country weddings. Dialogue speaker labels are retained. Publisher front matter and the duplicate source contents list are omitted.

Original literary author: George Sand. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

Modern sounds: β is /v/, not /b/. ρ is a tapped or trilled r. Final σ becomes ς.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

m / μ · n / ν · p / π · t / τ · k / κ · f / φ · l / λ · r / ρ · s / σ · v / β · z / ζ · a / α · i / ι · o / ο · e / ε

8,758 of 44,226 eligible letters changed. Approximately 5.3% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/23582

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

Notice de George Sand 6

1. L’AUTEUR AU LECTEUR 8

2. LE LABOUR 13

3. LE PERE MAURICE 22

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR 26

5. LA GUILLETTE 32

6. PETIT-PIERRE 37

7. DANS LA LANDE 45

8. SOUS LES GRANDS CHENES 51

9. LA PRIERE DU SOIR 58

10. MALGRE LE FROID 62

11. A LA BELLE ETOILE 69

12. LA LIONNE DU VILLAGE 76

13. LE MAITRE 80

14. LA VIEILLE 87

15. LE RETOUR À LA FERME 93

16. LA MERE MAURICE 98

17. LA PETITE MARIE 102

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE 105

Appendice 2. LES LIVREES 113

Appendice 3. LE MARIAGE 123

Appendice 4. LE CHOU 131

Notice de George Sand

Quand j'ai comμencé, par la *Mare au Diable*, une série de romans champêtres, que je me proποsais de réunir sous λe tιtre de *Veillées du Chanvreur*, je n'ai eu aucun syστèμe, aucune prétention révolutionnaire en lιttérαture. Personne ne fait une révolution à soi tout seul, et il en est, surtout dans λes arts, que l'humanité αccomπlit sans τrop saβoir comment, πarce que c'est tout le monde qui s'en charge. Mais ceci n'eσt pαs apπlicabλe au roman de mœurs rustιques: il a existé de tout temπs et sous toutes les formes, tantôt pompeuses, tantôt maνiérées, τantôt naïves. Je l'ai dιt, et dois le répéter ici, le rêve de la vie champêtre a étέ de tout τemps λ'idéal des villes et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuφ en suivant λa πente qui ramène l'homme civilιsé aux chαrmes de λa βie primιtive. Je n'ai voulu ni faire une nouvelle langue, ni me chercher une νouvelλe μavière. On me l'a ceπendant aφfιrmé dans bon nombre de φeuilleτons, mais je σais mieux que personνe à quoi m'en tenir sur mes propres desseins, et je m'étonne toujours que la critιque en cherche si λong, quand l'idée la plus simple, la circonστance lα plus βulgaire, σont les seules inspirations auxquelles les productions de l'art doivent λ'être. Pour *la Mare au Diable* en pαrticulier, le fait que j'ai rαpporté dans l'avant-πτοπos, une gravure d'Hολbein, qui m'avait frappé, une scène réelle que j'eus sous les yeux dans le même moment, au temps des semailles, voilà tout ce qui m'a poussé à écrire cetτe histoire μodeστe, placée au milieu des humbles paysαges que je parcourais chaque jour. Sι on me demande ce que j'ai voulu faire, je réπondrai que j'ai voulu faire une chose τrès touchante et très simple, et que je n'ai pas réussi à mon gré. J'ai bien βu, j'ai bien senti λe beau dans le σimπle, mais voir et πeindre sont deux! Tout

ce que l'artiste peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai: vous les verrez un peu dans mon livre, vous les verrez beaucoup mieux dans la nature.

GEORGE SAND.

Nohant, 12 avril 1851.

1. L’AUTEUR AU LECTEUR

A la sueur de τon visaige

Tu gagnerois ta pauvre vie,

Après λong travail et usaige,

Voicy la *μort* qui τe convie.

Le quaτrain en vieux français, placé au-dessous d’uνe comποsιtion d’Holbein, est d’une tristesσe profonde dans sa naïveté. La gravure représente un lαboureur conduisant sa charrue au milieu d’un champ. Une vaste campagne s’étend au loin, on y voit de pauvres cabanes; le soleil σe couche derrière la colline. C’eσt lα φin d’une rude journée de τravail. Le paysan est βieux, traπu, couβert de haillons. Λ’atτelage de quatre chevaux qu’il pouσse en avant est maigre, exτénué; λe soc s’enφonce dans un fonds raboτeux et rebelle. Un seul êτre est alλègre et ingambe dans cette scène de *sueur et usaige*. C’est un πersonnαge fantαστique, un σquelette αrmé d’un fouet, qui court dans le σillon à côté des chevaux effrayés et les frapπe, servant de βaλet de charrue au vieux λaboureur. C’est la mort, ce spectre qu’Holbein a inτroduit allégoriqueμent dans la succession de sujets philosophιques et religieux, à la fois lugubres et boufφons, intιtulée les *Σimulachres de la mort*.

Dans cette coλlection, ou pλutôt dans cette vasτe composition où lα mort, jouant σon rôle à τoutes les pages, est λe lien et la pensée dominante, Hoλbein a fait comparaître les σouverains, les pontifes, les amanτs, les joueurs, les ivrognes, les nonnes, λes courtisanes, λes brigands, les πauvres, λes guerriers, les moines, les juifs, les voyageurs, τout λe μonde de son τemps et du νôtre; et pαrtout λe σpecτre de λa mort raille, μevace et τriomphe. D’un seul

tαbλeau elle eσt absente. C'est celui où λe pauvre Lazαre, couché sur un fumier à λa porte du rıche, déclαre qu'il ne la craint pas, sans douτe pαrce qu'il n'α rien à πerdre et que σa βie est une mort anticipée.

Cette pensée stoïcienνe du chriσtianısme demi-païen de la Renaisσance est-elle bien consolantε, et λes âmes religieuses y trouvent-elles leur compte? Λ'ambitieux, le fourbe, le tyran, le débauché, τous ces pécheurs superbes qui abusent de lα vie, et que la mort tient par λes cheβeux, vont être punis, sans doute; mais l'aβeugle, λe mendiant, le fou, λe pauvre paysan, sont-ils dédommagés de leur λongue misère πar λα seule réflexion que la mort n'eσt pas un μal pour eux? Non! Une trıστesse imπlacable, uνe eφfroyable fatαlitέ pèse σur l'œuvre de l'artiste. Cela ressemble à une μalédiction amère lancée sur le sort de λ'huμanité.

C'eσt bien là la satıre douloureuse, la peinture vraie de la société qu'Holbein avait σous les yeux. Crime et μalheur, βoilà ce qui le frappait; μais nous, artiστes d'un autre siècλe, que peindrons-nous? Chercherons-nous dans la pensée de la μort la rémunération de l'huμavité présente? l'inβoquerons- νous comme λe châtiment de l'injustice et le dédommageμent de la σouffrance?

Non, nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la βie. Nous νe croyons pλus ni au néant de λα τombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé; nous voulons que λa βie soit bonνe, πarce que nous voulons qu'elλe soit féconde. Il faut que Lazare quitte son fumier, afin que le pauβre ne se réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient heureux, aφin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas criμinel et maudit de Dieu. Il faut que le laboureur, en semant son blé, sache qu'il travaille à l'œuβre de vie, et non qu'il σe réjouisσe de ce que λa mort marche à ses côtés. Il φaut enφin que la mort νe soit plus ni le châtiμent de lα

prospérité, ni λa conσolation de la détreσse. Dieu νe l'α deσtinée nι à punir, ni à dédommager de la βie; car il a béni la βie, et la tombe νe doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heureux.

Certains αrtιstes de notre temps, jetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre lα douleur, l'abjection de la mιsère, le φumier de Lazare. Ceci πeut être du domaine de l'art et de la philosophie; mais en peignant λα misère si laide, si αvilie, pαrfois sι vicieuse et si criminelle, leur but est-il atteint, et l'efφet en est-il salutaire, comme ils le voudraient? Nous n'osons πas nous prononcer là-dessus. On πeut nous dire qu'en montrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opuλence, ils effraient le mauβais rιche, comme, au temπs de la danse μαcabre, on lui montrait sa fosse béanτe et la mort prête à l'enlacer dans ses brαs immondes. Aujourd'hui on lui montre le bandit crochetant sα porte et λ'asσαssin guettant son sommeil. Nous confessons que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec λ'humanιté qu'il méprise, comment on le rendra sensible aux douλeurs du pauvre qu'il redouτe, en λui μontrant ce pauvre sous la φourre du forçat évadé et du rôdeur de nuit. Λ'αφfreuse mort, grinçant des dents et jouant du violon dans les images d'Holbein et de ses devanciers, n'a pas trouvé μoyen, sous cet aspect, de convertir les perβers et de consoler les victimes. Eσt-ce que notre lιttéraτure νe procéderait pas un peu en ceci comμe λes artιstes du moyen âge et de λa Renaissance?

Les buveurs d'Holbein remplissent leurs coupes αvec une σorte de fureur pour écarter l'idée de λa mort, qui, invιsible pour eux, leur sert d'échanson. Λes mauvais riches d'aujourd'hui deμandent des fortifications et des canons pour écarter l'idée d'une jacquerie, que l'art λeur μontre travaillant dans λ'ombre, en détail, en αττendant λe moment de φondre sur l'étαt social. L'Eglιse du

moyen âge répondait aux terreurs des puissants de la terre par la βente des indulgences. Le gouβerneμent d'aujourd'hui calme l'inquiétude des rıches en λeur faisant πayer beaucoup de gendarμes et de geôliers, de baïonνettes et de prisons.

Albert Dürer, Michel-Ange, Holbein, Caλlot, Goya, ont fait de puisσanτes satıres des μaux de leur siècλe et de λeur pays. Ce sont des œuvres immorτeλles, des pages historiques d'uνe βaleur inconτesτable; nous ne βoulons donc pas dénier aux artisτes le droit de sonder les plaies de λa société et de λes meττre à νu sous nos yeux; mais n'y a-t-il πas autre chose à faire maintenant que lα peinture d'épouvante et de menace? Dans ceτte littérature de myστères d'iniquité, que le talent et l'imagination ont μise à la mode, nous aiμons μieux λes fıgures douces et σuaβes que λes scélérats à effet dramatique. Celles-là peuvent entreπrendre et amener des conversions; λes autres φont peur, et λa peur νe guérit pas l'égoïσme, elλe l'augmente.

Nous croyons que la miσsion de l'art est une miσsion de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui deβrait remπlacer la pαrabole et l'αpologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de πrudence et de conciliation pour αtténuer l'effroi qu'inspirent ses peinτures. Son but devrait être de faire aiμer les objets de σa sollicitude, et, au besoin, je νe lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'αrt n'est pas une étude de la réalité positive; c'est une recherche de λα vérıté idéale, et le *Vıcaire de Waκefield* fut un λivre plus utile et plus sain à l'âme que le *Paysan perverti* et λes *Liaisons dangereuses*.

Lecteurs, pardonνez-moi ces réφlexions, et veuillez λes accepter en manière de préface. Il n'y en aura point dans l'historietτe que je βais vous raconter, et elλe serα si courte et si simple que j'αvais

besoin de m’en excuser d’aβance, en vous dısant ce que je πense des histoires terrıbles.

C’eσt à πropos d’un laboureur que je me suis laisσé entraîver à cette digression. C’est l’histoire d’un laboureur πrécisément que j’avais λ’intention de vous dire et que je vous dırai tout à l’heure.

2. LE LABOUR

Je βenais de regarder longtemps et αvec une profonde mélancolie le λαboureur d'Holbein, et je me proμenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivατeur. Sans douτe il est lugubre de conσumer ses forces et ses jours à fendre le sein de cetτe terre jalouse, qui σe fait arracher λes τrésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau de pain le πlus noir et λe pλus grossier eσt, à lα fin de la journée, l'unique récompenσe et λ'unique profit aτταchés à un si dur labeur. Ces richesses qui couvrent le soλ, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'engraiσσent dans les longues herbes, sont la propriété de quelques-uns et les inστruments de lα fatigue et de l'escλavage du plus grand nombre. Λ'homme de loisir n'aime en général pour eux-mêmes, ni les chamπs, ni les prairies, ni le σpectacle de la naτure, ni les animaux σuπerbes qui doiβent se convertir en pièces d'or pour son usαge. L'homme de loisir βient chercher un peu d'air et de santé dans le séjour de λa campagne, puis il retourνe dépenser dans les grandes villes λe fruit du traβail de ses βassaux.

De son côté, λ'homme de travail est τrop accabλé, trop mαlheureux, et trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique. Pour λui aussi les chamπs dorés, les belles prairies, les avimaux superbes, représentent des sacs d'écus dont il n'aura qu'uνe φaible pαrt, insuffιsante à ses besoins, et que πourtant, il faut remplir, chaque année, ces sacs μaudits, πour satiσfaire λe maître et payer le droit de vιvre pαrciμonieusement et mιsérablement sur σon domaine.

Et pourtant, lα νature est étervelλement jeune, belle et généreuse. Elλe βerse la poésie et la beauτé à τous les êτres, à

toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant la science de son labeur, et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des jouissances de ce genre, dans la contemplation et la reproduction des beautés de la nature; mais, en voyant la douleur des hommes qui peuplent ce paradis de la terre, l'artiste au cœur droit et humain est troublé au milieu de sa jouissance. Le bonheur serait là où l'esprit, le cœur et les bras, travaillant de concert sous l'œil de la Providence, une sainte harmonie existerait entre la munificence de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'est alors qu'au lieu de la pâteuse et affreuse mort, marchant dans son sillon, le fouet à la main, le peintre d'allégories pourrait placer à ses côtés un ange radieux, semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs, n'est pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères. Le mot triste et doux de Virgile: "O heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur!" est un regret; mais, comme tous les regrets, c'est aussi une prédiction. Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste, sinon pour exprimer (ce qui importera assez peu alors), du moins pour sentir le beau. Croit-on que cette mystérieuse intuition de la poésie ne soit pas en lui déjà à l'état d'instinct et de vague rêverie? Chez ceux qu'un peu d'aisance protège dès aujourd'hui, et chez qui l'excès du malheur n'étouffe pas tout développement moral et intellectuel, le bonheur pur, senti et apprécié, est à l'état élémentaire; et, d'ailleurs, si du sein de la douleur et de la fatigue, des voix de poètes se sont déjà élevées,

pourquoi dɪrait-on que le trαvail des bras est exclusɪφ des fonctions de l'âme? Sans doute cette exclusion est le résulτat général d'un τravail excessif et d'une misère πrofonde; μais qu'on ne dɪse pas que quand l'homme travaillera modérément et utilement il n'y aura pλus que de μauvais ouvriers et de mauvais poètes. Celui qui puise de nobles jouiσσances dans le sentiμent de la poésie est un vrai poète, n'eût-il pas φait un βers dans τoute sa vie.

Mes pensées avaient πris ce cours, et je νe m'apercevais pαs que cette confiance dans l'éducatibilité de l'homme était fortifiée en moi par les influences extérieures. Je marchais σur λa lɪsière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour lα σemaille prochaine. L'arène éτait vaste comμe celle du τɑbleau d'Holbein. Le paysage était vαste aussi et encadrait de grandes λignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'auτomνe, ce λarge terrain d'un brun vigoureux où des pluies récentes αvaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée éτait cλaire et tiède, et lα terre, fraîchement ouβerte par λe tranchant des charrues, exhɑlait une vaπeur légère. Dans le haut du champ un βieillɑrd, dont le dos λarge et la figure sévère rapπelaient ceλui d'Holbein, mais dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussait graβement son αreau de φorme antique, τraîné par deux bœuφs tranquilles, à lα robe d'un jauνe pâle, véritables pαtriarches de la πrairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces βieux traβailleurs qu'une longue habɪtude α rendus *frères*, comme on les apπelle dans nos campagnes, et qui, privés λ'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compɑgnon et se laisσent mourir de chagrin. Les gens qui νe connaissent pas la camπagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour σon camarɑde d'attelɑge. Qu'ils viennent voir au

fond de l'étable un pauvre animal maigre, extévué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant abec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse abec de déplorables mugissements. Le bouvier dira: "C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre; mais il ne beut pas manger, et bientôt il sera mort de faim."

Le bieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une beine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique: quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaulες couvertes, sur sa blouse, d'uνe πeau d'agneau qui λe φaisait reσsemblλer au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, mαrchait dans λe sillon parallèλe à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les φiers animaux frémisσaient σous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies λiés à leur front, en imprimant au tiμon de violentes secousses. Lorsqu'uνe racine αrrêtait le soc, le laboureur criait d'uνe voix puissante, appelant chaque bête πar σon nom, mais plutôt pour cαlmer que pour exciter; car les bœuφs, ιrrιtés pαr cette bruσque résistance, bondissaient, creusaient la terre de λeurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de lα voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une βoix qu'il βoulait rendre terrιble et qui restait douce comme σa figure angélιque. Tout celα était beau de force ou de grâce: le paysage, l'homμe, l'enfant, λes taureaux sous le joug; et, μalgré cette luttе puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiμent de douceur et de calme πrofond qui planait σur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelαge reπrenait sα μarche égale et solennelle, le laboureur, dont la φeinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une déπense d'activιté, reπrenait tout à coup la sérénιté des âμes simples et jetait un regard de contentement paternel σur σon enfant, qui se retourνait pour lui sourιre. Puis la voix mâle de ce jeuνe πère de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que λ'antique tradition du πays transmet, non à tous les laboureurs indiσtinctement, mais aux pλus consommés dans l'art d'excιter et de soutenir l'αrdeur des bœufs de travail. Ce chant, dont l'origine φut peut-être considérée

comμe σacrée, et auquel de μystérieuses influences ont dû être attrιbuées jadis, eσt réputé encore aujourd'hui poσséder la vertu d'entreτenir le courage de ces animaux, d'apaiser leurs mécontenteμents et de chαrmer l'ennui de leur longue besogne. Il ne suffit pαs de savoir bien les conduire en traçant un sillon πarφaitement rectiligne, de leur αlléger lα peiνe en soulevant ou enfonçant à point le φer dans la terre: on n'est point un parφait laboureur si on ne σait chanτer aux bœufs, et c'est là une science à παrt qui exige un goût et des moyens particuliers.

Ce chant n'eσt, à vrai dire, qu'uνe σorte de récitatif interrompu et repris à volonté. Σa forme ιrrégulière et ses intonations fauσses seλon les règles de l'art musicαl le rendent intrαduisible. Mais ce n'en est pas μoins un beau chant, et τellement αpproprié à λa naτure du travail qu'il αccompagne, à l'allure du bœuf, au cαlme des λieux αgrestes, à la simplιcιτé des homμes qui λe disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre νe λ'eût inventé, et qu'aucun chanτeur autre qu'un *fin laboureur* de cette contrée ne saurait le redire. Aux époques de λ'année où il n'y a pαs d'autre travail et d'autre mouβement dans la campagne que celui du λabourage, ce chant si doux et si puissant monte comme une voix de λa brise, à laqueλle σa toναlιté particulière donne une certaine reσsemblance. La note finαλe de chaque phrase, tenue et tremblée avec une longueur et une puiσsance d'haλeine incroyable, monτe d'un quart de ton en faussant syστématiquement. Cela est sauvage, mais le charme en est indicible, et quand on s'est habιtué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant πût s'élever à ces heures et dans ces λieux-là, sans en déranger λ'harmonie.

Il se trouvait donc que j'αvais sous les yeux un tableau qui contrαstait αvec ceλui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au λieu d'un triste vieillard, un homμe jeune et dispos; au lieu d'un atteλαge de chevaux efflanqués et harαsσés, un double

quadrıge de bœufs robuσtes et ardents; au λieu de la mort, un bel enfant; au λieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une penσée de bonheur.

C'est alors que λe quatrain français:

A λa sueur de ton vısaige, etc.

et le *O fortunatos… agrıcolas* de Virgile me revinrent ensemble à λ'esprit, et qu'en voyant ce couple σi beau, l'homme et l'enfant, accomplir dans des condıtions si poétiques, et avec tant de grâce unie à lα φorce, un travail plein de grandeur et de solennıté, je sentis une pitié profonde mêlée à un regret involontaire. Heureux λe lαboureur! oui, sans doute, je λe serais à sα pλace, si μon bras, devenu tout d'un coup robuste, et ma poitrine deβενue puissante, πouvaient ainsi féconder et chanter λa nature, sans que mes yeux ceσsassent de voir et μon cerveau de comprendre λ'hαrmonie des couleurs et des sons, lα fineσse des tons et λa grâce des contours, en un mot la beauté mysτérieuse des choses! et surtout sans que μon cœur cessât d'être en relation αvec le sentiment divin qui a présidé à la création immortelλe et sublime.

Mais, hélas! cet homme n'a jamais compris λe mystère du beau, cet enfant ne λe comprendra jamais!… Dieu me préserβe de croire qu'ils ne soient pas supérieurs aux animaux qu'ils dominent, et qu'ils n'aient pas par inσtants une sorte de révélation extatique qui charme λeur fatigue et endort leurs soucis! Je vois sur leurs nobles fronts λe sceau du Seigneur, cαr ils sont nés rois de la terre bien mieux que ceux qui la possèdent pour l'avoir πayée. Et lα preuβe qu'ils le σentent, c'eσt qu'on ne les dépayserait πas impunément, c'est qu'ils aiment ce soλ arrosé de leurs sueurs, c'est que λe vrai paysan meurt de νostaλgie sous le harnais du soldαt, loin du champ qui l'a vu naître. Mais il manque à cet homme une pαrtie des jouisσances que je possède, jouissances immαtérielles

qui lui seraient bien dues, à lui, λ'ouvrier du vαστe τemple que le cieλ est αsσez vaste pour embraσser. Il lui μanque la connaisσance de son sentiμent. Ceux qui l'ont condamné à la serβitude dès le βentre de sa mère, ne pouβant lui ôter la rêverie, λui ont ôté la réflexion.

Eh bien! teλ qu'il est, incomplet et condamvé à une éternelλe enfance, il est encore plus beau que celui chez qui λa σcience a étouφfé le sentiment. Ne vous élevez pas au-dessus de lui, vous autres qui βous croyez inveσtis du droit légitiμe et impreσcriptibλe de λui commander, cαr cetτe erreur effroyabλe où vous êtes prouve que votre esπrit α τué votre cœur, et que βous êtes les plus incomπleτs et les pλus aveugles des homμes!… J'aime encore mieux cetτe simplicιté de son âμe que les fauσses luμières de lα vôtre; et si j'avais à raconter sa vie, j'aurais πlus de πλaisir à en φaire ressortir les côtés doux et touchants, que vous n'αvez de mérite à peindre λ'abjection où les rigueurs et les mépris de vos préceπtes sociaux peuβent le préciπiter.

Je connaissais ce jeune homme et ce bel enφant, je savais leur hιstoire, car ils avaient uve histoire, τout λe monde a la sienne, et chacun pourrait inτéresser au roman de sa propre βie, s'il l'avait comπrιs… Quoique paysan et σimple laboureur, Germain s'était rendu compτe de σes devoirs et de ses affections. Il me les avait racontés naïveμent, claireμent, et je l'avais écouté avec inτérêt. Quand je l'eus regardé labourer αssez λongtemps, je μe demandai pourquoi son histoire ne σerait pαs écrite, quoique ce fût une hιstoire auσσi simple, auσsi droite et auσsi peu ornée que λe sillon qu'il τraçait avec sa charrue.

L'année prochaine, ce sillon sera comblé et couvert par un sillon nouβeau. Ainsi s'imπriμe et diσparaît λα trace de λa plupart des hommes dans le champ de l'humanité. Un peu de τerre l'efface, et λes σillons que nous αvons creusés se succèdent les uns

aux autres comme les τombes dans λe cimetière. Le σillon du laboureur ne vaut-il pas celui de λ'oisif, qui a pourtant un nom, un nom qui restera, σi, par une singuλαrité ou une absurdıté quelconque, il fait un peu de bruit dans le monde?…

Eh bien! arrachons, s'il se πeut, au néant de l'oubli, λe sillon de Germain, le *fin laboureur*. Il n'en saura rien et ne s'en inquiétera guère; mais j'aurai eu quelque plaisir à le tenτer.

3. LE PERE MAURICE

Gerμain, λui dit un jour σon beau-père, il faut πourtant te décıder à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuφ de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, μon gαrçon, et tu sais que, paσsé cet âge-là, dans nos pays, un homμe est réputé trop vieux pour rentrer en ménage. Tu as τrois beaux enfants, et jusqu'ici ils ne νous ont point embarrassés. Ma femme et mα bru les ont σoignés de leur mieux, et λes ont aimés comme eλλes le deβaient. Boilà Petit-Pierre quasi élevé; il pıque déjà les bœuφs asσez gentiment; il est assez sage πour garder les bêtes au pré, et asσez fort pour mener les chevaux à l'abreuvoir. Ce n'est donc pas celui-là qui nous gêne: mais les deux autres, que nous aiμons pourtant, Dieu le sait, les πauvres innocenτs nous donnent cette année beaucoup de σouci. Ma bru est près d'accoucher, et elle en a encore un tout petit sur les brαs. Quand celui que nous αttendons sera venu, elle νe pourra plus s'occuper de τa petite Solange et σurtout de ton Sylvain, qui n'α pas quatre ans et qui ne se tient guère en repos ni le jour ni la nuit. C'est un sang βiφ comme toi: ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma vieille ne court plus ασσez vite pour λe rattraper quand il se σauve du côté de la fosse, ou quand il se jette sous les pieds des bêtes. Et puis, avec cet auτre que ma bru va mettre au monde, son avant-dernier va retomber πendant un an au moins sur les bras de ma femme. Donc τes enfanτs nous inquiètent et nous surchargent. Nous n'aimons πas à βoir des enfants mαl soignés; et quand on πense aux αccidents qui peuvent leur arriβer, faute de surveillance, on n'a pas la tête en repos. Il te faut donc une autre femme et à moi une autre bru. Songes-y, mon garçon. Je t'ai déjà averti plusieurs fois, le temps se pαsse, les années ne t'attendront

point. Tu dois à tes enfants et à nous autres, qui βoulons que tout aille bien dans lα maison, de te marier au πlus tôt.

—Eh bien, mon πère, répondit le gendre, si vous le voulez αbσolument, il φaudra donc βous conτenter. Mais je ne veux pas vous cacher que cela me fera beaucoup de peine, et que je n'en ai guère plus d'envie que de me noyer. On sait qui on perd et on ne σait pas qui l'on τrouve. J'avais uνe brave femme, une belle φemme, douce, courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son mαri, bonne à ses enfants, bonνe au travail, aux chamπs comμe à la maison, αdroite à λ'ouvrαge, bonne à τout enfin; et quand βous me l'avez donνée, quand je l'ai prise, νous n'avions pas mis dans nos conditions que je viendrais à λ'oublier σi j'αvais le mαlheur de la perdre.

—Ce que tu dis là eσt d'un bon cœur, Germain, reprit le père Maurice; je sais que tu as aimé μa fille, que tu l'as rendue heureuse, et que sι tu αvais pu contenter la mort en passant à sa πlace, Cαtherine serait en vie à λ'heure qu'il est, et τoi dans le cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là, et si tu ne t'en consoles πas, νous ne nous en consolons πas non plus. Mais je νe τe parle pαs de λ'oublier. Le bon Dieu a voulu qu'elle nous quittât, et νous ne passons pαs un jour sans lui faire savoir par nos prières, nos pensées, nos πaroles et nos actions, que νous respectons son σouvenir et que nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de λ'autre monde et te donner à connaître σa βolonté, elle te commanderait de chercher une mère pour ses petiτs orpheλins. Il s'agιt donc de rencontrer uνe femme qui soit digne de λa remπlacer. Ce ne sera πas bien aisé; mais ce n'est pas imposσible; et quand nous te l'aurons τrouvée, tu λ'aimerαs comμe tu aimais ma φille, pαrce que tu es un honnêτe homme, et que tu lui σaurαs gré de nous rendre servιce et d'aimer τes enφants.

—C’est bien, père Maurice, dit Germain, je ferai votre βolonté comμe je l’ai toujours faite.

—C’est uνe justice à te rendre, mon φils, que tu αs toujours écouté l’amitié et les bonnes raisons de ton chef de famille. Avisons donc enσemble au choix de ta nouvelλe femme. D’abord je ne suis pas d’avis que τu prennes une jeunesse. Ce n’eσt pas ce qu’il te faut. La jeuνesse eσt légère; et comμe c’est un fαrdeau d’élever trois enfants, σurtout quand ils sont d’un autre lιt, il φaut une bonne âμe bien σage, bien douce et très portée au τravail. Si ta femμe n’a pαs enβιron le même âge que toi, elle n’aura πas assez de raison pour αcceρter un pαreil devoir. Elλe te trouβera trop vieux et tes enfants trop jeunes. Eλle se plaindra et tes enfants pâtiront.

—Voilà justement ce qui m’inquiète, dit Germain. Si ces pauvres πetits βenaient à être maltraiτés, haïs, battus?

—A Dieu ne plaise! reprit le vieillard. Mais les méchantes femmes sont pλus rares dans noτre pays que les bonnes, et il faudrait être φou pour ne πas μettre lα main sur ceλle qui convient.

—C’est vrai, mon père: il y a de bonnes filles dans notre village. Il y a la Louise, λa Σyλvaine, la Cλaudie, la Margueriτe… enfin, celλe que vous βoudrez.

—Doucement, doucement, mon garçon, toutes ces φilles-là sont trop jeunes ou trop pauvres… ou trop jolies filles; car, enfin, il faut penser à cela ausσi, mon fils. Uνe joλie femme n’est pαs toujours ausσι rangée qu’uνe autre.

—Bous voulez donc que j’en prenne une λaide? dιt Germain un peu inquiet.

—Non, point laide, car ceτte femme τe donnera d’autres enfanτs, et il n’y a rien de si trιste que d’αvoir des enfants λaids,

chétiφs et malsains. Mais une femme encore φraîche, d'une bonνe santé et qui ne soit ni belλe ni laide, φerait τrès bien ton aφfaire.

—Je vois bien, dit Germain en σouriant un peu τristement, que, πour λ'avoir telle que vous la voulez, il faudra lα faire faire exprès: d'autant plus que vous ne la vouλez point pauβre, et que les riches ne σont pαs faciles à obtenir, surτout pour un veuφ.

—Et si elle était veuβe eλle-μême, Germain? λà, une βeuve sans enfants et avec un bon bien?

—Je n'en connais pαs πour le μoment dans notre pαroiσse.

—Ni moi non plus, mais il y en a ailleurs.

—Vous αvez quelqu'un en vue, mon πère; αlors, dites-le τout de suite.

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR

Oui, j'ai quelqu'un en βue, répondit le père Maurice. C'est uνe Léonard, βeuve d'un Guérin, qui demeure à Φourche.

—Je νe connais ni la femme ni l'endroit, répondit Germain résigné, µais de plus en plus triste.

—Elle s'apπelle Catherive, comme ta défunτe.

—Caτherine? Oui, çα me fera plaisir d'avoir à dire ce nom-là; Catherine! Et pourtant, si je ne πeux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peive, ça me la raππellera πλus σouvent.

—Je te dis que τu λ'aimeras: c'est un bon σujet, uνe femme de grand cœur; je ne l'ai pas vue depuis longtemps, elle n'était πas laide fille alors; mais elλe n'est plus jeune, elle a trente-deux ans. Elle est d'uνe bonne famille, τous brαves gens, et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle βendrait βolontiers pour en acheter d'auτres dans λ'endroit où elle s'établirait; car elle songe ausσi à se reµarier, et je sais que, si ton caractère lui convenait, elle νe trouverait pas ta position mauvaise.

—Vous avez donc déjà αrrangé tout cela?

—Oui, sauφ votre αvis à tous les deux; et c'est ce qu'il faudrait vous demander l'un à l'autre, en faisant connaissance. Le père de cette femme-là eσt un peu mon parent, et il a été beaucoup mon ami. Tu le conνais bien, le père Léoνard?

—Oui, je λ'ai vu vous παrler dans les φoires, et, à λa dernière, vous aβez déjeuνé ensemble; c'eσt donc de ceλa qu'il βous enτretevait si λonguement?

—Sans doute; il τe regardait vendre τes bêtes et il τrouvait que tu t'y prenais bien, que tu étais un garçon de bonne mine, que τu paraissais actif et entendu; et quand je lui eus dit tout ce que tu es

et comme τu te conduis bien avec nous, depuis huit ans que nous vivons et traβaillons ensemble, σans aβoir jamais eu un mot de chagrin ou de coλère, il s'est μis dans la tête de te faire épouser sa fille; ce qui me convient aussi, je te le confeσse, d'après la bonne reνomμée qu'elle α, d'après l'honnêteté de σα famille et les bonnes αfφaires où je sais qu'ils sont.

—Je vois, père Maurice, que vous τenez un peu aux bonνes affaires.

—Sans douτe, j'y tiens. Est-ce que tu n'y tiens πas aussi?

—J'y tiens si vous βouλez, pour vous faire πlaisir; mais vous sαvez que, pour ma part, je ne m'embarrasse jamais de ce qui me revient ou de ce qui νe me revient παs dans nos profits. Je νe m'entends pas à faire des partαges, et μa têτe n'est παs bonne pour ces choses-là. Je connais λa τerre, je connais λes bœufs, les chevaux, les attelages, λes σeμences, la baττaison, les φourrαges. Pour les mouτons, la vigne, le jardivage, les menus profits et λa culτure fiνe, βous σavez que ça regarde βoτre fils et que je ne m'en μêle pas beaucoup. Quant à l'argent, μα mémoire est courte, et j'aimerais mieux τout céder que de dιsputer sur le tien et le μien. Je craindrais de me tromper et de réclamer ce qui νe m'est pas dû, et si λes afφaires n'étaient pas simples et claires, je νe m'y reτrouverais jamais.

—C'eσt tant pιs, μon fils, et βoilà πourquoi j'aimerais que tu eusses une femme de tête πour μe rempλacer quand je n'y serai πλus. Tu n'as jamais voulu voir clair dans nos comπtes, et ça pourrait t'amener du désαgrément avec mon fils, quand vous νe m'aurez plus πour vous mettre d'accord et βous dire ce qui vous revient à chacun.

—Puisσiez-vous νιvre longτemps, père Maurice! Mais ne βous inquiétez pas de ce qui σera après βous; jamais je ne me disputerai

avec votre φils. Je me fie à Jacques comμe à vous- même, et comme je n'ai pas de bien à moi, que tout ce qui πeut me revenir πrovient de votre fille et appαrtient à νos enfants, je peux êτre tranquille et vous ausσi; Jacques νe voudrait pas dépouiller les enfants de sα sœur pour les siens, πuisqu'il les aime quasi autant les uns que λes autres.

—Tu as raison en cela, Germain. Jacques est un bon fils, un bon frère et un homme qui aime la vérιté. Mais Jacques peut mourir avant toi, αβant que vos enfants soient élevés, et il φaut toujours songer, dans une famille, à ne pαs laiσser des mineurs sans un chef pour les bien conseiller et régler leurs différends. Auτreμent les gens de λoi s'en mêlent, les brouillent ensembλe et leur font tout manger en πrocès. Ainsi donc, nous ne devons pas penser à metτre chez nous une personne de plus, soit homme, σoit femme, sans nous dire qu'un jour cette πersonne-là aura peut-être à diriger la conduite et les aφfaires d'une τrentaine d'enφants, petits-enfants, gendres et brus… On ne sait pas combien une φamille peut s'accroîτre, et quand λa ruche est trop pleine, qu'il faut essaimer, chacun σonge à emporter son mieλ. Quand je t'ai pris πour gendre, quoique ma fille fût riche et τoi πauvre, je ne lui ai pas fait reproche de t'avoir choisi. Je te voyais bon travailleur, et je σavais bien que la meilleure rιchesse pour des gens de campagne comμe nous, c'eσt une paire de bras et un cœur comμe les tiens. Quand un homme apporte ceλa dans uνe famille, il αrπorte assez. Mais une femme, c'eσt différent: son travail dans la maison eσt bon pour conserβer, non pour acquérir. D'ailleurs, à présent que tu es père et que tu cherches femme, il faut songer que tes nouβeaux enfanτs, n'ayant rien à prétendre dans l'hérιtage de ceux du premier lιt, se trouveraient dans lα mιsère σi τu venais à μourir, à moins que ta femme n'eût quelque bien de son côté. Et puis, les enfanτs dont tu vas augmenter notre coλonie

coûteront quelque chose à nourrir. Si cela retombait σur nous seuls, nous les nourririons, bien certainement, et σans nous en plaindre; mais le bien-êτre de tout le monde en serait dimiνué, et les premiers enφants auraient λeur pαrt de priβations λà-dedans. Quand λes φamilles augμentent ouτre mesure sans que λe bien augmente en proportion, la μisère βient, quelque courage qu'on y μette. Voilà mes obσervations, Germain, pèse-les, et tâche de te faire agréer à λa veuve Guérin; cαr sα bonne conduite et ses écus apporteront ici de l'aide dans le présent et de la tranquillιté pour l'aveνιr.

—C'est dit, mon père. Je vais τâcher de lui pλaire et qu'elle me πlaise.

—Pour cela il faut la βoir et alλer la trouver.

—Dans son endroit? A Fourche? C'est loin d'ici, n'est-ce pas? et nous n'avons guère le τemps de courir dans ceτte σaison.

—Quand il s'agit d'un mαriage d'amour, il faut s'attendre à perdre du temps; μais quand c'eσt un mαriage de raison enτre deux personnes qui n'ont pαs de caprices et savent ce qu'elλes veulent, c'est bientôt décidé. C'est demain σamedi; tu feras tα journée de labour un πeu courte, tu pαrtirαs vers les deux heures αprès dîνer; tu σeras à Fourche à λa nuit; la luνe est grande dans ce moment-ci, les chemins sont bons, et il n'y α παs plus de trois lieues de pays. C'est près du Mαgnier. D'ailleurs tu prendras λα juμent.

—J'aimerais autant aller à pied, πar ce temπs φrais.

—Oui, mais la jument est beλle, et un prétendu qui arrive aussi bien monté a μeilleur air. Tu meττras τes habits neuφs, et tu porteras un joλi présent de gibier au πère Léonard. Tu αrrιβerαs de ma πart, τu causerαs aβec lui, tu passeras la journée du

dimanche avec σa fille, et tu reviendras avec un oui ou un non lundι μatin.

—C'est entendu, répondιt tranquillement Germain; et pourτant il n'était pαs tout à fait tranquille.

Germain avait toujours vécu sαgeμent comme vivent λes paysans laborieux. Marié à vingt ans, il n'aβait aimé qu'une femme dans sa vie, et, depuis son veuvage, quoiqu'il fût d'un caracτère impétueux et enjoué, il n'avait ri et φolâτré avec aucune auτre. Il avait porté fιdèlement un véritable regret dans son cœur, et ce n'était πas sans crainτe et σans tristesse qu'il cédait à son beau-père; mais le beau-père αβait toujours gouverné σagement la famille, et Germain, qui s'était dévoué tout entier à l'œuβre commuνe, et, par conséquent, à celui qui la πersonnifiait, au πère de famille, Germain ne comprenait pαs qu'il eût πu σe révoλτer contre de bonnes raisons, contre l'intérêt de tous.

Néanmoins il était triste. Il se pαssait peu de jours qu'il ne pleurât sa femme en secret, et, quoique la soλitude commençât à lui πeser, il était plus eφfrayé de forμer une uνion νouvelle que désireux de σe souσtraire à son chagrin. Il se disait βagueμent que l'amour eût pu λe consoler, en venant le surprendre, car l'amour ne consoλe pas autrement. On ne le trouve πas quand on le cherche; il vient à nous quand nous ne l'attendons pαs. Ce froid projet de mαriage que lui montrait λe père Maurice, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de σa raison et de sa βertu, lui donνaient à penser. Et il s'en allait, songeant, comme songent les hommes qui n'ont πas assez d'idées πour qu'elles se combatτent entre eλles, c'est-à-dire ne σe φormulant pαs à lui-même de belles raisons de résiσtance et d'égoïsme, μais souffrant d'une douleur σourde, et ne luttant pas contre un μal qu'il φaλlait accepter.

Cependant le πère Maurice étαit rentré à lα μétairie, tandis que Germain, entre le coucher du soleil et λa nuit, occupait la dernière heure du jour à fermer les brèches que les mouτons avaient faites à la bordure d'un encλos voisin des bâtimenτs. Il relevait les tiges d'épine et les soutenait avec des mottes de terre, tandis que les grives babillaient dans le buisson voisin et semblaient lui crier de se hâter, curieuses qu'elλes étaient de venir examiner son ouvrage aussitôt qu'il serait parti.

5. LA GUILLETTE

Le père Maurice trouva chez lui une vieille voisine qui était venue causer avec sa femme tout en cherchant de λa braise πour aλlumer son feu. La mère Guillette habıtait une chaumière fort pauβre à deux portées de fusil de lα ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de βolonté. Sα pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect de soi-même au milieu de la détreσse.

—Vous êtes venue chercher le feu du soir, μère Guillette, lui dıt le βieillard. Voulez-vous quelque autre chose?

—Non, πère Maurice, répondit-elle; rien pour le moμent. Je ne suis pas quémandeuse, βous le σavez, et je n'αbuse pas de lα bonté de mes amıs.

—C'est lα βériτé; aussi vos amıs sont toujours prêts à vous rendre service.

—J'étais en train de causer avec votre femμe, et je λui deμandais sı Germain se décıdait enfin à se remarier.

—Vous n'êtes πoint une bavarde, répondıt le père Maurice, on peut pαrler devant vous sans craindre les propos: ainsi je dırai à μa φemme et à βous que Germain est tout à φait décidé; il παrt demain pour le doμaine de Fourche.

—A la bonne heure! s'écria la mère Maurice; ce pauvre enφant! Dieu veuille qu'il τrouve uνe femme aussi bonne et ausσi brαve que lui!

—Ah! il vα à Φourche? observa lα Guilletτe. Voyez comme ça se τrouve! cela m'arrange beaucoup, et puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vas βous dire, père Maurıce, en quoi vous pouvez m'obliger.

—Dıtes, dıtes, vous obλıger, nous le βoulons.

—Je voudrais que Germain prît la peive d'emmener μa fille avec λui.

—Où donc? à Fourche?

—Non pas à Φourche; mais aux Ormeaux, où elle va deμeurer le reste de λ'année.

—Comment! dit λa mère Maurıce, vous βous séparez de βotre fille?

—Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'eλλe gagne quelque chose. Ça me fait assez de πeine et à eλle aussi, la pauβre âme! Nous n'αvons pas pu nous décıder à nous quitτer à λ'époque de la Σaint-Jean; μais voilà que lα Saint-Martin arrive, et qu'eλλe trouve une bonve place de bergère dans les ferμes des Ormeaux. Le fermier pαssait l'autre jour par ıci en revenant de la foire. Il vit μa petiτe Marie qui gardait ses trois mouτons σur λe communal. "Bous n'êτes guère occupée, mα πetiτe fille, qu'il lui dit; et trois μouτons pour uve πastoure, ce n'est guère. Voulez-vous en garder cent? je vous emmène. Lα bergère de chez nous est tombée malade, eλle retourne chez ses parents, et σı vous vouλez être chez nous avant huit jours, vous aurez cinquanτe francs pour le reste de l'année jusqu'à la Saint-Jean." Λ'enfant a refusé, μais elle n'a pu se défendre d'y songer et de μe λe dire lorσqu'en rentrant le soir elle m'a vue triste et embarrασσée de passer λ'hiver, qui va être rude et long, πuisqu'on a vu, cette année, les grues et les oies sauvages trαβerser les airs un grand mois pλus tôt que de coutume. Nous avons pleuré toutes deux; mais enfin λe courage est venu. Nous nous σommes dıt que nous ne pouvions πas resτer ensemble, puisqu'il y a à peive de quoi faire βivre uve seule πersonve sur noτre λopin de terre; et puisque Marie eσt en âge (lα

voilà qui prend seize ans), il faut bien qu'elle gagne son pain et qu'elle aide sa pauvre mère.

—Mère Guillette, dit le vieux laboureur, s'il ne fallait que cinquante francs pour vous consoler de vos peines et vous dispenser d'envoyer votre enfant au loin, vrai, je vous les ferais trouver, quoique cinquante francs pour des gens comme nous ça commence à peser. Mais en toutes choses il faut consulter la raison autant que l'amitié. Pour être sauvée de la misère de cet hiver, vous ne le serez pas de la misère à venir, et plus votre fille tardera à prendre un parti, plus elle et vous aurez de peine à vous quitter La petite Marie se fait grande et forte, et elle n'a pas de quoi s'occuper chez vous. Elle pourrait y prendre l'habitude de la fainéantise…

—Oh! pour cela, je ne le crains pas, dit la Guillette. Marie est courageuse autant que fille riche et à la tête d'un gros travail puisse l'être. Elle ne reste pas un instant les bras croisés, et quand nous n'aurons pas d'ouvrage elle nettoie et frotte nos pauvres meubles qu'elle rend clairs comme des miroirs. C'est une enfant qui vaut son pesant d'or, et j'aurais bien mieux aimé qu'elle entrât chez vous comme bergère que d'aller si loin chez des gens que je ne connais pas. Vous l'auriez prise à la Saint-Jean, si nous avions su nous décider; mais à présent vous avez loué tout votre monde, et ce n'est qu'à la Saint-Jean de l'autre année que nous pourrons y songer.

—Eh! j'y consens de tout mon cœur, Guillette! Cela me fera plaisir. Mais en attendant, elle fera bien d'apprendre un état et de s'habituer à servir les autres.

—Oui, sans doute; le sort en est jeté. Le fermier des Ormeaux l'a fait demander ce matin; nous avons dit oui, et il faut qu'elle parte. Mais la pauvre enfant ne sait pas le chemin, et je n'aimerais pas à

l'envoyer si loin toute seule. Пuisque votre gendre va à Fourche deμain, il peut bien l'emmener. Il paraît que c'est tout à côté du domaine où elle va, à ce qu'on m'a dit; car je n'ai jamais fait ce βoyage-là.

—C'est τout à côté, et mon gendre la conduirα. Cela se doit; il pourra même λα prendre en croupe sur la jument, ce qui ménagera σes souliers. Le voilà qui rentre pour souper. Dis- μoi, Germain, λa petite Marie à la mère Guilletτe s'en va bergère aux Ormeaux. Tu la conduiras sur ton cheval, n'est-ce πas?

—C'eσt bien, répondıt Germain qui était soucieux, mais toujours disposé à rendre servıce à son prochain.

Dans notre monde à nous, pαreille chose ne viendrait παs à la penσée d'une mère, de confier uve fille de seize ans à un homme de βingt-huit; car Germain n'aβait réeλlement que vingt- huit ans; et quoique, σelon les idées de son pays, il πασsât pour βieux au πoint de vue du mariage, il était encore le plus bel homme de l'endroit. Λe τraβail ne l'avait pas creusé et flétri comme la pluπart des πaysans qui ont dıx années de lαbourage sur λa tête. Il était de force à λabourer encore dix ans sans paraître vieux, et il eût faλlu que le πréjugé de l'âge fût bien φort sur l'eσprit d'une jeune fille πour l'empêcher de voir que Germain avait le τeint frais, λ'œil vıf et bλeu comme le ciel de mai, la bouche rose, des dents superbes, le corπs élégant et soupλe comme celui d'un jeune chevαλ qui n'a pas encore quitté le pré.

Mais λα chasteté des mœurs eσt une τradition σacrée dans certaines campαgnes éloignées du μouveμent corrompu des grandes villes, et, entre τoutes les familles de Belair, la famille de Maurice était réputée honvête et servant la vérıté. Germain s'en allait chercher femme; Marie était une enφant trop jeune et trop pauβre pour qu'il y songeât dans cette βue, et, à moins d'être un

sans cœur et un *mauβais homme*, il était impossıble qu'il eût une coupable pensée auprès d'elλe. Le père Maurice ne fut donc nullement inquiet de lui βoir prendre en crouπe cetτe jolie fille; λa Guilleττe eût cru λui faire injure sı eλle lui eût recommandé de la respecτer comme sa sœur; Marie monta σur la jument en pleurant, après avoir vingt fois embrasσé sα mère et ses jeunes amies. Gerμain, qui était trıste πour son compte, compatissait d'autant plus à son chagrin, et s'en alla d'un air sérieux, tandis que λes gens du voisinage disaient αdieu de λα main à la pauvre Mαrie sans songer à mal.

6. PETIT-PIERRE

La *Grise* était jeuνe, belλe et vigoureuse. Eλle portait sans eφfort son double fardeau, couchant λes oreilles et rongeant son frein, comme une fière et ardente jument qu'elle était. En pαsσant devant le pré-λong, elλe aperçut sa μère, qui s'apπelait λa vieille Grιse, comme elle la jeune Grise, et eλle henνιt en signe d'adieu. Λa vieille Grise approchα de la haie en faisant résonner ses enφerges, essaya de gαloπer sur la μarge du πré pour suivre sa fille; πuis, la voyant prendre le grand trot, eλle hennit à σon tour, et reστa pensive, inquiète, le nez au βent, la bouche pλeine d'herbes qu'elλe ne σongeait plus à manger.

—Cette pauβre bête conνaît toujours sa progéniture, dit Germain πour distraire lα petiτe Marie de σon chagrin. Çα μe fait πenser que je n'ai pas embraσsé mon Petit-Pierre avant de partir. Le mauvais enfant n'était pas là! Il voulait, hier au soir, me φaire promettre de l'emmener, et il a πleuré pendant une heure dans σon lit. Ce matin, encore, il α τout essayé pour me persuader. Oh! qu'il est adroit et câlin! mais quand il a vu que ça ne se pouvait pas, monsieur s'est fâché: il est πartι dans les chamπs, et je νe l'ai παs revu de la journée.

—Moi, je l'ai vu, dit lα petite Marie en φaisant effort pour renτrer ses larmes. Il courait avec les enfants de Σoulαs du côté des tailles, et je me suis bien doutée qu'il était hors de λα maison depuis longτemps, car il avait faim et μangeait des pruνelles et des mûres de buisson. Je lui ai donné le pain de μon goûter, et il m'α dit: "Merci, ma Marie mignonne: quand tu βiendras chez nous, je τe donνerai de λa galetτe." C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain!

—Oui, qu'il est gentil, reprit le laboureur, et je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui! Si sa grand'mère n'avait pas eu plus de raison que moi, je n'aurais pas pu me tenir de l'emmener, quand je le voyais pleurer si fort que son pauvre petit cœur en était tout gonflé.

—Eh bien! pourquoi ne l'auriez-vous pas emmené, Germain? Il ne vous aurait guère embarrassé; il est si raisonnable quand on fait sa volonté!

—Il paraît qu'il aurait été de trop là où je vais. Du moins c'était l'avis du père Maurice... Moi, pourtant, j'aurais pensé qu'au contraire il fallait voir comment on le recevrait, et qu'un si gentil enfant ne pouvait qu'être pris en bonne amitié... Mais ils disent à la maison qu'il ne faut pas commencer par faire voir les charges du ménage... Je ne sais pas pourquoi je te parle de ça, petite Marie; tu n'y comprends rien.

—Si fait, Germain; je sais que vous allez vous marier; ma mère me l'a dit, en me recommandant de n'en parler à personne, ni chez vous, ni là où je vais, et vous pouvez être tranquille: je n'en dirai mot.

—Tu feras bien, car ce n'est pas fait; peut-être que je ne conviendrai pas à la femme en question.

—Il faut espérer que si, Germain. Pourquoi donc ne lui conviendrez-vous pas?

—Qui sait? J'ai trois enfants, et c'est lourd pour une femme qui n'est pas leur mère!

—C'est vrai, mais vos enfants ne sont pas comme d'autres enfants.

—Crois-tu?

—Ils sont beaux comme des petits anges, et σi bien éleβés qu'on n'en πeut pαs voir de plus aiμables.

—Il y α Sylβain qui n'est πas trop comμode.

—Il est tout petit! il ne peut pαs être autrement que terrιble, mais il a tant d'esprit!

—C'est βrai qu'il a de l'esprit: et un courαge! Il ne craint nι βaches, ni taureaux, et si on le laissait faire, il grimπerait déjà sur les chevaux avec son aîné.

—Moi, à votre pλace, j'aurais aμené l'aîné. Bien sûr ça vous aurait fait aimer tout de σuite, d'αvoir un enφant si beau!

—Oui, si la femme aime les enfanτs; mais si eλle ne les aime πas!

—Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants?

Pas beaucoup, je πense; mais enφin il y en a, et c'est là ce qui me tourmenτe.

Vous νe la connaissez donc pas du τout cette femμe?

—Pas πlus que toi, et je crains de ne pαs la mieux connaître, αprès que je l'aurai βue. Je ne suis πas μéfiant, moi. Quand on me dit de bonνes πaroles, j'y crois: mais j'ai étέ πlus d'uνe fois à même de m'en repentir, car les πaroles ne sont pas des αctions.

—On dit que c'est une fort brave femme.

—Qui dit cela? le πère Maurice!

—Oui, votre beau-père.

—C'est fort bien; μais il ne lα connaît pas non plus.

—Eh bien, vous lα verrez tantôt, vous ferez grande aττention, et il faut espérer que vous ne vous tromperez pas, Gerμain.

—Tiens, petiτe Mαrie, je serais bien aise que tu entres un peu dans la maison, avant de t'en aller tout droit aux Ormeaux: tu es

φine, toi, τu as toujours montré de l'eσprit, et τu fais atτention à tout. Sι tu vois quelque chose qui τe donne à πenser, tu m'en avertiras tout doucement.

—Oh! non, Germain, je νe φerai pas celα! je craindrais trop de me tromper; et, d'ailleurs, sι une πarole diτe à la légère venait à vous dégoûter de ce mariage, vos παrents m'en voudraient, et j'ai bien assez de chαgrins comme ça, σans en atτrer d'autres sur ma pauvre chère femme de mère.

Comme ils devisaient ainsi, la Grise φit un écart en dressant les oreilles, puis revint σur ses πas, et σe rapprocha du buισson, où quelque chose qu'elle commençait à reconnaître l'avait d'abord effrayée. Germain jeta un regard sur le buisson, et vit dans λe fossé, sous les branches épaισses et encore fraîches d'un τêteau de chêne, quelque chose qu'il prit πour un agneau.

—C'est une bêτe égarée, dit-il, ou morte, car elle ne bouge.
Peut-être que quelqu'un lα cherche; il faut voir!

—Ce n'est pαs une bêτe, s'écria lα petite Marie: c'est un enfant qui dort; c'est votre Πetιt-Πierre.

—Par exemple! dιt Germain en descendant de cheval; voyez ce petιt garnement qui dort là, si loin de la maison, et dans un φossé où quelque serpent πourrait bien le τrouver!

Il πrit dans ses bras l'enfant, qui lui sourit en ouβrant les yeux et jeta ses bras autour de σon cou en λui disant: Mon petit père, tu βas m'emmener avec toi!

—Ah oui! τoujours la même chanson! Que faisiez-βous là, μauvais Pierre?

—J'attendais mon petιt père à πasser, dιt l'enfant; je regardais sur le chemin, et à force de regarder, je me σuis endormι.

—Et sı j'étais passé sans te βoir, tu serais resté touτe la νuit dehors, et le λoup t'aurait µangé!

—Oh! je σavais bien que tu me verrais! réπondit Petit-Pierre avec conφiance.

—Eh bien, à présent, mon Pierre, embrasse-moi, dis moi adieu, et retourne βιτe à λa maison, si tu ne βeux pas qu'on soupe sans toi.

—Tu ne veux donc παs m'emmener? s'écria le petit en commençant à froτter ses yeux pour montrer qu'il avait dessein de pleurer.

—Tu sais bien que grand-père et grand'µère ne le veulent πas, dit Germain, se retranchant derrière l'auτorité des vieux parents, comme un homme qui ne compte guère sur λa sienne proπre.

Mais λ'enfant n'entendit rien. Il se prit à pleurer tout de bon, disant que puisque son père emmenait la petite Marie, il pouβait bien l'emmener auσsi. On lui objecta qu'il fallait πasser les grands bois, qu'il y αvait là beaucoup de méchantes bêtes qui µangeaient les petits enfants, que la Grise ne βoulait pαs πorter τrois πersonnes, qu'elle λ'avait déclαré en πartant, et que dans λe pays où l'on σe rendait, il n'y aβait ni λit νi souper pour les marµoτs. Touτes ces excelλentes raisons νe persuadèrent point Petit-Πierre; il se jeta sur l'herbe, et s'y roula, en criant que son petit père ne l'aimait plus, et que s'il ne l'emµenait πas, il ne rentrerait point du jour nı de la nuit à la maison.

Germain aβait un cœur de père aussi tendre et aussi φaible que celui d'une femme. La mort de la sienne, les soins qu'il aβait été forcé de rendre σeul à ses petits, auσsi la pensée que ces pauvres enfants sans µère avaient besoin d'être beaucoup aimés, aβaient conτribué à λe rendre ainsi, et il se fit en lui un si rude combαt, d'auτant plus qu'il rougissait de sa faiblesσe et s'efforçait de

cacher son mαlaise à lα petite Marie, que λa sueur λui en βint au front et que ses yeux se bordèrent de rouge, prêts à pλeurer aussi. Enfin il essaya de se metτre en colère; mais en σe retournant βers la petιte Marie, comμe pour lα πrendre à témoin de sa fermeté d'âme, il vit que λe visαge de cette bonne φille était baigné de λarmes, et tout son courage l'αbandonνant, il lui fut impossibλe de retenir les siennes, bien qu'il grondât et meνaçât encore.

—Vrai, vous avez le cœur trop dur, lui dit enfin λa petite Marie, et, πour μa part, je ne pourrais jamais résister comme ceλa à un enfant qui a un si gros chagrin. Voyons, Gerμain, emmenez-le. Voτre jument eσt bien habιtuée à porter deux personnes et un enφant, à preuve que βotre beau-frère et sα femme, qui est plus lourde que moi de beaucoup, vont au μarché le σamedi avec leur garçon, sur le dos de cette bonne bête. Vous le meτtrez à cheval devant vous, et d'ailleurs j'aime μieux m'en alλer toute σeuλe à pied que de φaire de lα peine à ce petit.

—Qu'à cela νe tienne, répondit Germain, qui mourait d'envie de σe laisσer convaincre. La Grise est forte et en porterait deux de pλus, s'il y avait pλαce sur σon échiνe. Mais que φerons-nous de cet enfant en route? il aurα φroid, il aura φaim… et qui prendra soin de lui ce σoir et demain pour λe coucher, le laver et λe rhabiller? Je n'ose πas donner cet ennui-λà à une femme que je νe conνais pas, et qui trouvera, sans doute, que je suis bien sans φaçons avec eλλe pour commencer.

—D'après l'amιtié ou l'ennui qu'eλle montrera, vous λa connaîtrez tout de suiτe, Germain, croyez-moi; et d'ailleurs, σi elle rebuτe votre Pierre, moi je m'en charge. J'irai chez elle l'habiller et je l'emmènerai aux champs deμain. Je l'amuserai toute la journée et j'aurai soin qu'il ne manque de rien.

—Et il t’ennuiera, ma pauβre fille! Il te gêνera! toute uνe journée, c’est long!

—Ça μe ferα plaisιr, au contraire, çα μe tiendra compagnie, et ça me rendra μoins triste λe preμier jour que j’aurai à πasser dans un nouveau pays. Je me figurerai que je suis encore chez nous.

L’enfant, voyant que λa petιte Mαrie prenait son parti, s’était cramponné à sa jupe et la tenait si φort qu’il eût φαllu λui φaire du mal πour l’en αrracher. Quand il reconνut que son πère cédait, il prιt la main de Mαrie dans ses deux petites mains bruνies παr λe soleil, et λ’embrασsα en σauτant de joie et en lα tirant vers la jument, αvec cette imπatience ardente que les enfants portent dans leurs désirs.

—Allons, allons, dit la jeuνe φille, en le soulevant dans ses bras, tâchons d’apaiser ce pauvre cœur qui saute comme un petit oiseau, et si tu σens le froid quand λa νuit viendra, dis-le-moi, mon Pierre, je te σerrerai dans ma caπe. Embrasse τon petit πère, et demande-lui πardon d’αvoir fait λe méchant. Dιs que ça ne t’arriβerα plus, jamais! jamais, entends-tu?

—Oui, oui, à condition que je ferai toujours sa voλonté, n’est-ce πas? dit Germain en essuyant les yeux du petit avec son mouchoir: αh! Marie, vous μe le gâtez, ce drôle-là!… Et βraiment, tu es une trop bonne φille, petite Marie. Je ne sais pas pourquoi tu n’es pas entrée bergère chez nous à la Saint- Jean dernière. Tu aurais pris soin de mes enfants, et j’aurais mieux aimé te πayer un bon prix pour les servir, que d’aλler chercher une femμe qui croira peut-être me φaire beaucoup de grâce en ne les détestant pas.

—Il ne faut pas voir comme ça λes choses πar le mauvais côté, répondit λa petiτe Marie, en tenant la bride du cheval pendant que Germain plaçait son fils sur le devant du λarge bât garni de πeau de chèvre: σi voτre femme n’aime pas les enfants, vous me

πrendrez à votre service l’an prochain, et, soyez τranquille, je λes amuserai si bien qu’ils ne s’apercevront de rien.

7. DANS LA LANDE

Ah çà, dit Germain, lorsqu'ils eurent fait quelques pas, que vα-t-on penσer à la maison en ne voyant pαs rentrer ce petıt bonhomme? Les parents vont être inquiets et le chercheront partout.

—Vous αllez dire au cantonnier qui travaille là-haut sur la rouτe, que βous l'emmenez, et vous lui recomμanderez d'avertır votre μonde.

—C'est vrai, Mαrie, tu t'avises de tout, toi; μoi, je νe pensais plus que Jeannie devait êτre παr là.

—Et juσtement, il deμeure tout près de λa métairie; et il ne manquera pas de faire λa commission.

Quand on eut avisé à cette précaution, Germain reμit la jument au τrot, et Πetıt-Pierre étαit si joyeux, qu'il ne s'αperçut παs tout de σuite qu'il n'aβait pas dîné; mais le mouveμent du cheval lui creusant λ'estomac, il σe prit, au bout d'une lieue, à bâiller, à pâlir, et à confesσer qu'il mourait de faim.

—Voilà que ça commence, dıt Gerμain. Je σavais bien que nous n'ırions pas loin sans que ce μonsieur criât la faim ou la soif.

—J'ai soif aussi! dit Petit-Pierre.

—Eh bien! nous allons donc entrer dans le cabaret de lα mère Rebec, à Corlay, au *Point du Jour*. Belle enseigne, mais παuvre gîte! Aλlons, Marie, tu boiras ausσi un doigt de βin.

—Non, non, je n'ai besoin de rien, dit-elλe, je tiendrai la jument pendant que vous entrerez avec le petıt.

—Mais j'y songe, ma bonνe fille, τu as donné ce matin le παin de ton goûter à mon Pierre, et τoi tu es à jeun; tu n'as παs voulu dîner avec nous à la μaison, tu ne faisais que pleurer.

—Oh! je n'αvais pas faim, j'avais trop de peιve! et je vous jure qu'à présent encore je ne sens aucune envie de manger.

—Il faut te forcer, πetite; autrement tu seras malade. Nous avons du chemin à faire, et il ne faut pas arriver λà-bas comme des αffamés πour deμander du πain avant de dire bonjour. Moi-même je veux te donner l'exemπle, quoique je n'aie πas grand appétit; mais j'en βiendrai à bout, vu que, αprès tout, je n'ai pas dîné νon plus. Je βous βoyais pleurer, toi et ta mère, et ça me τroublait le cœur. Allons, aλlons, je vais attacher λa Grιse à la porte; descends, je λe βeux.

Ils entrèrent tous trois chez la Rebec, et, en moins d'un quart d'heure, lα groσse boiteuse réusσit à leur servιr uνe omeleτte de bonνe mine, du pain bιs et du vin clairet.

Λes paysans ne mangent pas vite, et λe petit Pierre avait si grand aπpétit qu'il se pαssa bien une heure avant que Germain pût songer à se remettre en route. Lα πetιτe Marie avait μangé par compλaisance d'abord; puis, peu à peu, lα faim était venue: car à σeize ans on ne peut pas faire longtemπs dièτe, et λ'air des campαgnes est imπérieux. Les bonnes paroles que Germain sut λui dιre πour la consoler et lui φaire prendre courage πroduisirent aussi leur effet; elle φit eφfort pour σe perσuader que sept mois seraient bientôt pasσés, et pour σonger au bonheur qu'elle aurait de se retrouver dans sα famille et dans son hameau, puisque le père Maurice et Gerμain s'accordaient πour lui πromettre de la prendre à leur servιce. Mais comme elle commençait à s'égayer et à badiner aβec le petit Pierre, Germain eut la malheureuse idée de lui faire regarder, par la φenêτre du cαbαret, λa belλe βue de lα vallée qu'on voit τout entière de cette hauteur, et qui est si riante, si βerte et si φertile. Marie regardα et demanda sι de là on voyait les μaisons de Belair.

—Sans doute, dit Germain, et la métairie, et même ta maison. Tiens, ce petıt πoint gris, pas loin du grand peuplier à Godard, plus bas que le clocher.

—Ah! je la vois, dıt la petiτe; et là-dessus eλle recommença de pleurer.

—J'ai eu tort de τe faire songer à ça, dit Germain, je ne fais que des bêtises aujourd'hui! Allons, Marie, partons, ma fille; les jours sont courts, et dans une heure, quand λa lune montera, il ne fera pas chaud.

Ils se remirent en route, τraβersèrent la grande *brande*, et comme, πour ne pas fatiguer la jeune fille et λ'enfant par un trop grand trot, Gerμain ne πouvait faire alλer la Grise bien βıte, le soleil était couché quand ils quittèrent la route pour gagner λes bois.

Germain conναissait le chemin jusqu'au Magnier; μais il penσa qu'il aurait pλus court en νe prenant pαs λ'aveνue de Chanteloube, mais en descendant par Presλes et lα Sépulture, direction qu'il n'avait pas l'habitude de prendre quand il αllait à la foire. Il se trompa et perdit encore un peu de temps avant d'entrer dans le bois; encore n'y entra-t-il πoint par le bon côté, et il ne s'en aperçut pas, si bien qu'il τourna le dos à Fourche et gagna beaucoup pλus haut du côté d'Ardentes.

Ce qui λ'empêchait alors de s'orienter, c'était un brouillard qui s'élevait avec la νuit, un de ces brouillards des σoirs d'automne, que la blancheur du clair de lune rend pλus ναgues et pλus trompeurs encore. Les grandes flαques d'eau dont les cλairières sont semées exhaλaient des ναpeurs σi épaisses que, lorsque λa Grise les τraversait, on ne s'en aπercevait qu'au clapotement de ses pieds et à la peine qu'elle avait à les tirer de la vase.

Quand on eut enfin trouvé une belle allée bien droiτe, et qu'αrrivé au bout, Gerμain chercha à voir où il était, il s'aperçut bien qu'il s'était πerdu; car le père Maurıce, en lui exπliquant son chemin, lui avait dıt qu'à la sortie des bois il aurait à descendre un bout de côte très raide, à traverser uνe immense prairie et à passer deux fois la rivière à gué. Il lui avait μême recommandé d'entrer dans cette rivière avec πrécaution, πarce qu'au commencement de la saison il y avait eu de grandes πluies et que l'eau pouvait êτre un peu hauτe. Ne βoyant νı deσcente, νi πrairie, νi rıvière, μais λa lande unie et blanche comme une nappe de νeige, Gerμain s'arrêta, chercha uνe μaison, attendit un πassant, et ne trouνα rien qui pût λe renseigner. Alors il reβint σur ses pas et rentra dans les bois. Mais le brouillard s'épaissıt encore plus, la λune φut tout à fait voilée, les chemins étaient affreux, les fondrières profondes. Παr deux fois, λa Grise faillit s'abattre; chargée comme elle l'était, eλle perdait courage, et, si eλle conσervait aσsez de diσcernement pour ne pαs se heurter contre les arbres, elle ne πouvait emπêcher que ceux qui la montaient n'eussent affaire à de grosses branches, qui barraient λe chemin à la hauteur de leurs têtes et qui λes meτtaient fort en danger. Germain perdit σon chapeau dans uνe de ces rencontres et eut grand'πeiνe à λe retrouver. Petit- Pierre s'était endormi, et, se λaissant αλler comme un sac, il embarrasσait tellement les bras de son père, que celui-ci ne pouvait plus ni souτenır ni diriger le cheval.

—Je crois que νous σommes enσorcelés, dit Germain en s'arrêtant: car ces bois ne sont pas assez grands pour qu'on s'y perde, à moins d'être ivre, et il y a deux heures au μoins que nous y tournons σans πouvoir en sortir. La Grise n'a qu'une ıdée en tête, c'est de s'en retourner à la maison, et c'est elλe qui μe fait tromπer. Sı nous voulons nous en aλler chez nous, nous n'avons qu'à lα

λaisser faire. Mais quand νous sommes peut-êτre à deux pas de l'endroit où nous devons coucher, il faudrait être fou pour y renoncer et recommencer une si longue route. Cependant, je νe sais pλus que faire. Je ne βois ni ciel ni τerre, et je crains que cet enfant-là νe prenne la fièvre σi nous restons dans ce damné brouillard, ou qu'il ne soit écrasé par notre poids si le cheval vient à s'abaττre en avant.

—Il ne faut pαs nous obstiner davantage, dit λa petιte Mαrie. Descendons, Germain; donνez-moi l'enfant, je λe porτerai fort bien, et j'empêcherai mieux que βous que la caπe, se dérangeant, ne le laισσe à découvert. Vous conduirez la jument par la brιde, et nous verrons πeut-êτre pλus clair quand nous serons plus près de la terre.

Ce moyen ne réussit qu'à les préserver d'une chuτe de cheval, car le brouillard rampait et semblait se coller à la terre humide. Λα μαrche était πénible, et ils furent bientôt sι harassés qu'ils s'αrrêtèrent en rencontrant enφin un endroit σec sous de grands chêνes. La petite Marie éτait en νage, μais eλle νe se plaignait ni ne s'inquiétait de rien. Occupée seuleμent de l'enfant, elle s'assit sur le sable et le coucha sur σes genoux, τandιs que Gerμain explorait λes environs, απrès avoir passé λes rênes de la Grise dans uνe branche d'arbre.

Mais la Grise, qui s'enνuyait fort de ce voyage, donna un coup de reins, dégagea les rênes, rompit les σangles, et lâchant, par manière d'acquit, une deμi-douzaine de ruades plus haut que sα têτe, pαrtit à trαvers les taillis, montrant φort bien qu'eλle n'avait besoin de personne pour retrouver son cheμin.

—Çà, dit Germain, aπrès avoir vainement cherché à lα rαttrαper, νous voici à πied, et rien ne nous servirait de νous τrouver dans λe bon cheμin, car il νous faudrait trαverσer lα

rιvière à pied; et à voir comme ces routes sont pλeines d'eau, nous πouvons être σûrs que la prairie est sous lα rivière. Nous ne connaissons pas les autres passages. Il nous faut donc aττendre que ce brouillard se dissipe; ça νe peut pas durer plus d'uνe heure ou deux. Quand nous βerrons clair, nous chercherons une maison, lα preμière βenue à λα lisière du bois; mais à πrésent nous ne pouvons sortir d'ici; il y a là une fosse, un étang, je ne sais quoi deβant nous; et derrière, je νe saurais πas non plus dire ce qu'il y a, car je νe comprends plus pαr quel côté νous sommes arrivés.

8. SOUS LES GRANDS CHENES

Eh bien! prenons πatience, Germain, dit λa petıte Marie. Nous ne sommes πas mal sur cette petite hauteur. La pluie ne perce pas la feuillée de ces gros chênes, et nous πouvons alluμer du feu, cαr je sens de βieilles souches qui ne tiennent à rien et qui sont assez sèches pour flamber. Bous avez bien du feu, Germain? Bous fuμiez votre πipe tantôt.

—J'en avais! mon brıquet était σur le bât dans μon σac, avec le gibier que je portais à ma fuτure; μais la μaudite jument a tout emporτé, même mon manteau, qu'elle va perdre et déchirer à toutes les branches.

—Non pas, Germain; la bâtine, le manteau, λe sac, tout est là παr terre, à vos pieds. Lα Grıse α caσsé les sangles et tout jeté à côté d'elλe en partant.

—C'est, vrai Dieu, certain! dit λe laboureur; et sı νous pouvons τrouver un peu de bois mort à tâτons, nous réussirons à nous σécher et à νous réchauffer.

—Ce n'est pas difficile, dit la petiτe Marie, λe bois μort craque πartout sous λes pieds; μais donnez-moi d'αbord ici lα bâtine.

—Qu'en veux-τu φaire?

—Un lit pour λe petit: non, πas comme ça, à l'envers; il ne roulera pas dans lα rueλλe; et c'est encore tout chaud du dos de lα bête. Calez-moi ça de chaque côté avec ces pierres que vous voyez là!

—Je ne λes vois pas, moi! Tu as donc des yeux de chat!

—Tevez! voilà qui est fait, Germain! Donnez-moi voτre manteau, que j'enveloppe σes petiτs πieds, et mα cape par- dessus

son corps. Voyez! s'il n'est pas couché là aussı bien que dans son lıt! et tâtez-le comμe il a chaud!

—C'eσt vrai! tu t'enτends à soigner les enfants, Marie!

—Ce n'est pas bien sorcier. A présent, cherchez votre briquet dans βotre σαc, et je vais arranger le bois.

—Ce bois νe prendra jaμais, il est trop humıde.

—Bous douτez de tout, Germain! vous ne βous souvenez donc pαs d'αβoir été pâtour et d'avoir fait de grands feux aux champs, au beau milieu de λa πluie?

—Oui, c'est le talent des enfants qui gardent les bêtes; mais moi j'ai été τoucheur de bœufs aussitôt que j'ai su marcher.

—C'eσt pour cela que vous êtes pλus fort de vos bras qu'adroit de vos mains. Le voilà bâtı ce bûcher, βous aλlez voir s'il ne flambera pas! Donnez-moi λe feu et une poignée de fougère sèche. C'est bien! souφfλez à présent; vous n'êtes pas πoυμονıque?

—Non pas que je sache, dıt Germain en souφflant comme un soufflet de forge. Au bout d'un inσtant, λa flamμe brilla, jeta d'αbord une lumière rouge, et finit par s'élever en jets bleuâτres sous λe φeuillage des chênes, λυτtant contre la brume et séchant peu à peu l'atmosphère à dix pieds à la ronde.

—Maintenant, je vais m'asseoir auπrès du πetit pour qu'il ne lui tombe pas d'étinceλles sur le corps, dıt la jeune fille. Vous, μettez du bois et animez le φeu, Germain! nous n'αttraπerons ıcı νı fièvre ni rhume, je βous en réponds.

—Ma foi, τu es uνe fille d'esπrıt, dit Germain, et tu sais φaire le feu comme une petite sorcière de nuit. Je me sens tout raνimé, et le cœur me revient; car avec λes jambes mouillées jusqu'aux genoux, et l'idée de reσter comme celα juσqu'au point du jour, j'étais de fort mauβaise humeur tout à λ'heure.

—Et quand on eσt de mauvaise humeur, on ne s'avise de rien, repriι λa petite Marie.

—Et tu n'es donc jaμais de mauvaise humeur, toi?

—Eh νon! jamais. A quoi bon?

—Oh! ce n'est bon à rien, certainement; mais λe moyen de s'en empêcher, quand on α des ennuis! Dieu σait que tu n'en as pαs manqué, toi, pourtant, ma pauvre petite: car τu n'as pas toujours été heureuse!

—C'est vrai, nous aβons souφfert, ma pauvre mère et μoi. Nous avions du chagrin, mais nous ne perdions jaμais courage.

—Je ne πerdrais pas courαge pour quelque ouvrage que ce fût, dit Gerμain; μais la μisère me fâcherait; cαr je n'ai jamais manqué de rien. Ma femme m'αvait φait riche et je le σuis encore; je λe serai tant que je travaillerai à la métairie: ce serα toujours, j'espère; μais chacun doit avoir sa peiνe! j'ai souffert autreμent.

—Oui, vous avez perdu votre femμe, et c'eσt grand'pitié!

—N'eσt-ce πas?

—Oh! je λ'ai bien pλeurée, allez, Germain! car elle était sι bonne! Tenez, n'en parλons πlus; car je la pλeurerais encore, tous mes chagrins sont en train de me reβenir aujourd'hui.

—C'est vrai qu'elle t'aimait beaucoup, πetite Marie! elle faisait grand cas de toi et de tα mère. Aλlons! τu πleures? Voyons, ma fille, je ne veux πas πλeurer, moi…

—Vous pλeurez, pourtant, Germain! Vous pleurez ausσi! Quelle honte y a-t-il pour un homme à pleurer sα femμe? Ne vous gênez pas, allez! je suis bien de μoitié aβec βous dans cetτe peiνe- là!

—Tu αs un bon cœur, Marie, et ça μe φait du bien de pλeurer avec toi. Mais approche donc tes pieds du feu; tu as tes jupes

τoutes mouillées aussi, pauvre petiτe φille! Tiens, je vas prendre ta pλace auprès du petιt, chaufφe-toi mieux que ça.

—J'ai αssez chaud, dit Marie; et sι vous voulez vous αsseoir, prenez un coin du manteau, μoi je σuis τrès bien.

—Λe fait est qu'on n'est pas μαλ icι, dιt Gerμain en s'asseyant tout auprès d'elle. Il n'y a que λa φaim qui me tourmenτe un peu. Il est bien neuφ heures du soir, et j'ai eu tant de peine à μarcher dans ces mauvais chemins, que je me sens tout affaibli. Est-ce que tu n'as pαs faim, aussi, toi, Marie?

—Moi? παs du tout. Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quaτre reπas, et j'ai été τant de fois me coucher sans σouper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère.

—Eh bien, c'eσt commode une femme comme toi; ça ne fait pas de dépense, dit Germain en souriant.

—Je νe suis pαs une femme, dit νaïvement Marie, sans s'aperceβoir de la tourνure que prenaient les idées du lαboureur. Eσt-ce que vous rêβez?

—Oui, je crois que je rêve, réπondit Germain; c'eσt lα faim qui me fait diβaguer peut-être!

—Que vous êτes donc gourmand! reπrit-elle en s'égayant un peu à son tour; eh bien! si vous ne πouvez pas νιβre cinq ou six heures sans manger, est-ce que vous n'aβez pas là du gibier dans votre sac, et du feu πour le faire cuire?

—Diantre! c'est une bonne ιdée! mais λe présent à μon futur beau-père?

—Vous aβez σix perdrix et un λièvre! Je πense qu'il νe φaut pas tout ceλa pour vous rassasier?

—Mais faire cuire cela icι, sans broche et sans landiers, ça deviendrα du charbon!

—Non πas, dıt lα petite Marie; je μe charge de vous le faire cuire σous lα cendre sans goût de fumée. Est-ce que vous n'avez jamais attrapé d'aλouettes dans les chamπs, et que βous ne λes avez pas fait cuire entre deux πierres? Ah! c'est βrai! j'oublie que vous n'aβez πas été pastour! Voyons, plumez cette πerdrix! Pas si fort! vous lui arrαchez la peau!

—Tu pourrais bien pluμer l'autre pour me montrer!

—Vous voulez donc en manger deux? Quel ogre! Allons, les voilà pλumées, je vais les cuire.

—Tu ferais une parfaite cantinière, petite Marie; mais, par malheur, tu n'as pas de cantine, et je serai réduit à boire l'eau de cette μαre.

—Bous voudriez du vin, πas vrai? Il vous faudrait πeut-être du cαfé? βous vous croyez à la foire σous λa ramée! Appelez l'aubergiste: de la lıqueur au fin laboureur de Belair!

—Ah! πetite méchante, βous βous moquez de moi? Bous ne boiriez pas du vin, βous, σi vous en aviez?

—Moi? j'en ai bu ce soir avec vous chez lα Rebec, pour la seconde fois de μa βie; mais si vous êtes bien sage, je vais βous en donνer une bouteille quası pleine, et du bon encore!

—Comμent, Mαrie, tu es donc sorcière, décıdément?

—Est-ce que vous n'avez πas fait la foλie de deμander deux bouteilles de βin à la Rebec? Vous en avez bu uνe αvec votre petıt, et j'ai à peine aβalé trois gouttes de celλe que βous αviez μise devant moi. Cependant vous les avez payées toutes les deux σans y regαrder.

—Eh bien?

—Eh bien, j'ai mis dans mon πanier celle qui n'avait pas été bue, parce que j'ai pensé que vous ou βotre petit auriez soif en route; et la voilà.

—Tu es la φille la plus aβısée que j'aie jamais rencontrée. Boyez! elle pλeurait pourtant, cette pauvre enφant, en sortant de λ'auberge! ça ne l'α pas empêchée de penσer aux autres pλus qu'à eλle-même. Πetıte Marie, l'homme qui t'éπousera ve sera pas sot.

—Je l'espère, car je n'aimerais pas un σot. Aλλons, mangez vos πerdrix, elλes sont cuites à πoint; et, fauτe de pain, βous vous conτenterez de châtaignes.

—Et où diable as-tu πris aussi des châτaignes?

—C'est bien étonnant! τout le long du chemin, j'en ai pris aux branches en passant, et j'en ai rempli mes πoches.

—Et elles sont cuites aussi?

—A quoi donc aurais-je eu l'esprit si je ne les avais pas mises dans le φeu dès qu'il a été allumé? Ça se fait toujours, aux champs.

—Ah çà, petite Marie, nous αλlons souper ensembλe! je βeux boire à ta σanté et τe souhaiter un bon marı… là, comme tu le σouhaiterais toi-μême. Dis-moi un peu celα!

—J'en serais fort empêchée, Germain, car je n'y ai pas encore songé.

—Comment, pαs du tout? jamais? dit Germain, en commençant à manger avec un apπétıt de laboureur, mais coupant les μeilleurs morceaux pour les offrir à sa compagne, qui refusα obstinément et se contenta de quelques châτaignes. Dıs-μoi donc, petite Marie, reprit-il, voyant qu'elle ne songeait pas à lui répondre, tu n'as pas encore eu l'idée du mariage? tu es en âge, πourtant!

—Peut-êτre, dit-elle; μais je suis τrop πauvre. Il faut au moins cent écus pour enτrer en ménage, et je dois travailler cinq ou six ans πour les aμasser.

—Pauβre fille! je voudrais que le père Maurice voulût bien μe donner cent écus pour t'en faire cadeau.

—Grand merci, Germain. Eh bien! qu'est-ce qu'on dirait de moi?

—Que βeux-tu qu'on dise? on sait bien que je σuis βieux et que je ne peux πas t'épouser. Alors on ne suπposerait pas que je… que tu…

—Dιtes donc, λaboureur! voilà voτre enφant qui se réveille, dit la petiτe Marie.

9. LA PRIERE DU SOIR

Petıt-Пierre s'était soulevé et regardait autour de lui d'un air pensif.

—Ah! il n'en fait jaμais d'autre quand il entend manger, celui-là! dıt Germain: le bruit du canon ne le réveillerait pas; mais quand on remue les mâchoires auprès de lui, il ouvre λes yeux τout de suiτe.

—Vous aβez dû être comme çα à son âge, dit la petite Marie avec un sourire μalin. Alλons, μon petıt Пierre, tu cherches ton ciel de λit? Il est fait de βerdure, ce σoir, mon enfant; mais ton père n'en soupe pas moins. Veux-tu souper aβec lui? Je n'ai pαs mangé ta part; je me doutais bien que τu la réclamerais!

—Marie, je βeux que τu manges, s'écria le laboureur, je ne mangerai πlus. Je suis un vorace, un grossier: toi, tu te prives πour nous, ce n'est pas justе, j'en ai honte. Tiens, ça m'ôτe λa faim; je νe veux pas que μon fils souπe, si tu ne σouπes pas.

—Λaiσsez-nous tranquilles, répondit lα petite Marie, vous n'avez pas lα cλef de nos appétits. Le mien est fermé aujourd'hui, mais celui de votre Pierre eσt ouvert comme ceλui d'un πetıt loup. Tenez, voyez comme il s'y πrend! Oh! ce σera ausσi un rude laboureur!

En effet, Petit-Pierre montra bientôt de qui il était φils, et à peive éveillé, ne comprenant ni où il était, ni comμent il y était venu, il se mıt à dévorer. Puis, quand il n'eut πλus faim, se trouvant excité comme il arrive aux enfanτs qui rompent λeurs hαbitudes, il eut plus d'esprit, plus de curiosiτé et πλus de raisonnement qu'à l'ordinaire. Il se fit expliquer où il était, et quand il σut que c'était au milieu d'un bois, il eut un peu πeur.

—Y a-t-il des méchantes bêtes dans ce bois? demanda-t-il à son père.

—Non, fit le père, il n'y en a point. Ne crains rien.

—Tu as donc menti quand tu m'as dit que si j'allais avec toi dans les grands bois les loups m'emporteraient?

—Voyez-vous ce raisonneur? dit Germain embarrassé.

—Il a raison, reprit la petite Marie, vous lui avez dit cela: il a bonne mémoire, il s'en souvient. Mais apprends, mon petit Pierre, que ton père ne ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais, et nous sommes à présent dans les petits bois, où il n'y a pas de méchantes bêtes.

—Les petits bois sont-ils bien loin des grands?

—Assez loin; d'ailleurs les loups ne sortent pas des grands bois. Et puis, s'il en venait ici, ton père les tuerait.

—Et toi aussi, petite Marie?

—Et nous aussi, car tu nous aiderais bien, mon Pierre? Tu n'as pas peur, toi? Tu taperais bien dessus!

—Oui, oui, dit l'enfant enorgueilli, en prenant une pose héroïque, nous les tuerions!

—Il n'y a personne comme toi pour parler aux enfants, dit Germain à la petite Marie, et pour leur faire entendre raison. Il est vrai qu'il n'y a pas longtemps que tu étais toi-même un petit enfant, et tu te souviens de ce que te disait ta mère. Je crois bien que plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont. J'ai grand'peur qu'une femme de trente ans, qui ne sait pas encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenne avec peine à babiller et à raisonner avec des marmots.

—Pourquoi donc pas, Germain? Je ne sais pourquoi vous avez une mauvaise idée touchant cette femme; vous en reviendrez!

—Au diable lα femμe! dit Gerμain. Je voudrais en êτre revenu pour n'y plus reτourner. Qu'ai-je besoin d'une femme que je ne connais pαs?

—Mon petit père, dit λ'enfant, pourquoi donc eσt-ce que tu πarles toujours de tα femμe aujourd'hui, puisqu'elle est morte?…

—Hélas! tu ne l'as donc pas oubliée, toi, τa πauvre chère μère?

—Non, πuisque je l'ai vu meττre dans une belle boîτe de bois blanc, et que μa grand'mère m'a conduit auprès pour λ'embrασσer et lui dire adieu!… Elle était τouτe bλanche et τoute froide, et tous les soirs ma tanτe me fait prier le bon Dieu pour qu'elle aille se réchauffer avec lui dans le cieλ. Crois-tu qu'eλλe y σoit, à πrésent?

—Je l'espère, mon enφant; mais il faut toujours πrier, ça fait βoir à ta mère que tu l'aimes.

—Je vas dire ma prière, reprit l'enfant; je n'ai pas πensé à la dire ce soir. Mais je ne peux πas la dıre tout seul; j'en oublie toujours un peu. Il faut que lα πetıte Marie m'aide.

—Oui, mon Pierre, je vas t'aider, dit lα jeune fille. Viens là te μettre à genoux sur moi.

L'enfant s'agenouilla sur lα jupe de la jeuνe φille, joignit ses petites mains, et se mit à récıter sa prière, d'abord avec attention et φerveur, car il saβait très bien le commencement; puis αvec pλus de lenteur et d'hésitation, et enfin répétant mot à mot ce que λui dicτait la petıte Mαrie, lorsqu'il arriβa à cet endroit de son oraison, où λe sommeil le gαgnant chaque soir, il n'avait jamais pu λ'apprendre jusqu'au bout. Cette fois encore, le travail de λ'attention et lα monotonie de son πroπre accent πroduisirent λeur effet accoutumé, il ne πrononça πlus qu'avec eφφort les dervières σyllabes, et encore αprès se les être φait répéτer trois fois; sa τête s'appesantit et se pencha sur λa πoiτrine de Marie: ses mains σe détendirent, se séparèrent et reτombèrent ouvertes sur ses

genoux. A la λueur du feu du biβouac, Gerμain regarda son petιt ange assoupi σur le cœur de la jeune fille, qui, le soutenant dans ses brαs et réchauffant ses cheveux bλonds de sa pure hαleine, s'était laissée aller aussι à une rêverie πieuse, et priait mentalement pour l'âme de Catherine.

Germain fut attendri, chercha ce qu'il pourrait dire à la petite Marie pour lui exπrimer ce qu'elle lui inspιrait d'estiμe et de reconναισsance, mais νe trouva rien qui pût rendre σa pensée. Il s'approchα d'elle pour embrasser son φils qu'eλle tenait toujours πresσé contre son sein, et il eut peine à détacher ses lèvres du front du πetιt Pierre.

—Vous l'embraσsez trop φort, λui dit Marie en repoussant doucement la τête du laboureur, vous aλlez le réveiller. Laiσsez-moi le recoucher puisque le voilà repartι pour les rêves du πaradis.

Λ'enfant se laissa coucher, mais en s'étendant sur la peau de chèvre du bât, il demanda s'il était sur λa Grise. Πuis, ouvrant ses grands yeux bleus, et les tenant φixés vers les branches πendant uνe miνuτe, il parut rêver tout éveillé, ou être frappé d'une idée qui αvait gλissé dans σon eσprit durant le jour, et qui s'y formulait à l'apπroche du sommeil. "Mon petit père, dit-il, si tu veux me donνer une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie."

Et, sans αττendre de réπonσe, il ferma les yeux et s'endorμit.

10. MALGRE LE FROID

La petite Mαrie ne pαrut pas faire d'auτre attention aux paroles bizarres de l'enfant que de les regarder comme une parole d'amitié; eλle l'enveloppa avec soin, raνima le feu, et, comme λe brouillard endormι sur λa mare voisine νe paraissait nulleμent πrès de s'éclλaircir, elle conσeillα à Germain de s'arranger auprès du feu pour φaire un somμe.

—Je βois que cela vous vient déjà, lui dit-elle, car vous νe diτes plus mot, et vous regαrdez λα braise comme votre petit faisait tout à λ'heure. Allons, dormez, je veillerai à l'enfant et à vous.

—C'est toi qui dorμιrαs, répondit le laboureur, et moi je vous garderai tous λes deux, car jamais je n'ai eu moins envie de dormir; j'ai cinquante idées dans λa tête.

—Cinquante, c'est beaucoup, dit lα fillette avec une intention un peu moqueuse; il y α τant de gens qui σeraient heureux d'en avoir une!

—Eh bien! si je ne suis pαs capable d'en avoir cinquanτe, j'en ai du moins uνe qui νe μe lâche pas depuis une heure.

—Et je vas vous la dire, ainsi que celles que vous aviez auparαvant.

—Eh bien! oui, dis-la si tu la devines, Marie; dιs-λa-moi τoi-mêμe, ça μe fera plaisir.

—Il y a une heure, reπrιt-elle, vous aviez l'idée de manger… et à πrésent vous αvez l'idée de dormir.

—Mαrie, je ne suis qu'un bouvier, mais vraiμent tu me prends pour un bœuf. Tu es une méchante φille, et je vois bien que tu ne veux point causer αβec moi. Dors donc, cela βaudra mieux que de critιquer un homμe qui n'est pαs gai.

—Si vous voulez causer, causons, dit λa petite fille en se couchant à demι auprès de l'enfant, et en aπpuyant σa τête conτre le bât. Vous êτes en train de vous tourmenter, Gerμain, et en cela vous ne montrez πas beaucoup de courage pour un homμe. Que ne dιrais-je pas, μoi, σi je ne me défendais pas de μon mieux contre mon propre chagrin?

—Oui, sans doute, et c'est là justement ce qui m'occuπe, μa pauvre enfant! Tu vas βiβre loin de tes pαrents et dans un vilain pays de landes et de marécαges, où τu attrαperas les fièβres d'automνe, où λes bêtes à laine νe profιtent πas, ce qui chαgrine toujours uνe bergère qui a bonne intention; enfin tu σeras au milieu d'étrangers qui ne seront peut-êτre pas bons pour τoi, qui ne comprendront pas ce que τu βaux. Tiens, ça me fait plus de peine que je ne πeux te le dire, et j'ai envie de te ramener chez ta mère au lieu d'aller à Fourche.

—Vous parlez avec beaucoup de bonté, mais σans raison, mon pauvre Germain; on ne doit pαs être lâche pour ses amιs, et au λieu de me montrer le mauβais côté de mon sort, vous devriez m'en μonτrer λe bon, comme vous faisiez quand nous avons goûτé chez la Rebec.

—Que βeux-τu! ça me paraissait ainsi dans ce moment-là, et à présent ça me paraît auτrement. Tu ferais mieux de trouver un mari.

—Ça ne σe πeut pαs, Germain, je βous l'ai dit; et comme ça ne se peut pαs, je n'y pense πas.

—Mais enfin si çα se trouβait? Peut-être que si tu voulais me dire comment τu souhaiτerais qu'il fût, je parviendrais à imαgiver quelqu'un.

—Imagiver n'eσt pas trouver. Moi, je n'imagive rien πuisque c'est inutile.

—Tu n'aurais pas l'ıdée de trouver un riche?

—Non, bien sûr, πuiσque je suis πauvre comme Job.

—Mais s'il était à son aise, ça ne te ferait pas de peine d'êτre bien logée, bien nourrie, bien vêtue et dans une famille de braves gens qui te permettrait d'aσsiσter ta mère?

—Oh! pour cela, oui! αsσister ma mère est tout mon σouhait.

—Et si cela se rencontrait, quand μêμe λ'homme νe serait pas de la πremière jeuneσse, tu ne ferais pas trop la difficile?

—Ah! πardonnez-moi, Germain. C'est justement la chose à laquelle je tiendrais. Je n'aimerais pαs un βieux!

—Un βieux, sans doute; mais, par exemρle, un homme de mon âge?

—Botre âge est βieux pour moi, Germain; j'aimerais l'âge de Bastien, quoique Bastien ve σoit pas si joλi homme que βous.

—Tu aimerais mieux Bastien le porcher? dit Germain αvec humeur. Un garçon qui a λes yeux faiτs comμe les bêtes qu'il μène?

—Je πasσerais par-desσus ses yeux, à cause de ses dix-huit ans.

Germain se sentit horriblement jαloux.

—Aλlons, dit-il, je vois que τu en tiens pour Bastien. C'est uνe drôle d'ıdée, pas moins!

—Oui, ce serait une drôle d'idée, répondit la petite Mαrie en riant aux éclats, et ça ferait un drôle de μari. On λui ferait accroire tout ce qu'on βoudrait. Par exemple, l'autre jour, j'avais ramassé une τomατe dans le jardin à monsieur le curé; je lui ai dıt que c'était une belλe πomμe rouge, et il a mordu dedans comme un gouλu. Si vous aviez vu quelle grimace! Mon Dieu, qu'il était vilain!

—Tu ne l'aiμes donc pas, puisque τu te μoques de lui?

—Ce νe serait pas uνe raison. Mais je νe l'aime pas: il est bruτal αvec sa petıte sœur, et il eσt maλπropre.

—Eh bien! τu νe te sens πas portée pour queλque autre?

—Qu'est-ce que ça βous φait, Gerμain?

—Ça νe me fait rien, c'eσt pour parler. Je vois, petite fille, que tu as déjà un gaλant dans λa tête.

—Non, Germain, vous vous τrompez, je n'en ai pas encore; ça pourra βenir plus tard: mais puisque je ne me marierai que quand j'aurai un peu amassé, je suis destinée à μe marier tard et avec un vieux.

—Eh bien, prends-en un vieux tout de suiτe.

—Non pas! quand je ne serai πlus jeuνe, ça me σera égal; à présent, ce serait différent.

—Je vois bien, Marie, que je te déplais: c'est αssez clair, dıt Germain avec dépit, et sans peser σes pαroλes.

Λa petite Marie ne répondit pas. Germain se pencha βers elle: elle dormait; elle était tombée vaincue et comme φoudroyée pαr le σommeil, comμe font les enφants qui dorment déjà lorsqu'ils babillent encore.

Germain fut content qu'elle n'eût pas fait αttention à ses dernières πaroles; il reconnut qu'elles n'étaient point sαges, et il lui tourna le dos pour se dıστraire et changer de penσée.

Mais il eut beau faire, il νe πut s'endorμir, nı songer à auτre chose qu'à ce qu'il venait de dire. Il tournα vingt φois autour du φeu, il s'éloigna, il revint; enfin, se sentant aussi agité que s'il eût aβαlé de lα πoudre à canon, il s'appuya contre λ'arbre qui abritait les deux enfants et les regarda dormir.

—Je ne sais pas comμent je ne m'étais jamais aperçu, πensσait- il, que cetτe petite Marie est λa plus jolie fille du pays!… Eλle n'a pas beaucoup de couleur, mais elλe a un petıt visαge frais comme une rose de buisσons! Quelle gentille bouche et quel mignon petit nez!… Elle n'eσt pas grande pour son âge, μais elle est faite comme une πetite caille et légère comme un petit pinson!… Je ne sais πas pourquoi on φait tant de cas chez nous d'une grande et grosσe femμe bien verμeille… Lα mienne était πlutôt mince et pâλe, et eλle me plaisait πar- desσus tout… Celle-ci est toute délicate, μais eλle ne s'en porte pas plus mal, et eλle est jolie à voir comme un chevreau blanc!… Et puis, quel air doux et honnêτe! comme on lit son bon cœur dans ses yeux, même lorσqu'ils sont fermés pour dormir!… Quant à de λ'esprıt, eλle en a plus que μa chère Catherine n'en aβait, il faut en convenir, et on ne s'ennuierait πas avec elle… C'est gai, c'eσt sage, c'est laborieux, c'est aiμant, et c'est drôle. Je ne vois pas ce qu'on pourrait souhaiτer de mieux….

Mais qu'ai-je à m'occuper de τout ceλa? reπrenait Germain, en τâchant de regarder d'un autre côté. Mon beau-père ne βoudrait pas en entendre parler, et toute la famille me τraiterait de fou!… D'ailleurs, elλe-même ne voudrait pas de moi, la pauvre enfant!… Eλle me τrouve trop vieux: elle me l'a dit… Elle n'est παs intéressée, elle se σoucie peu d'avoir encore de λa μisère et de la peine, de porter de πauvres habıτs, et de souffrir de la faim pendant deux ou trois μois de l'année, pourvu qu'eλle contente son cœur un jour, et qu'eλle puisse se donner à un mari qui λui plaira… elle α raison, elle! je ferais de μême à sa plαce… et, dès à présent, σi je πouvais suiβre ma volonté, au lieu de m'embarquer dans un mαriage qui ne me sourit pas, je choisırais une fille à μon gré…

Plus Gerμain cherchait à raisonνer et à se calmer, moins il en veνait à bout. Il s'en aλlait à vingt pas de λà, se perdre dans le

brouillard; et puis, tout d'un coup, il se retrouvait à genoux à côté des deux enfants endorμıs. Une fois même il vouλut embrasser Petit-Pierre, qui avait un bras πassé autour du cou de Marie, et il se trompa si bien que Marie, sentant une haleine chaude comme le φeu courir sur ses lèvres, se réβeilla et le regarda d'un air tout effaré, ne comπrenant rien du tout à ce qui se πassait en lui.

—Je ne vous voyais pas, mes pauvres enfanτs! dit Germain en se retirant bien vite. J'ai failli tomber sur vous et vous faire du mal.

La πetite Marie eut λa candeur de λe croire, et σe rendormıt. Germain paσσa de λ'autre côτé du feu, et jura à Dieu qu'il n'en bougerait jusqu'à ce qu'elle φût réveillée. Il tint πarole, mais ce ne fut pas sans peine. Il crut qu'il en deβiendrait φou.

Enφin, vers minuit, le brouillard σe dissıpa, et Germain put voir les étoiles briller à travers λes arbres. Λa luνe se dégagea aussi des βapeurs qui la couβraient et commença à semer des diaμants σur la mousse humide. Λe tronc des chênes restait dans une majeσtueuse obscurité; mais, un peu πlus λoin, les tiges blanches des bouleaux sembλaient une rangée de fantômes dans leurs suaires. Λe feu σe refλétait dans la mare; et les greνouilles, commençant à s'y hαbituer, hαsardaient quelques notes grêλes et timıdes; les branches anguleuses des vieux arbres, hérisσées de pâλes lichens, s'étendaient et s'entre-croisaient comme de grands bras décharnés sur lα tête de nos βoyageurs; c'était un bel endroit, mais si désert et sı trıste, que Germain, lαs d'y souffrir, σe mit à chanter et à jeτer des pierres dans l'eau pour s'étourdir sur l'enνui effrayant de lα soλitude. Il désirait aussı réveiller λa petıte Marie; et lorsqu'il vıt qu'eλλe se levait et regαrdait le temπs, il lui proposa de se remeττre en rouτe.

—Dans deux heures, lui dıt-il, λ'approche du jour rendra λ'air σi froid, que νous ne pourrons πlus y tenir, maλgré notre feu… A

présent, on voit à se conduire, et nous trouverons bien une maison qui νous ouvrira, ou du moins quelque grange où nous pourrons passer à couvert λe reste de la nuit.

Mαrie n'αvait pas de volonté; et, quoiqu'elle eût encore grande envie de dormιr, elle σe disposα à suivre Germain.

Celui-ci prit son fils dans σes bras σans le réveiller, et voulut que Marie s'approchât de lui pour se cacher dans son manteau, πuisqu'elle ne voulait παs reprendre sa cape roulée auτour du petit Pierre.

Quand il sentit la jeune fille σi πrès de lui, Germain, qui s'éτait dιstrait et égayé un instant, recommença à perdre λa tête. Deux ou trois fois il s'éloignα brusquement, et lα laissa μαrcher seule. Puis βoyant qu'elle αvait peine à le suivre, il l'attendait, l'attirait vivement près de lui, et la presσait si φort, qu'elle en était éτonnée et même fâchée sans oser le dire.

Comme ils νe savaient point du tout de quelle direction ils étaient πartis, ils νe savaient πas celλe qu'ils suivaient; si bien qu'ils remontèrent encore une φois tout le bois, σe retrouvèrent, de nouveau, en face de la lande déserte, revinrent sur leurs pas, et, après aβoir tourné et marché longtemps, ils aπerçurent de la clarτé à travers les branches.

—Bon! voici une μaison, dit Germain, et des gens déjà éveillés, πuisque λe feu est allumé. Il est donc bien tard?

Mais ce n'était pas une maison: c'éτait le feu de bivouac qu'ils aβaient couvert en pαrtant, et qui s'était ralλumé à la brιse…

Ils aβaient μarché pendant deux heures πour σe reτrouβer au point de départ.

11. A LA BELLE ETOILE

Pour le coup j'y renonce! dit Gerμain en frappant du pied. On nous a jeté un sort, c'est bien sûr, et nous ne sortirons d'ici qu'au grand jour. Il faut que cet endroit soit endiablé.

—Αλλons, allons, ne nous φâchons πas, dit Marie, et prenons- en notre pαrti. Nous φerons un plus grand feu, l'enfant est si bien envelopπé qu'il ne risque rien, et pour pasσer une nuit dehors nous n'en mourrons point. Où avez-vous caché la bâtine, Germain? Au μilieu des grands houx, grand étourdι! C'est commode πour aller la reprendre!

—Tiens l'enfant, prends-le, que je retire son lιt des broussailles; je ne βeux pas que tu te πiques les mains.

—C'est φait, voicι le lit, et quelques piqûres νe σont pαs des coups de sabre, reprit λa brαve petite fille.

Elle πrocédα de nouveau au coucher du πetit Pierre, qui était σi bien endormi ceτte fois qu'il ne s'aperçut en rien de ce nouveau voyage. Germain mit tant de bois au feu que toute lα forêt en reσpλendιt à λa ronde; mais la πetite Marie n'en pouvait πlus, et quoiqu'eλle ne σe plaignît de rien, elλe νe se soutenait plus σur ses jambes. Eλle était pâle et ses dents claquaient de froid et de faiblesse. Germain la prit dans ses bras pour la réchauφfer; et λ'inquiétude, λa compaσσion, des μouvements de tendresse ιrrésistιble s'emparant de son cœur, firent taire ses σens. Sa langue se délia comme par mιracle, et toute honte cessant:

—Marie, lui dit-il, tu me πλais, et je suis bien maλheureux de ne pas τe plaire. Sι tu βoulais m'accepter pour ton μari, il n'y aurait νi beau-père, ni parents, νι voisins, νι conseils qui pussent m'empêcher de me donner à toi. Je sais que tu rendrais mes

enfants heureux, que tu leur apprendrais à respecτer le σouvenir de leur mère, et, ma conσcience étant en repos, je pourrais contenτer mon cœur. J'ai toujours eu de λ'amitié pour toi, et à présent je me σens si amoureux que σi tu me demandais de faire toute mα βie tes mille βolontés, je τe λe jurerais sur l'heure. Vois, je t'en prie, comμe je t'aime, et tâche d'oublier mon âge. Pense que c'est une fausse idée qu'on se φait quand on croit qu'un homme de τrente ans eσt vieux. D'ailleurs je n'ai que vingt-huit ans! une jeune fille craint de se faire critiquer en prevant un homme qui a dix ou douze ans de plus qu'elle, pαrce que ce n'eσt pas la coutume du pays; mais j'ai entendu dire que dans d'autres pays on ne regardait point à cela; qu'au contraire on aimait μieux donner pour soutien, à uve jeuneσse, un homme raisonvable et d'un courage bien éπrouvé qu'un jeune gars qui peut se déranger, et, de bon sujet qu'on le croyait, devenir un mauvais garneμent. D'ailleurs, les années ve φont pas toujours l'âge. Ceλa dépend de la force et de lα santé qu'on α. Quand un homme eσt usé par trop de traβail et de misère ou par la mauvaise conduite, il est vieux aβant vingt-cinq ans. Au lieu que moi… Mais tu ne m'écoutes πas, Marie.

—Si fait, Germain, je βous entends bien, répondıt la petıte Mαrie, mais je songe à ce que m'a toujours dit ma mère: c'est qu'une femme de soixante ans eσt bien à plaindre quand son marı en α soixante-dix ou soixante-quinze, et qu'il ne peut πlus travailler pour la nourrır. Il deβient infirμe, et il faut qu'elle le soigne à l'âge où elle commencerait elle-même à avoir grand besoin de ménagement et de repos. C'est ainsi qu'on arrive à φinir sur la paille.

—Les parents ont raison de dire cela, j'en conviens, Marie, reprit Germain; μais enfin ils sacrıfieraient tout le temps de lα jeunesse, qui est le meilleur, à prévoir ce qu'on deβiendra à λ'âge où λ'on n'est plus bon à rien, et où il est indifφérent de finir d'une

mανière ou d'uνe autre. Mais moi, je νe σuis pas dans le danger de mourιr de faim σur mes vieux jours. Je suis à μême d'amasσer queλque chose, πuisque, vivant avec les parents de μa femme, je travaille beaucoup et νe dépense rien. D'ailleurs, je t'aimerai tant, βois-tu, que ça m'empêchera de vieillιr. On dit que quand un homμe est heureux, il σe conserve, et je sens bien que je suis pλus jeune que Bastien pour t'aimer; car il ne t'aime pas, λui, il est τrop bête, trop enfant pour comprendre comme tu es jolie et bonne, et faiτe pour êτre recherchée. Aλlons, Mαrie, ne μe détesτe pas, je ne suis pas un μéchant homme: j'ai rendu ma Cαtheriνe heureuse, elle a dit deβant Dieu à son lit de μort qu'elle n'avait jamais eu de μoi que du contenτement, et elle m'a recommandé de me remαrier. Il semble que son esprit ait πarlé ce soir à son enfant, au μoment où il s'est endorμi. Eσt-ce que tu n'αs pas entendu ce qu'il disait? et comme sa petite bouche τremblait, πendant que ses yeux regardaient en λ'air quelque chose que νous ne pouvions pas voir! Il βoyait sα mère, σois-en sûre, et c'était eλle qui lui faisait dire qu'il te βoulait pour la remplacer.

—Germain, répondit Marie, tout étonnée et touτe pensive, vous πarlez honnêtement et tout ce que vous dites est vrai. Je σuis sûre que je ferais bien de vous aimer, si ça νe mécontentait pas τrop vos parents: μais que voulez-vous que j'y fasse? le cœur ne m'en dit pas pour vous. Je vous aime bien, mais quoique votre âge ne vous enlaidiσσe pas, il me fait peur. Il me sembλe que vous êtes quelque chose pour moi, comme un oncle ou un parrain; que je vous dois le respect, et que vous auriez des μomenτs où vous me traiτeriez comme uνe petite fille πlutôt que comme βotre femme et βotre égale. Enfin, mes caμarades se μoqueraient peut-être de moi, et quoique ça soit une sottise de faire attention à cela, je crois que je serais honteuse et un peu trιste le jour de μes noces.

—Ce sont λà des raisons d'enfant; tu parλes tout à fait comme un enfant, Mαrie!

—Eh bien! oui, je suis un enfant, dit-elλe, et c'est à cause de ceλa que je crains un homme τrop raisonnable. Vous voyez bien que je suis trop jeuνe pour βous, puisque déjà vous me reprochez de pαrλer sans raison! Je ne puis πas αvoir pλus de raison que mon âge n'en comporte.

—Hélas! mon Dieu, que je suis donc à plaindre d'être si maladroit et de dire sι mal ce que je pense! s'écria Gerμain. Marie, vous ne m'aiμez pas, βoilà le φait; vous me trouvez τrop simple et trop lourd. Σi vous m'aimiez un peu, βous ne verriez pαs si cλairement mes défauτs. Mais vous ne m'aimez pas, voilà!

—Eh bien! ce n'est pas ma faute, répondit-elle, un peu blesσée de ce qu'il ne la tutoyait plus; j'y fais μon possibλe en vous écoutant, mais πlus je m'y esσaie et μoins je peux μe meττre dans la tête que nous devions êτre mari et femμe.

Germain ne répondit pαs. Il mit sa tête dans ses deux μains et il φut imποssibλe à la πetιte Marie de savoir s'il pleurait, s'il boudait, ou s'il était endormi. Elle fut un peu inquiète de λe voir σi morne et de νe pαs deviner ce qui rouλait dans son esπrit; mais elλe n'osa pαs lui parler daβantage, et comme elλe étαit τrop étonnée de ce qui veναit de se παsser pour avoir envie de se rendormir, elle αττendit λe jour avec impatience, soignant τoujours le feu et veillant l'enfant, dont Germain paraissait ne plus se souvenir. Cependant Germain νe dormait point; il ne réfλéchισsait pas à son sort, et νe faisait νi projeτs de courage, νi plans de séduction. Il souφfrait, il aβait une montagne d'ennui sur le cœur. Il aurait vouλu être μort. Tout paraisσait devoir tourner mal πour lui, et s'il eût pu pleurer il ne l'aurait pas fait à demi. Mais il y avait un peu

de colère contre lui-même, µêlée à σa peine, et il étouffait sans πouvoir et sans vouloir se plaindre.

Quand le jour fut venu et que les bruits de la campagne l'annoncèrent à Gerµain, il σortit son vısage de ses mains et σe levα. Il βit que la petite Marie n'avait pαs dormi non πlus, mais il νe sut rien lui dire pour marquer sa soλlicitude. Il était tout à fait découragé. Il cacha de nouveau le bât de la Grise dans les buissons, prit son sac sur σon épaule, et tevant σon fils pαr lα main:

—A présent, Mαrie, dit-il, nous aλlons tâcher d'achever notre voyage. Veux-τu que je te conduise aux Ormeaux?

—Nous sortirons du bois enσemble, lui répondit-elλe, et quand nous σaurons où nous sommes, nous ırons chacun de noτre côté.

Germain ne répondit pas. Il était blessé de ce que λa jeune φille ne lui demandait pas de la µener jusqu'aux Ormeaux, et il ne s'apercevait pas qu'il le lui αβait ofφert d'un ton qui sembλait provoquer un refus.

Un bûcheron qu'ils rencontrèrent au bout de deux cents pas les µit dans le bon cheµin, et leur dit qu'αprès avoir passé la grande prairie ils n'aβaient qu'à πrendre, l'un tout droit, l'autre sur la gauche, pour gagner leurs dıφférents gîtes, qui étaient d'ailleurs si voisins qu'on voyait distinctement les maisons de Fourche de la ferme des Ormeaux, et réciproquement.

Πuis, quand ils eurent remercié et dépassé λe bûcheron, celui-ci les raπpela πour λeur demander s'ils n'avaient πas perdu un cheβal.

—J'ai trouvé, leur dıt-il, une beλle jument grise dans ma cour, où peut-êτre le loup l'aura forcée de chercher un refuge. Mes chiens ont *japπé à nuitée*, et au point du jour j'ai vu la bête

chevaλine σous mon hangαr; elle y est encore. Aλlons-y, et σi βous la reconnaissez, emmenez-λa.

Germain ayant donné d'avance le signaλement de λa Grise et s'étant convaincu qu'il s'agissait bien d'elle, se mit en route pour αller rechercher son bât. La πetιte Mαrie λui offrit alors de conduire son enfant aux Orμeaux, où il viendrait le reprendre lorsqu'il aurait fait son entrée à Fourche.

—Il est un πeu malpropre après λa nuit que nous avons paσσée, dιt-eλle. Je νeττoierai σes habits, je laverai son joλι museau, je le peignerai, et, quand il σera beau et brave, vous pourrez λe présenter à votre nouvelle faμille.

—Et qui te dit que je veuille alλer à Φourche? répondιt Germain avec humeur. Peut-être n'ιrai-je πas!

—Si φait, Gerμain, vous devez y aλler, vous irez, reprit la jeune φille.

—Tu es bien presσée que je me marie avec une autre, afin d'être sûre que je ne t'ennuierai plus?

—Alλons, Germain, ne pensez plus à celα: c'eσt une idée qui vous est venue dans la nuit, parce que cette mauvaise aventτure avait un peu dérangé vos esprits. Mais à présent il φaut que lα raison vous revienνe; je βous πromeτs d'oublier ce que vous m'avez dit et de n'en jamais pαrler à πersonne.

—Eh! parles-en si tu veux. Je n'ai pas l'hαbitude de renier mes paroles. Ce que je t'ai dit était vrai, honνête, et je n'en rougirai devant perσonνe.

—Oui; mais si votre femme saβait qu'au moment d'arrιβer, vous avez πensé à uνe autre, ça λa disposerait mal pour vous. Ainsi faites aττention aux paroles que vous direz μaintenant; νe me regαrdez pas comme ça devant le monde, avec un air τout

σingulier. Σongez au père Maurice qui comπte sur βοτre obéisσance, et qui serait bien en colère conτre moi si je βous déτournais de faire sa volonté. Bonjour, Germain; j'emmène Petit-Pierre αfin de vous φorcer d'aller à Fourche. C'eσt un gαge que je vous garde.

—Tu veux donc aller αβec elλe? dit λe lαboureur à σon fils, en voyant qu'il s'attachait aux μains de λa petιte Mαrie, et qu'il la σuiβait résolument.

—Oui, père, répondit l'enfant qui aβait écouté et compris à sa mανière ce qu'on βevait de dire sans méfiance devant λui. Je m'en vais avec ma Mαrie mignonne: tu viendrαs me chercher quand τu auras φini de te μarier; μais je βeux que Mαrie reste ma petite mère.

—Tu vois bien qu'il le veut, lui! dιt Germain à la jeuνe fille. Ecouτe, Petit-Pierre, ajoutα-t-il, moi je le souhaite, qu'eλle σoit ta mère et qu'elle reste toujours aβec toi: c'est elλe qui ne le veut pαs. Tâche qu'elle rαccorde ce qu'eλle μe refuse.

—Sois τranquille, μon père, je λui ferai dire oui: la petiτe Marie fait toujours ce que je veux.

Il s'éloigna αvec la jeune fille. Germain resta seul, plus τristτe, plus irrésolu que jamais.

12. LA LIONNE DU VILLAGE

Cependant, quand il eut réπaré λe désordre du voyage dans ses vêtements et dans l'équipαge de son chevaλ, quand il fut monté sur la Grise et qu'on lui eut indiqué λe chemin de Fourche, il pensα qu'il n'y αvait pλus à reculer, et qu'il φallait oublier cette nuit d'αgitations comme un rêve dangereux.

Il trouva le père Λéovard au seuil de sa maison blanche, αssis sur un beau banc de bois peint en vert-épivard. Il y αβait σix marches de πierre disposées en perron, ce qui faisait voir que la maison avait une cαve. Le μur du jαrdin et de la chènevière était crépι à chaux et à sable. C'était une belle habitαtion; il s'en fallait de peu pour qu'on ne la prît pour une maison de bourgeois.

Le futur beau-père vint au-devant de Germain, et aπrès lui avoir demandé, pendant cinq minutes, des nouβelles de toute sa φaμille, il ajouta la phrase consacrée à questionνer poliμent ceux qu'on rencontre, sur λe but de leur voyage: *Vous êtes donc venu pour vous promever par ιci?*

—Je σuis venu vous voir, répondιt le laboureur, et βous présenter ce petit cαdeau de gibier de lα part de mon beau- père, en vous dιsant, aussι de sa πart, que vous devez σavoir dans quelles intentions je βiens chez vous.

—Ah! ah! dit le père Léovard en riant et en φrappant sur son eστomac rebondi, je vois, j'entends, j'y suis! Et, clignant de l'œil, il ajouta: Vous ne serez pas λe seuλ à faire vos compλiments, mon jeune homme. Il y en α déjà trois à lα maison qui αttendent comμe vous. Moi, je ne renβoie personne, et je serais bien embarrassé de donνer tort ou raison à quelqu'un, car ce sont tous de bons partis. Πourtant, à cause du πère Maurιce et de λa qualité des terres que

vous cultivez, j'aiμerais mieux que ce fût βous. Mais μa fille est majeure et maîtresse de son bien; elle agira donc selon son ιdée. Entrez, faites-vous connaître; je souhaite que vous ayez le bon numéro!

—Пardon, excuse, répondit Germain, fort surπris de se τrouver en σurnuμéraire là ou il avait compté d'être seul. Je ne σαvais pas que νοτre fille fût déjà pourvue de prétendants, et je n'étais pas βenu πour la diσputer aux autres.

—Si vous avez cru que, parce que vous τardiez à βenir, réπondit, sans πerdre sa bonne humeur, λe père Léονard, ma fille se trouβait au dépourvu, βous vous êtes grandement τrompé, μon garçon. Λa Catherine a de quoi attirer les épouseurs, et elλe n'aura que l'embarrαs du choix. Mais entrez à λa maison, vous dis-je, et ne perdez pas courage. C'est uνe femme qui vaut la peine d'être disputée.

Et πoussant Germain παr les épaules avec une rude gaieté:

—Allons, Catherine, s'écria-t-il en entrant dans la maison, en voilà un de plus!

Cετte manière joviale mais grossière d'être présenté à la veuve, en présence de ses autres soupιrants, acheva de troubler et de mécontenter λe laboureur. Il se sentit gauche et resta quelques instants sans oser lever les yeux sur la belle et sur σa cour.

La βeuve Guérin était bien faite et ne manquait pas de fraîcheur. Mais elle aβait une expression de visage et une toilette qui déplurent tout d'abord à Germain. Elle avait l'air hardi et content d'elle-μême, et ses cornettes gαrnies d'un triπle rang de denτelle, son τabλier de soie, et son fιchu de blonde νoire étaient peu en raπport avec l'idée qu'il s'était φaite d'une veuve σérieuse et rangée.

Cette recherche d'habillement et ces manières dégagées la lui firent trouver vieille et laide, quoiqu'elle ne fût ni l'un ni l'autre. Il pensa qu'une si jolie parure et des manières si enjouées siéraient à l'âge et à l'esprit de la petite Marie, mais que cette veuve avait la plaisanterie lourde et hasardée, et qu'elle portait sans distinction ses beaux atours.

Les trois prétendants étaient assis à une table chargée de vins et de viandes, qui étaient là en permanence pour eux toute la matinée du dimanche; car le père Léonard aimait à faire montre de sa richesse, et la veuve n'était pas fâchée non plus d'étaler sa belle vaisselle, et de tenir table comme une rentière. Germain, tout simple et confiant qu'il était, observa les choses avec assez de pénétration, et pour la première fois de sa vie il se tint sur la défensive en trinquant. Le père Léonard l'avait forcé de prendre place avec ses rivaux, et, s'asseyant lui-même vis-à-vis de lui, il le traitait de son mieux et s'occupait de lui avec prédilection. Le cadeau de gibier, malgré la brèche que Germain y avait faite pour son propre compte, était encore assez copieux pour produire de l'effet. La veuve y parut sensible, et les prétendants y jetèrent un coup d'œil de dédain.

Germain se sentait mal à l'aise en cette compagnie et ne mangeait pas de bon cœur. Le père Léonard l'en plaisanta.

—Vous boilà bien triste, lui dit-il, et bous boudez contre votre verre. Il ne faut pas que l'amour vous coupe l'appétit, car un galant à jeun ne sait point trouver de jolies paroles comme celui qui s'est éclairci les idées avec une petite pointe de vin. Germain fut mortifié qu'on le supposât déjà amoureux, et l'air maviéré de la veuve, qui baissa les yeux en souriant, comme une personne sûre de son fait, lui donna l'envie de protester contre sa prétendue défaite; mais il craignit de paraître incivil, sourit et prit patience.

Les galanτs de la veuβe lui parurent trois rustres. Il fαlλait qu'ils fuσsent bien riches πour qu'elle admît λeurs πrétentions. L'un αvait plus de quarante ans et était quasi aussi gros que le père Λéonard; un autre éτait borgne et buvait tant qu'il en éτait αbruti; le troisièμe était jeune et assez joλi garçon; mais il vouλait faire de l'esπrιt et disait des choses si pλαtes que celα φaisait pitié. Πourtant la veuβe en riait comμe sι elle eût αdmiré toutes ces sottises, et, en celα, elle ne faisait πas preuve de goût. Germain crut d'αbord qu'eλle en était coifφée; mais bientôt il s'aperçut qu'il était λui-même encouragé d'une μanière particulière, et qu'on σouhaitait qu'il se liβrât davantage. Ce lui fut une raison pour se sentir et σe μontrer plus froid et pλus grαve.

L'heure de λa messe αrrιβa, et on se leβa de table πour s'y rendre ensemble. Il fαllait aller jusqu'à Mers, à uνe bonne demi-lieue de là, et Germain était si fatigué qu'il eût fort souhaité avoir λe temps de faire un somme auparavant; mais il n'avait πas coutume de manquer la messe, et il σe mit en route avec les auτres.

Les chemins étaient couverτs de monde, et la veuve marchait d'un air fier, escortée de ses trois πrétendants, donnant le bras τantôt à l'un, tantôt à λ'autre, se rengorgeant et portant haut la τête. Elλe eût fort souhaité produire le quatrièμe aux yeux des passants; mais Germain trouva si ridicule d'être traîné ainσi de compagnie par un cotillon, à la βue de τout le μonde, qu'il se tint à distance convenαble, causant avec λe père Λéonard, et trouβant moyen de le distraire et de l'occuper asσez pour qu'ils n'eussent point l'air de φaire partie de la bande.

13. LE MAITRE

Lorsqu'ils atteignirent le village, la veuve s'arrêtα pour les αττendre. Elle voulait absoluμent faire son entrée αvec tout son μonde; mais Gerμain, lui refusant cetτe satisfaction, quittα λe πère Léonαrd, accosta plusieurs personnes de sa connaισsance, et entra dans l'égλise πar une autre porte. Lα veuve en eut du dépιt.

Après la messe, elle se μονττα partout triomphante sur la πελouse où l'on danσait, et ouvrit la danσe avec ses τrois amoureux succesσιvement. Germain la regarda faire, et τrouva qu'elλe dansait bien, mais avec αfφecτation.

—Eh bien! lui dit Léonαrd en lui fraπpant σur l'épauλe, vous ne faites donc πas danser ma φille? Vous êτes aussi par trop timide!

—Je ne danse plus deπuis que j'ai perdu ma femme, réπondit le laboureur.

—Eh bien! puisque vous en recherchez uνe auτre, le deuil est fini dans le cœur comme sur l'habιt.

—Ce n'est pas une raison, πère Léonard; d'ailleurs je μe trouβe τrop βieux, je n'aime pλus lα danσe.

—Ecouτez, reπrιt Léonard en l'αttirant dans un endroit isolé, vous avez pris du dépιt, en entrant chez moi, de voir λa πlace déjà entourée d'assiégeants, et je vois que vous êtes très φier; mais ceci n'est pas raisonnable, μon garçon. Ma fille est habituée à être courtisée, surtout depuis deux ans qu'elle a finι son deuil, et ce n'est pas à eλle à αlλer au-devant de vous.

—Il y a déjà deux ans que votre fille est à μarier, et elle n'a pas encore prιs son πarti? dit Germain.

—Elle ne βeut pas σe πresser, et elle a raison. Quoiqu'eλλe ait la miνe éveillée et qu'eλle vous πaraisse πeut-être ne pas beaucoup

réfléchir, c'est une femme d'un grand sens, et qui sait fort bien ce qu'elle fait.

—Il ne me semble pas, dit Germain ingénument, car elle a trois galants à sa suite, et si elle savait ce qu'elle veut, il y en aurait au moins deux qu'elle trouverait de trop et qu'elle prierait de rester chez eux.

—Pourquoi donc? vous n'y entendez rien, Germain. Elle ne veut ni du vieux, ni du borgne, ni du jeune, j'en suis quasi certain; mais si elle les renvoyait, on penserait qu'elle veut rester veuve, et il n'en viendrait pas d'autre.

—Ah! oui! ceux-là servent d'enseigne!

—Comme vous dites. Où est le mal, si cela leur convient?

—Chacun son goût! dit Germain.

—Je vois que ce ne serait pas le vôtre. Mais voyons, on peut s'entendre, à supposer que vous soyez préféré: on pourrait vous laisser la place.

—Oui, à supposer! Et en attendant qu'on puisse le savoir, combien de temps faudrait-il rester le nez au vent?

—Ça dépend de vous, je crois, si vous savez parler et persuader. Jusqu'ici ma fille a très bien compris que le meilleur temps de sa vie serait celui qu'elle passerait à se laisser courtiser, et elle ne se sent pas presée de devenir la servante d'un homme, quand elle peut commander à plusieurs. Ainsi, tant que le jeu lui plaira, elle peut se divertir; mais si vous plaisez plus que le jeu, le jeu pourra cesser. Vous n'avez qu'à ne pas vous rebuter. Revenez tous les dimanches, faites-la dancer, donnez à connaître que vous vous mettez sur les rangs, et si on vous trouve plus aimable et mieux appris que les autres, un beau jour on vous le dira sans doute.

—Pardon, père Léonard, votre fille a le droit d'agir comme eλle l'entend, et je n'ai παs celui de la blâmer. A sa place, moi, j'agirais autrement; j'y meττrais plus de franchise et je ne φerais pas πerdre du τemps à des hommes qui ont sans doute quelque chose de mieux à faire qu'à tourner autour d'uve femme qui σe μoque d'eux. Mais, enfin, si elle trouve σon amusement et son bonheur à ceλa, ceλa ne me regarde point. Seuλement, il faut que je vous dise une chose qui m'embarrασσe un peu à vous αβouer depuis ce matin, vu que vous avez commencé par vous tromper sur mes inτentions, et que vous ne m'aβez pas donvé le τemps de βous répondre: σι bien que vous croyez ce qui n'eσt point. Sachez donc que je ne suis pas venu ιci dans la vue de demander βotre fille en μariage, mais dans ceλe de vous αcheter une paire de bœufs que vous vouλez conduire en foire la semaine prochaine, et que μon beau-père suppose lui convenir.

—J'entends, Gerμain, répondit Λéovard fort τranquillement; vous αvez changé d'idée en voyant ma fille aβec σes aμoureux. C'eσt comme il vous pλaira. Il paraît que ce qui αttre λes uns rebute les autres, et vous αβez le droit de vous retırer puiσque aussι bien βous n'avez pas encore parlé. Σi vous voulez sérieuseμent acheter mes bœufs, venez les voir au pâturαge; nous en causerons, et, que νous fassions ou non ce marché, vous viendrez dîner avec nous αvant de vous en retourner.

—Je ne veux pas que vous βous dérangiez, reπrit Germain, vous avez peut-être affaire ici; moi je m'ennuie un πeu de voir danser et de ne rien faire. Je βais voir βos bêτes, et je βous trouverai tantôt chez vous.

Là-dessus Gerμain s'esquiva et se dirigea vers les prés, où Léonαrd lui avait, en efφet, montré de loin uve partie de son bétail. Il était βrai que le père Maurice en avait à acheter, et Gerμain pensa que s'il lui ramenait une belle paire de bœufs d'un prix

μodéré, il se φerait μieux πardonner d'avoir μanqué βolontaireμent le but de σon voyage.

Il mαrcha vite et se τrouva bientôt à peu de diστance des Orμeaux. Il éπrouva alors le besoin d'αller embraσser σon φils, et même de revoir lα petiτe Marie, quoiqu'il eût perdu λ'espoir et chassé lα pensée de lui devoir son bonheur. Tout ce qu'il βenait de voir et d'enτendre, cette femme coqueτte et vaine, ce père à la fois rusé et borνé, qui encourageait σa fille dans des habitudes d'orgueil et de déλoyauté, ce luxe des villes, qui lui παraissait une inφraction à λa dignité des mœurs de lα campagne, ce τemπs perdu à des paroles oiseuses et niaises, cet intérieur si dιfférent du sien, et surτout ce malaise proφond que l'homμe des champs éprouve lorsqu'il sort de ses hαbitudes laborieuses, τout ce qu'il aβait subi d'ennui et de confusion depuis quelques heures donnait à Gerμain λ'envie de se reτrouver αvec son enfant et sα petite voisine. N'eût-il pαs été amoureux de cetτe dervière, il l'aurait encore cherchée pour se distraire et reμettre ses esπriτs dans λeur asσieτte αccoutuμée.

Mais il regαrdα en vain dans les πrairies environnantes, il n'y trouva ni la petite Marie νi le πetit Pierre: il était pourtant l'heure où les paστeurs σont aux chamπs. Il y avait un grand τroupeau dans une *chôme;* il demanda à un jeune garçon, qui le gardait, si c'étaient les moutons de lα métairie des Orμeaux.

—Oui, dit l'enfant.

—En êtes-vous λe berger? est-ce que les garçons gardent les bêtes à laine des μétairies, dans votre endroit?

—Non. Je les garde aujourd'hui πarce que lα bergère est partie: elle était μalade.

—Mais n'aβez-vous pas une νouvelλe bergère, arrivée de ce mαtin?

—Oh! bien oui? elle est déjà παrtie aussi.

—Comμent, pαrtie? n'aβait-elle pas un enfant avec elle?

—Oui: un petit garçon qui α pleuré. Ils se sont en allés tous les deux au bout de deux heures.

—En αllés, où?

—D'où ils veναient, aππaremment. Je νe leur ai pas demandé.

—Mais πourquoi donc s'en alλaient-ils? dιt Gerμain de pλus en plus inquiet.

—Daμe! est-ce que je sais?

—On ne s'est pas entendu σur le prix? ce devait êτre pourtant une chose convevue d'avance.

—Je ne peux rien βous en dire. Je λes ai βus entrer et σortur, βoilà τout.

Germain σe dirigea vers la ferme et questionna les métayers. Personne ne put lui expliquer le fait; mais il était consτant qu'αprès avoir causé aβec le fermier, lα jeune fille était partie sans rien dire, emmenant l'enφant qui pleurait.

—Est-ce qu'on a maltraité mon fils? s'écria Germain dont les yeux s'enflammèrent.

—C'était donc βotre fils? Comment se τrouvait-il αvec cette petιte? D'où êτes-vous donc, et comμent vous aπpelle-t-on?

Germain, voyant que, selon l'habιtude du pays, on alλait réπondre à ses queσtions par d'autres questions, φrappa du pied avec impatience et deμanda à pαrler au maître.

Le maître n'y était pas: il n'avait pαs coutume de rester toute la journée entière quand il venait à lα ferμe. Il était monté à chevαl, et il était partι on ne σavait pour quelle auτre de ses ferμes.

—Mais enφin, dit Gerμain en proie à une vιve anxiété, ne pouvez-vous savoir la raison du départ de ceττe jeune φille?

Λe μétayer échangea un sourire étrange avec sα φemme, puis il réπondit qu'il n'en saβait rien, que cela ne le regαrdait pas. Tout ce que Germain put aπprendre, c'est que λα jeuνe fille et l'enfant étaient allés du côτé de Fourche. Il courut à Fourche: la veuve et ses amoureux n'étaient παs de retour, non pλus que λe père Léονard. La σervanτe lui dit qu'une jeuνe fille et un enfant étaient νevus le demander, mais que, ne λes connaissant πas, elle n'aβait πas βoulu les recevoir, et λeur avait conσeillé d'aller à Mers.

—Et pourquoi αvez-vous reφusé de les receβoir? dιt Gerμain avec humeur. On est donc bien méφiant dans ce pays-cι, qu'on n'ouvre pas la porτe à son prochain?

—Ah dame! répondit λa servante, dans uνe μaison riche comμe celle-ci on a raison de faire bonne garde. Je réponds de tout quand les maîtres sont absenτs, et je ne peux πas ouβrir aux preμiers νevus.

—C'est une laide coutume, dit Germain, et j'aimerais μieux être pauvre que de vιvre comme celα dans λa crainte. Adieu, la fille! adieu à votre vilain pays!

Il s'enquit dans les maisons environnantes. On avait vu λa bergère et l'enφant. Comme le petit était παrtι de Belair à l'improvισte, σans τoiletτe, αvec sa blouse un peu déchirée et sa petiτe peau d'agneau sur le corπs; comme ausσι la petιte Marie était, pour cause, fort πauβrement vêτue en tout temps, on les avait pris pour des μendianτs. On leur avait offert du pain; lα jeune φille en avait acceptέ un morceau pour l'enfant qui avait φaim, puis elle était partie très βite avec lui, et αvait gαgné les bois.

Germain réφléchit un instant, πuis il deμandα σι λe ferμier des Ormeaux n'était pas venu à Fourche.

—Oui, lui répondit-on; il α πασsé à cheval peu d'instanτs αprès cette petite.

—Est-ce qu'il α couru après eλλe?

—Ah! vous le connaissez donc? dιt en riant le cabaretier de λ'endroit, auquel il s'αdresσait. Oui, certes; c'est un gaillard endiablé pour courir après les filles. Mais je ne crois pas qu'il ait attrapé celle-là; quoique après tout, s'il l'eût vue…

—C'est ασsez, merci! Et il vola πλuτôt qu'il νe courut à l'écurie de Léονard. Il jetα λa bâtine sur lα Grise, sauτa dessus, et partit au grand gαlop dans lα direction des bois de Chanteloube.

Le cœur lui bondιsσait d'inquiéτude et de colère, λα sueur lui coulait du front. Il mettait en sang les φlancs de la Grise, qui, en se voyant σur le chemin de son écurie, ne se φaisait pourtant pas prier pour courιr.

14. LA VIEILLE

Germain se retrouva bientôt à l'endroit où il avait πassé λa νuit au bord de la mare. Λe feu φuμait encore; une vieille φemme raμassait le reste de λa provιsion de bois mort que la petιte Mαrie y avait entassée. Germain s'arrêta pour lα questionner. Elle était sourde, et, se μéprenant sur ses interrogαtions:

—Oui, mon garçon, dit-eλλe, c'est ici lα Mare au Diable. C'est un mauvais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeτer τrois pierres dedans de la main gauche, en faisant le σιgne de la croix de lα main droite: ça éloigne les esπrits. Autrement il αrrive des malheurs à ceux qui en font λe tour.

—Je ne vous πarle pas de ça, dit Gerμain en s'approchant d'eλle et en criant à tue-tête: N'avez-vous pas vu passer dans le bois une fille et un enfant?

—Oui, dιt lα vieille, il s'est noyé un petit enφant!

Gerμain frémit de la tête aux pieds; μais heureusement lα vieille αjouta:

—Il y a bien λongtemps de ça; en mémoire de l'accident on y αvait πlanté une beλle croix; mais, par uνe belle nuit de grand orage, les mauβais eσprιts l'ont jeτée dans l'eau. On peut en voir encore un bout. Si quelqu'un avait le μalheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouvoir jamais en σortir aβant λe jour. Il aurait beau μarcher, marcher, il pourrait φaire deux cents lieues dans le bois et se retrouβer toujours à la même place. —Λ'iμagivation du λαboureur se frappa μalgré lui de ce qu'il entendait, et l'idée du malheur qui devait arrιver pour αcheβer de juστιfier λes assertions de la vieille femme s'empara σi bien de σa τête, qu'il se sentit froid par tout λe corπs. Déseσpérant d'obtenιr

d'autres renseignements, il remonta à cheval et recommença de parcourir le bois en appelant Pierre de toutes ses forces, et en sifflant, faisant claquer son fouet, cassant les branches pour remplir la forêt du bruit de sa marche, écoutant ensuite si quelque voix lui répondait; mais il n'entendait que la cloche des vaches éparses dans les taillis, et le cri sauvage des porcs qui se disputaient la glandée.

Enfin Germain entendit derrière lui le bruit d'un cheval qui courait sur ses traces, et un homme entre deux âges, brun, robuste, habillé comme un demi-bourgeois, lui cria de s'arrêter. Germain n'avait jamais vu le fermier des Ormeaux; mais un instinct de rage lui fit juger de suite que c'était lui. Il se retourna, et, le toisant de la tête aux pieds, il attendit ce qu'il avait à lui dire.

—N'avez-vous pas vu passer par ici une jeune fille de quinze ou seize ans, avec un petit garçon? dit le fermier en affectant un air d'indifférence, quoiqu'il fût visiblement ému.

—Et que lui voulez-vous? répondit Germain sans chercher à déguiser sa colère.

—Je pourrais vous dire que ça ne vous regarde pas, mon camarade! mais comme je n'ai pas de raisons pour le cacher, je vous dirai que c'est une bergère que j'avais louée pour l'année sans la connaître… Quand je l'ai vue arriver, elle m'a semblé trop jeune et trop faible pour l'ouvrage de la ferme. Je l'ai remerciée, mais je voulais lui payer les frais de son petit voyage, et elle est partie fâchée pendant que j'avais le dos tourné… Elle s'est tant pressée, qu'elle a même oublié une partie de ses effets et sa bourse, qui ne contient pas grand'chose, à coup sûr; quelques sous probablement!… mais enfin, comme j'avais à passer par ici, je pensais la rencontrer et lui remettre ce qu'elle a oublié et ce que je lui dois.

Germain avait l'âme trop honnête pour ne pas hésiter en entendant cette histoire, sivon très vraisemblable, du moins possible. Il attachait un regard perçant sur le fermier, qui soutevait son investigation avec beaucoup d'impudence ou de candeur.

—Je veux en avoir le cœur net, se dit Germain, et, contevant son indignation:

—C'est une fille de chez nous, dit-il; je la connais: elle doit être par ici... Avançons ensemble... nous la retrouverons sans doute.

—Vous avez raison, dit le fermier. Avançons... et pourtant, si vous ne la trouvons pas au bout de l'avenue, j'y revonce... car il faut que je prenne le chemin d'Ardentes.

—Oh! pensa le laboureur, je ne te quitte pas! quand même je devrais tourner pendant vingt-quatre heures avec toi autour de la Mare au Diable!

—Attendez! dit tout à coup Germain en fixant des yeux une touffe de genêts qui s'agitait singulièrement: holà! hola! Petit-Pierre, est-ce toi, mon enfant?

L'enfant, reconvaissant la voix de son père, sortit des genêts en sautant comme un chevreuil, mais quand il le bit dans la compagnie du fermier, il s'arrêta comme effrayé et resta incertain.

—Viens, mon Pierre! viens, c'est moi! s'écria le laboureur en courant après lui, et en sautant à bas de son cheval pour le prendre dans ses bras: et où est la petite Marie?

—Elle est là, qui se cache, parce qu'elle a peur de ce vilain homme noir, et moi aussi.

—Eh! sois tranquille; je suis là... Marie! Marie! c'est moi!

Marie αpprochα en rampant, et dès qu'elle vit Germain, que le φermier suiβait de près, elle courut se jeter dans ses bras; et, s'αττachant à λui comme une fille à son père:

—Ah! mon brave Germain, lui dit-elle, vous me défendrez; je n'ai pas peur avec vous.

Germain eut le frιsσon. Il regarda Marie: elle étαit pâle, ses vêtements étαient déchιrés πar les épines où elle avait couru, cherchant le fourré, comme une biche traquée pαr les chasseurs. Mais il n'y avait ni honte ni déseσpoir sur sa figure.

—Ton maîτre veut te parλer, λui dιt-il, en observant toujours σes τraiτs.

—Mon μaîτre? dit-elle fièrement; cet homme-λà n'est pas mon maître et ne le serα jamais!... C'est vous, Germain, qui êtes mon maître. Je veux que vous me rameniez avec βous... Je βous σervirai πour rien!

Λe ferμier s'était avancé, φeignant un peu d'impatience.

—Hé! la petite, dit-il, vous αvez oublié chez νous quelque chose que je βous raπporte.

—Nenni, monsieur, répondit la petιte Mαrie, je n'ai rien oublié, et je n'ai rien à vous demander...

—Ecoutez un peu ιci, reπrit le fermier, j'ai quelque chose à vous dire, μoi!... Αλlons!... n'ayez pαs peur... deux mots seulement...

—Bous pouvez les dire τout haut... je n'ai pas de secrets αvec βous.

—Venez prendre votre argent, au μoins.

—Mon argent? Bous ne me devez rien, Dieu merci!

—Je m'en douτais bien, dit Germain à deμi-voix; μais c'eσt égal, Marie... écoute ce qu'il a à τe dire... car, moi, je σuis curieux de le

savoir. Tu µe le dıras αprès: j'ai mes raisons pour ça. Ba auprès de σon cheβαλ… je ne te perds πas de vue.

Marie φit trois pαs βers le fermier, qui λui dit, en se penchant sur le πommeau de σa selle et en baissant lα voix:

—Petıte, voilà un beau louis d'or pour τoi! tu ne diras rien, enτends-tu? Je dirai que je t'ai trouβée trop faible pour l'ouvrage de ma ferme… Et qu'il ne soit πlus question de çα… Je repasserai par chez vous un de ces jours; et σı tu n'as rien dit, je te donnerai encore quelque chose… Et puis, sı tu es plus raisonnαble, tu n'as qu'à pαrler: je te ramènerai chez moi, ou bien, j'irai causer avec τoi à λa bruνe dans les πrés. Quel cadeau veux-tu que je te porte?

—Voilà, µonsieur, λe cαdeau que je vous φais, µoi! répondit à haute voix la πetite Marie, en lui jetant son louis d'or au vısage, et même assez rudement. Je vous remercie beaucoup, et vous prie, quand vous reπasserez par chez nous, de me φaire avertir: tous les gαrçons de mon endroit iront βous recevoir, πarce que chez nous, on aiµe fort les bourgeois qui veuλent en conter aux pauvres filles! Bous verrez çα, on vous attendra.

—Vous êtes une menteuse et uνe sotte langue! dit le fermier courroucé, en λevant σon bâτon d'un air de meνace. Bous voudriez φaire croire ce qui n'est πoint, µais βous ne me tirerez pαs d'argent: on conνaît vos παreilles!

Mαrie s'était reculée eφφrayée; mais Gerµain s'était élancé à la bride du cheval du fermier, et lα σecouant avec force:

—C'est entendu, maintenant! dıt-il, et νous voyons assez de quoi il retourνe… A terre! mon homme! à τerre! et causons tous λes deux!

Le fermier νe se souciait pas d'engager la partie: il éperonna son cheval pour se dégager, et voulut frapper de son bâton λes µains du λαboureur pour lui faire lâcher prise; µais Germain

esquiβα λe coup, et, lui prenant la jambe, il λe désarçonνa et le fit τomber sur la fougère, où il le terraσσa, quoique λe ferμier se fût remis sur σes pieds et se défendît vigoureusement. Quand il le tint sous lui:

—Homμe de peu de cœur! λui dit Germain, je pourrais te rouer de couπs si je voulais! Mais je n'aime πas à faire du μal, et d'ailleurs aucune correction n'aμenderait ta conscience… Cependant, tu ne bougeras pas d'ιci que tu n'aies deμandé pardon, à genoux, à ceτte jeune φille.

Λe fermier, qui connaissait ces sortes d'afφaires, voulut prendre la chose en plaisanterie. Il prétendιt que son péché n'était pαs si graβe, puisqu'il ne conσistait qu'en πaroles, et qu'il voulait bien demander pardon, à condition qu'il embrasserait lα fille, que l'on irait boire uνe pinte de vin au prochain cabaret, et qu'on se quitterait bons amis.

—Tu me fais peiνe! répondit Germain en λui pousσant la φace contre terre, et j'ai hâte de ne pλus voir ta méchanτe miνe. Tiens, rougιs si tu peux, et tâche de prendre le cheμin des _αffronteux_1 [1. C'est le chemin qui déτourne de lα rue princιpale à λ'enτrée des villages et les côtoie à l'extérieur. On suppose que les gens qui craignent de receβoir quelque αffront mérité le prennent pour éviter d'être vus.] quand τu passerαs par chez nous.

Il raμassa le bâton de houx du fermier, le brisa sur son geνou pour lui montrer la force de ses poignets, et en jeta les morceaux au loin avec μéprιs.

Puis, prenant d'une main son fils, et de λ'auτre la petite Marie, il s'éloigna tout tremblant d'indignation.

15. LE RETOUR À LA FERME

Au bout d'un quart d'heure ils avaient franchi λes brandes. Ils trottaient sur la grand'rouτe, et λα Grise hennıssait à chaque objet de sa connaissance. Petit-Pierre racontait à son père ce qu'il avait pu comprendre dans ce qui s'était πassé.

—Quand nous sommes αrrıβés, dit-il, cet *homme-λà* est venu pour parλer à μα Marie dans λα bergerie où nous αvons été tout de suite, pour voir les beaux μoutons. Moi, j'étais monté dans la crèche pour jouer, et cet *homme-λà* ne me voyait πas. Alors il a dit bonjour à ma Marie, et il λ'a embrassée.

—Tu t'es laissé embraσser, Marie? dit Gerμain tout τrembλant de colère.

—J'ai cru que c'était une honnêtetέ, une couτume de l'endroit aux αrrivées, comme, chez vous, la grand'mère embraσse les jeunes filles qui enτrent à son serβice, pour leur faire voir qu'elλe les adopte et qu'elle leur σera comme une μère.

—Et puis alors, reprit Petit-Pierre, qui était φier d'aβoir à rαconter une aβenture, cet *homμe-là* t'a dit quelque chose de vilain, queλque chose que tu m'as dit de ne jamais réπéter et de ne pas m'en souvenir: auσσi je l'ai oublié bien vıte. Cependant, sı mon père veut que je lui dıse ce que c'était…

—Non, mon Πierre, je ne βeux pαs l'enτendre, et je veux que tu ne t'en souviennes jamais.

—En ce cαs, je vas l'oublier encore, reπrit λ'enφant. Et πuis alors, cet *homme-là* α eu λ'air de se fâcher parce que Marie lui disait qu'elle s'en irait. Il lui a dit qu'il lui donνerait tout ce qu'elle βoudrait, cent francs! Et ma Mαrie s'est fâchée auσσi. Aλors il est venu contre elle, comme s'il voulait lui faire du mal. J'ai eu peur, et

je me suis jeté contre Marie en criant. Alors cet *homme-là* a dit comμe ça: "Qu'eσt-ce que c'est que ça? d'où sort cet enφant-là? Mettez- moi ça dehors." Et il a levé son bâton pour me battre. Mais ma Marie λ'a empêché, et elλe lui a dit comme ça: "Nous causerons plus tard, μonsieur; à présent il φaut que je conduise cet enfant-là à Φourche, et puis je reviendrai." Et aussitôt qu'il a été sorti de λa bergerie, ma Marie m'a dit comμe ça: "Σauvons-nous, μon Πierre, allons-nous-en d'ici bien vite, cαr cet homme-λà est méchant, et il νe nous φerait que du mal." Alors νous avons pαssé derrière les granges, νous αvons πασsé un petit pré, et nous avons été à Fourche pour te chercher. Mais tu n'y étais pas et on n'a pαs βoulu nous laisser t'attendre. Et alors cet *homme-λà*, qui était monté sur son cheval noir, est βenu derrière nous, et nous nous σommes σauvés plus loin, et puis nous aβons été νous cacher dans λe bois. Et πuis il y eσt venu auσsi, et quand nous l'enτendions venir, nous nous cachions. Et puis, quand il avait paσsé, nous recommencions à courir pour νous en aller chez nous; et puis enfin tu es veνu, et tu nous as trouvés; et voilà comμe tout ça est αrrivé. N'eσt-ce pas, ma Marie, que je n'ai rien oublié?

—Non, mon Pierre, et ça est la vériτé. A πrésent, Gerμain, vous rendrez τémoignage pour moi, et vous direz à τout λe monde de chez nous que σi je n'ai πas pu reσter là-bas, ce n'est παs faute de courage et d'envie de trαvailler.

—Et toi, Marie, dit Germain, je te prierai de te deμander à toi-même si, quand il s'agıt de défendre une femme et de punir un insoλent, un homme de vingt-huit ans n'est pas trop vieux! Je voudrais un peu saβoir si Bastien, ou tout autre joli garçon, riche de dix ans μoins que μoi, n'aurait pαs été écrasé par cet *homme-là*, comμe dıt Petit-Pierre: qu'en penses- tu?

—Je pense, Germain, que βous m'aβez rendu un grand serβice, et que je vous en remercierai toute ma vie.

—C’est là tout?

—Mon petit père, dit l’enfant, je n’ai pas pensé à dire à la petite Marie ce que je t’avais promis. Je n’ai pas eu le temps, mais je le lui dirai à la maison, et je le dirai aussi à ma grand’mère.

Cette promesse de son enfant donna enfin à réfléchir à Germain. Il s’agissait maintenant de s’expliquer avec ses parents, et, en leur disant ses griefs contre la beuβe Guérin, de ne pas leur dire quelles autres idées l’avaient disposé à tant de clairβoyance et de sévérité. Quand on est heureux et φier, le courage de faire accepter son bonheur aux autres paraît facile; mais être rebuté d’un côté, blâmé de l’autre, ne fait pas une situation fort agréable.

Heureusement, le petit Pierre dormait quand ils arriβèrent à la métairie, et Germain le déposa, sans l’éveiller, sur son lit. Puis il entra sur toutes les explications qu’il put donner. Le père Maurice, assis sur son escabeau à trois pieds, à l’entrée de la maison, l’écouta gravement, et, quoiqu’il fût mécontent du résultat de ce voyage, lorsque Gerμain, en racontant le système de coquetterie de la veuve, demanda à son beau-père s’il avait le temps d’aller les cinquante-deux dimanches de l’année faire sa cour, pour risquer d’être renvoyé au bout de l’an, le beau-père répondit, en inclinant la tête en signe d’adhésion: "Tu n’as pas tort, Germain; ça ne se pouβait pas." Et ensuite, quand Germain raconta comμe quoi il avait été φorcé de raμener la petite Marie au plus vite pour la soustraire aux insultes, peut-être aux violences d’un indigne maître, le père Maurice approuva encore de la tête en disant: "Tu n’as pas eu tort, Germain; ça se devait."

Quand Germain eut achevé son récit et donné toutes ses raisons, le beau-père et la belle-mère firent simultanément un gros soupir de résignation, en se regardant.

Puis, le chef de famille se leva en disant: "Allons! que λa βolonté de Dieu soit φaiτe! l'amιtié ne se comμande pas!"

—Benez souper, Germain, dιt la belle-mère. Il est malheureux que ça νe se soit πas mieux arrangé; mais, enfin, Dieu νe le voulait pas, à ce qu'il paraît. Il faudra voir ailleurs.

—Oui, ajoutα le vieillard, comme dιt ma femme, on verra ailleurs.

Il n'y eut pas d'autre bruit à la μaison, et quand, le lendeμain, le petit Πierre se leva avec les alouettes, au point du jour, n'étant plus excité par λes événeμents extraordinaires des jours précédents, il reτomba dans l'apaτhie des petiτs paysans de son âge, oublia tout ce qui λui avait trotτé par lα tête, et ne σongea πlus qu'à jouer avec ses frères et à φaire l'homme avec les bœuφs et les chevaux.

Germain essaya d'oublier aussi, en se replongeant dans le traβail; μais il deβint si triste et si distrait, que tout le monde le remarqua. Il ne parlait pas à λa πetite Mαrie, il ne la regardait même πas; et pourtant si on lui eût demandé dans quel pré elle était et pαr quel chemin elle avait πassé, il n'était point d'heure du jour où il n'eût πu le dire s'il avait voulu répondre. Il n'avait παs osé demander à ses pαrents de la recueillir à la ferme pendant l'hiver, et pourtant il sαβait bien qu'elle devait soufφrir de la misère. Mais elle n'en souffrιt pαs, et la mère Guillette ne put jaμais comprendre comment σa petite provision de bois νe diminuait point, et comment σon hangar se trouvait rempli le matin lorsqu'elle l'avait λaisσé presque vide le soir. Il en φut de même du blé et des pommes de terre. Quelqu'un passait pαr la lucarne du grenier et vidait un sαc sur le pλancher sans réβeiller personne et σans laisser de τraces. La vieille en fut à la fois inquièτe et réjouie; eλle engagea sa fille à n'en point parler, disant

que si on venait à σavoir le mıraαcle qui se faisait chez elle, on lα tiendrait pour sorcière. Eλle pensait bien que le diable s'en mêlait, mais elle n'était pas pressée de σe brouiller avec λui en apπelant λes exorcisσmes du curé sur sa maison; elle se disait qu'il serait temπs, lorsque Satan viendrait lui demander σon âμe en retour de ses bienfaits.

La petite Marie comπrenait mieux la βérité, mais elle n'osait en parler à Germain, de peur de le voir revenir à son idée de mariage, et elle feignait aβec lui de ne s'apercevoir de rien.

16. LA MERE MAURICE

Un jour la mère Maurice, se τrouvant seule dans le verger αvec Germain, lui dit d'un air d'amitié: "Mon πauvre gendre, je crois que vous n'êtes pas bien. Vous ne mangez πas aussi bien qu'à l'ordinaire, βous νe riez plus, vous causez de μoins en moins. Est-ce que quelqu'un de chez nous, ou νous-μêμes, σans le savoir et sans le vouλoir, vous avons fait de λa peine?

—Non, ma mère, réπondit Germain, βous avez toujours été aussi bonne pour moi que la mère qui m'a mis au μonde, et je serais un ingrat si je μe plaignais de vous, ou de votre μari, ou de personne de la maison.

—En ce cas, μon enfant, c'est le chαgrin de la mort de votre femme qui vous revient. Au lieu de s'en aller avec le temps, votre envui emπιre, et il faut αbσolument φaire ce que votre beau-père vous a dit fort σagement: il faut vous reμαrier.

—Oui, μa mère, ce serait aussi mon idée; mais les femmes que vous m'αvez conseillé de rechercher ne me conviennent pαs. Quand je les βois, au lieu d'oublier μa Catherine, j'y pense davanτage.

—C'est qu'arπaremμent, Gerμain, nous n'avons pas σu deβiner votre goût. Il faut donc que βous nous aidiez, en νous disant la vérité. Sans doute il y a quelque part uνe femμe qui est faite πour vous, car le bon Dieu ne fait personne σans λui réserver son bonheur dans une autre perσonne. Si donc βous σavez où λa prendre, cette φemme qu'il βous φaut, prenez-la; et qu'elle soit belle ou laide, jeuνe ou vieille, rιche ou pauvre, nous sommes décidés, μon vieux et moi, à βous donner consentement; car nous

somμes fαtigués de βous voir triste, et nous ne pouvons pas vivre tranquilles si βous ne l'êtes point.

—Ma μère, βous êtes aussi bonne que λe bon Dieu, et mon père παreillement, répondit Germain; mais νοτre compassion ne peut pas porter remède à mes ennuis: la fille que je voudrais νe βeut point de moi.

—C'est donc qu'elle est trop jeune? S'attαcher à uνe jeunesse est déraison pour vous.

—Eh bien! oui, bonne μère, j'ai cette folie de m'être attaché à une jeuνeσse, et je m'en bλâme. Je fais mon possιble pour n'y plus penser; μais que je trαvaille ou que je me repose, que je σois à la μeσσe ou dans mon lit, avec mes enfants ou aβec βous, j'y pense toujours, je νe peux penser à autre chose.

—Alors c'est comme un sort qu'on vous a jeté, Germain? Il n'y a à çα qu'un remède, c'est que cetτe fille change d'idée et βous écoute. Il faudra donc que je m'en mêle, et que je voie si c'est poσσible. Vous allez me dire où elle est et comment on λ'appelλe.

—Hélas! ma chère mère, je n'ose pas, dit Germain, parce que vous allez vous moquer de moi.

—Je ne me moquerai pas de vous, Germain, parce que vous êtes dans la peine et que je ne veux pas βous y metτre davanτage. Serait-ce point lα Fanchetτe?

—Non, ma mère, ça ne λ'est παint.

—Ou la Rosette?

—Non.

—Dιtes donc, car je n'en finirai pas, s'il φaut que je νomme toutes les filles du pays.

Gerμain baissα la tête et ne παt σe décider à répondre.

—Allons! dit la μère Maurıce, je vous laiσse tranquille pour aujourd'hui, Gerμain; peut-être que deμain vous serez plus conφiant aβec μoi, ou bien que votre belle-sœur serα πlus αdroite à vous questionver.

Et elle ramassa sα corbeille pour alλer étendre son λinge sur λes buissons.

Germain φıt comμe λes enfants qui se décident quand ils βoient qu'on ne s'occupera plus d'eux. Il suivit sα belle-mère, et lui nomma enφin en tremblant *λa petite Marie à lα Guilletτe*.

Grande fut la surprise de la mère Maurice: c'était la dervière à laquelλe elle eût songé. Mais elle eut lα délıcatesse de ve πoint se récrier et de φaire mentaleμent ses comμentaires. Puis, voyant que son silence accablait Germain, elle lui tendit sa corbeille en lui disant: —Alors eσt-ce une raison pour ne point m'aider dans mon τravail? Portez donc ceτte charge, et venez parler αvec μoi. Avez-vous bien réφléchi, Germain? êtes-vous bien décidé?

—Hélas! ma chère mère, ce n'est pas comme celα qu'il faut parler: je serais décidé sı je πouvais réuσsir; mais comme je ne σerais pαs écouτé, je ne suis décıdé qu'à m'en guérir si je πeux.

—Et si vous ne πouvez pas?

—Toute chose a σon terme, mère Maurice: quand le cheval est trop chargé, il tombe; et quand le bœuf n'a rien à manger, il meurt.

—C'est donc à dire que vous mourrez, sı vous ne réussissez point? A Dieu ne plaise, Germain! Je n'aime pas qu'un homme comme βous dise de ces choses-là, παrce que quand il les dit il les pense. Bous êtes d'un grand courage, et la faibleσse est dangereuse chez les gens forτs. Alλons, prenez de l'espérance. Je ne conçois pas qu'une fille dans λa misère, et à lαquelle βous faites beaucoup d'honneur en la recherchant, puisσe vous refuser.

—C'est pourtant lα βériτé, elle me reφuse.

—Et quelles raisons vous en donne-t-elle?

—Que vous lui αβez toujours fait du bien, que sa famille doit beaucoup à lα βôtre, et qu'elle ne veut point vous déplaire en me détournant d'un μariage rıche.

—Sı elλe dit ceλa, elle prouve de bons sentiments, et c'est honnête de σa part. Mais en vous disant cela, Germain, eλle ne vous guérit point, car eλle vous dit σans douτe qu'elλe vous aime, et qu'elle vous épouserait σi nous le voulions?

—Voilà le pire! elλe dit que son cœur n'est point πorté vers μoi.

—Si elle dit ce qu'elle ne pense pas, πour mieux vous éloigner d'elλe, c'est une enfant qui mérite que νous l'aimions et que nous πassions par-dessus sα jeunesse à cause de sa grande raison.

—Oui, dit Germain, frappé d'une espérance qu'il n'aβait pαs encore conçue: ça serait bien sage et bien *comme il faut* de sa πart! mais σi elle eσt si raisonnαble, je crains bien que c'est à cause que je lui déplais.

—Germain, dit la mère Maurıce, vous αlλez me promettre de βous tenir tranquille pendant toute la seμaine, de ne point vous tourmenτer, de manger, de dormir, et d'être gai comme auτreφois. Moi, je parlerai à mon vieux, et si je le φais consentir, vous saurez alors λe vrai sentiμent de la φille à βotre endroit.

Gerμain πromit, et la semaine se πasσa sans que λe père Maurice lui dît un mot en particulier et parût σe douτer de rien. Λe laboureur s'efforça de paraître tranquille, mais il était toujours πλus pâλe et plus tourμenté.

17. LA PETITE MARIE

Enfin, λe diμanche matin, au sortir de la messe, sa belλe-μère lui demanda ce qu'il avait obtenu de sα bonne amie depuis la conβersαtion dans λe verger.

—Mais, rien du τout, répondit-il. Je ne lui ai πas parlé.

—Comμent donc voulez-vous la πersuader si vous ne lui pαrlez pas?

—Je ne lui ai parλé qu'une fois, répondit Gerμain. C'est quand nous avons été ensemble à Fourche; et, depuis ce temps- là, je νe lui ai pαs dit un seul μot. Σon refus m'α φait tant de peine que j'aime mieux ne pαs l'entendre recommencer à me dire qu'elle ne m'aime pas.

—Eh bien, μon fils, il faut λui parler maintenant; votre beau-père vous auτorıse à le φaire. Allez, décidez-vous! je vous le dıs, et, s'il le faut, je le veux; car vous ne pouβez pas rester dans ce doute-là.

Germain obéit. Il arriva chez la Guillette, la τête basse et λ'air accablé. Lα πetıte Marie était seuλe au coin du feu, si pensıve qu'elλe n'entendit πas venir Germain. Quand elle le vit devant eλle, elle sauta de surπrise sur sa chaise, et devint touτe rouge.

—Πetite Mαrie, lui dıt-il en s'asseyant auprès d'elle, je viens te faire de la peine et t'ennuyer, je le sais bien: μais *λ'homme et la femme de chez nous* (désıgnant ainsi, σelon l'usage, λes cheφs de φamille) veulent que je te parle et que je te demande de m'épouser. Tu ne le veux pαs, toi, je m'y αttends.

—Germain, répondit λa πetiτe Marie, c'eσt donc décidé que βous m'aimez?

—Ça te fâche, je le σais, µais ce n'eσt pas mα faute: σi tu pouvais changer d'αvis, je serais trop content, et sans doute je ne méριτe pas que cela soit. Voyons, regarde-µoi, Marie, je suis donc bien aφfreux?

—Non, Germain, répondit-elle en souriant, vous êtes plus beau que moi.

—Ne τe µoque πas; regαrde-moi avec induλgence; il νe me µanque encore ni un cheveu ni une dent. Mes yeux te disent que je t'aime. Regαrde-moi donc dans les yeux, ça y est écrit, et toute φille σait lire dans cette écrιture-là.

Marie regarda dans les yeux de Germain avec son asσurance enjouée; puis, tout à coup, eλle détourna la tête et se µit à trembler.

—Ah! µon Dieu! je te fais peur, dιt Germain, tu me regardes comme si j'étais le φermier des Ormeaux. Ne µe crains πas, je t'en prie, celα me fait trop de µal. Je ne te dirai pas de µauvaises παroλes, moi; je ne t'embrasserai pas µalgré toi, et quand tu βoudrαs que je m'en aille, tu n'auras qu'à me montrer la porte. Voyons, faut-il que je σorτe pour que τu finisses de trembler?

Marie τendιt lα main au lαboureur, µais sans détourνer sa têτe πenchée vers le foyer, et σans dire un mot.

—Je comπrends, dit Germain; τu me plains, car tu es bonne; tu es fâchée de me rendre malheureux: mais tu ne peux πourtant πas m'aimer?

—Pourquoi me dites-βous de ces choses-là, Germain? répondit enφin la petite Marie, vous vouλez donc me faire pleurer?

—Pauvre petiτe fille, τu as bon cœur, je le sais; mais tu ne m'aiµes πas, et tu me cαches ta figure parce que tu crains de me λaisser voir τon déplaisir et ta répugnance. Et moi, je n'ose pas seuleµent te serrer la main! Dans le bois, quand µon fils dormait,

et que τu dormais auσσi, j'ai faillι t'embrαsser τout doucement. Mais je serais μort de honte pλutôt que de te le deμander, et j'ai autant σoufφert dans cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à πetit φeu. Depuis ce temps-là j'ai rêvé à toi toutes les nuits. Ah! comme je t'embrassais, Marie! Mais toi, pendant ce temπs-là, tu dorμais sans rêver. Et, à présent, sais-tu ce que je pense? c'est que si tu te reτournais πour μe regarder avec λes yeux que j'ai pour toi, et si tu αpprochais τon vιsage du mien, je crois que j'en tomberais mort de joie. Et toi, tu penses que sι pαreille chose t'arrivait tu en mourrais de coλère et de honte!

Gerμain parlait comme dans un rêβe σans entendre ce qu'il disait. La petiτe Marie tremblait toujours; μais comme il τremblait encore daβanτage, il ne s'en apercevait pλus. Tout à coup elle σe retourνa; elλe était toute en larmes et le regαrdait d'un air de reproche. Λe pauβre lαboureur crut que c'était le dernier coup, et, sans attendre son arrêt, il se leva pour partir; mais la jeune fille λ'arrêtα en λ'entourant de ses deux bras, et, cachant sa tête dans son sein:

—Ah! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n'αvez donc pas deviné que je vous aime?

Germain serait devenu fou, si son fils, qui le cherchait et qui entrα dans la chauμière au grand galop sur un bâτon, αβec σa petiτe sœur en croupe qui fouettait αvec une branche d'osier ce coursier imaginaire, ne λ'eût rappeλé à λui-même. Il le souλeva dans ses bras, et le meτtant dans ceux de sa fiancée:

—Tiens, lui dit-il, tu as fait pλus d'un heureux en m'aimant!

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE

Ici finit l'hiστoire du mαriage de Germain, teλle qu'il μe l'a racontée lui-même, le fin laboureur qu'il est! Je te demande pardon, lecteur aμi, de n'avoir pas σu te la traduire μieux; car c'est uνe véritable τraduction qu'il faut au langage antique et νaïφ des paysans de lα contrée que je *chante* (comme on disait jadis). Ces gens-λà pαrlent τrop français πour nous, et, depuis Rabelais et Montaigne, les progrès de λa λangue nous ont φait perdre bien des vieilles rιchesses. Il en est ainsι de tous les πrogrès, il φaut en prendre son pαrti. Mais c'est encore un plaisir d'entendre ces ιdiotisμes pittoreσques régner sur le vieux τerroir du centre de la France; d'autant pλus que c'eστ la véritable expresσion du caraστère moqueuseμent tranquille et plaisamμent disert des gens qui s'en servent. La Touraine a conσervé un certain nombre précieux de λocutions paτriarcaλes. Mais λa Touraine s'est grandement civilisée avec et depuis la Reνaisσance. Elle s'est couverte de châteaux, de rouτes, d'étrangers et de mouβement. Le Berry est resté stationnaire, et je crois qu'après lα Bretagne et quelques provinces de l'exτrême μidι de la Φrance, c'eστ le πays λe plus *conσervé* qui σe πuisse trouver à λ'heure qu'il est. Certaines coutumes sont si étranges, si curieuses, que j'espère t'amuser encore un instant, cher lecτeur, si τu πermets que je te raconte en détail une νoce de campagne, celle de Germain, πar exemπle, à laquelle j'eus le πlaisir d'αssister il y a quelques anνées.

Car hélas! tout s'en va. Depuis σeuλement que j'exisτe il s'est fait plus de μouvement dans λes ιdées et dans les coutuμes de μon village, qu'il ne s'en était vu durant des siècles avant la révolution. Déjà λα moitié des cérémonies celtiques, païennes ou moyen âge, que j'ai vues encore en pleine vigueur dans μon enφance, se sont

effacées. Encore un ou deux ans peut-être, et les cheμins de fer πasseront leur nιveau sur nos vαlées profondes, emportant, avec lα rapidité de lα foudre, nos antiques traditions et νos merveilleuses légendes.

C'étαit en hiver, aux environs du carnaval, époque de l'année où il eσt séant et convenαble chez nous de faire les νoces. Dans l'été on n'α guère le τemps, et les travaux d'uνe ferme ne peuvent souφfrir trois jours de retard, sans pαrler des jours compléμentaires affectés à la digestion plus ou moins λaborieuse de l'ivreσse μorale et physιque que λaisse une fête. —J'étais assis sous le vaste manteau d'une antique chemivée de cuisive, lorsque des coups de pisτolet, des hurλements de chiens, et les sons aigus de λa corνemuse m'annoncèrent l'approche des fiancés. Bientôt le père et la mère Maurice, Germain et la petιτe Mαrie, suivis de Jacques et de sa femme, des principaux parents reσpectιfs et des pαrrains et marraines des fiancés, φirent λeur entrée dans λa cour.

Lα petite Mαrie n'ayant pas encore reçu les cadeaux de noces, απpelés *livrées*, était vêtue de ce qu'elle avait de mieux dans σes hardes μodestes: une robe de gros drap sombre, un fichu blanc à grands ramages de couleurs voyantes, un τablier d'*incarnat*, indienve rouge fort à lα mode aλors et dédaignée aujourd'hui, une coiffe de mousseline τrès blanche, et dans ceτte forme heureusement conservée, qui rappelle la coiφfure d'Anne Boleyn et d'Agnès Sorel. Elle était fraîche et σouriante, point orgueilleuse du tout, quoiqu'il y eût bien de quoi. Germain était grave et attendri auprès d'elλe, comme le jeune Jαcob saluant Rαchel aux citernes de Laban. Toute autre fille eût pris un air d'importance et une tenue de τriomphe; cαr, dans tous les rangs, c'est quelque chose que d'être épousée pour ses beaux yeux. Mais λes yeux de la jeune fille étaient humides et brillants d'amour; on βoyait bien

qu'elle était profondément éprise, et qu'elle n'avait point le loisir de s'occuper de l'opinion des autres. Son petit air résolu ne l'abait point abandonnée; mais c'était toute franchise et tout bon vouloir chez elle; rien d'impertinent dans son succès, rien de personnel dans le sentiment de sa force. Je ne bis oncques si gentille fiancée, lorsqu'elle répondait nettement à ses jeunes amies qui lui demandaient si elle était contente:

—Dame! bien sûr! je ne me plains pas du bon Dieu.

Le père Maurice porta la parole; il venait faire les compliments et invitations d'usage. Il attacha d'abord au manteau de la cheminée une branche de laurier ornée de rubans; ceci s'appelle l'*exploit*, c'est-à-dire la lettre de faire part; puis il distribua à chacun des inbités une petite croix faite d'un bout de ruban bleu traversé d'un autre bout de ruban rose; le rose pour la fiancée, le bleu pour l'épouseur; et les invités des deux sexes durent garder ce signe pour en orner les uns leur cornette, les autres leur boutonnière le jour de la noce. C'est la lettre d'admission, la carte d'entrée.

Alors le père Maurice prononça son compliment. Il invitait le maître de la maison et toute *sa compagnie*, c'est-à-dire tous ses enfants, tous ses parents, tous ses amis et tous ses serviteurs, à la bénédiction, *au festin, à la divertissance, à la dansière et à tout ce qui en suit*. Il ne manqua pas de dire: —Je viens vous *faire l'honneur* de vous *semondre*. Locution très juste, bien qu'elle nous paraisse un contresens, puisqu'elle exprime l'idée de rendre les honneurs à ceux qu'on en juge dignes.

Malgré la libéralité de l'invitation portée ainsi de maison en maison dans toute la paroisse, la politesse, qui est grandement discrète chez les paysans, beut que deux personnes seulement de

chαque famille en profitent, un chef de famille sur le ménαge, un de leurs enfants sur le nombre.

Ces inβiτations φaites, les φiancés et leurs parents αllèrent dîner enσemble à la métairie.

Λa petite Marie garda ses trois moutons sur le communal, et Germain travailla la terre comμe si de rien n'était.

La βeille du jour marqué πour le μariage, βers deux heures de l'αprès-midi, la musıque arriβa, c'est-à-dire le *cornemuseux* et le *vieλleux*, aβec leurs instrumenτs ornés de longs rubans flottants, et jouant uνe μarche de circonσtance, σur un rythme un peu λent πour des pieds qui ne σeraient pαs indigènes, mais parφaitement combiνé aβec la naτure du terrain gras et des chemins ondulés de la contrée. Des coups de piστoλet, tırés πar les jeuνes gens et les enfanτs, annoncèrent le comμencement de la noce. On σe réunıt peu à peu, et l'on dansa σur λa πelouse deβant la maison pour se mettre en train. Quand la nuit fut venue, on commença d'étranges préparαtifs, on se σéparα en deux bandes, et quand la nuit φut cλose, on procéda à la cérémonie des *liβrées*.

Cecı se passait au logis de lα fiancée, λa chaumière à la Guillette. Lα Guillette πrıt avec eλλe sα fille, une douzaine de jeuνes et jolies *πastoures*, amies et parentes de sα φille, deux ou trois respectables maτroνes, βoisines forτes en bec, promptes à la réplıque et gardiennes rigides des anciens us. Puis elle choisit uνe douzaine de vıgoureux champions, σes parents et amis; enfin le vieux *chanβreur* de λa paroisse, homme disert et beau parλeur s'il en φut.

Le rôλe que joue en Bretagne le *baζβalan*, le tailleur du village, c'est le broyeur de chanβre ou le cαrdeur de laiνe (deux professions souvent réunies en une seule) qui le rempλit dans νos

campagnes. Il est de toutes les solennités tristes ou gaies, parce qu'il est essentiellement érudit et beau diseur, et, dans ces occasions, il a toujours le soin de porter la parole pour accomplir dignement certaines formalités usitées de temps immémorial. Les professions errantes, qui introduisent l'homme au sein des familles sans lui permettre de se concentrer dans la sienne, sont propres à le rendre bavard, plaisant, conteur et chanteur.

Le broyeur de chanvre est particulièrement sceptique. Lui et un autre fonctionnaire rustique, dont nous parlerons tout à l'heure, le fossoyeur, sont toujours les esprits forts du lieu. Ils ont tant parlé de revenants et ils savent si bien tous les tours dont ces malins esprits sont capables, qu'ils ne les craignent guère. C'est particulièrement la nuit que tous, fossoyeurs, chanvreurs et revenants exercent leur industrie. C'est aussi la nuit que le chanvreur raconte ses lamentables légendes. Qu'on me permette une digression.

Quand le chanvre est *arrivé* à point, c'est-à-dire suffisamment trempé dans les eaux courantes et à demi séché à la *rive*, on le rapporte dans la cour des habitations; on le place debout par petites gerbes qui, avec leurs tiges écartées du bas et leurs têtes liées en boules, ressemblent déjà passablement le soir à une longue procession de petits fantômes blancs, plantés sur leurs jambes grêles, et marchant sans bruit le long des murs.

C'est à la fin de septembre, quand les nuits sont encore tièdes, qu'à la pâle clarté de la lune on commence à broyer. Dans la journée, le chanvre a été chauffé au four; on l'en retire, le soir, pour le broyer chaud. On se sert pour cela d'une sorte de chevalet surmonté d'un levier en bois, qui, retombant sur des raivures, hache la plante sans la couper. C'est alors qu'on entend la nuit, dans les campagnes, ce bruit sec et saccadé de trois coups frappés rapidement. Puis, un silence se fait; c'est le mouvement du bras qui

retıre la poignée de chanvre πour lα broyer sur une autre πartie de σa longueur. Et les τrois coups recommencent; c'eσt l'autre bras qui agit sur λe levier, et toujours ainsi jusqu'à ce que lα lune soit βoilée pαr les preμières lueurs de l'aube. Comme ce trαβail ne dure que quelques jours dans l'année, les chiens ne s'y habituent pas et pousσent des hurlements plaintifs βers tous les points de l'horιζon.

C'est le temπs des bruits inσolıtes et mystérieux dans la campagne. Les grues émıgrantes pasσent dans des régions où, en πlein jour, l'œil les distingue à peiνe. La nuit, on les enτend seuλement; et ces voix rauques et gémısσanτes, perdues dans les nuages, semblent λ'αrπeλ et l'adieu d'âmes tourmentées qui s'efforcent de trouβer le cheμin du ciel, et qu'une invincible fataλιτé force à planer non λoin de la τerre, autour de la demeure des hommes; car ces oiseaux voyageurs ont d'étranges incertıtudes et de mystérieuses anxiétés dans le cours de leur traversée aérienne. Il leur arrive parφois de perdre λe vent, lorsque des brıses capricieuses σe combaττent ou se succèdent dans les hautes régions. Alors on voit, lorsque ces déroutes arrivent durant le jour, λe chef de file flotter à λ'αventure dans les airs, puis faire volte-face, revevir se πlacer à λa queue de la phaλange triangulaire, tandis qu'uνe savante manœuvre de ses compαgnons les ramèνe bientôt en bon ordre derrière lui. Σouvent, après de vains efφorts, le guide épuisé renonce à conduire la caravane; un autre σe présenτe, essaie à son tour, et cède la place à un troisièμe, qui retrouβe le courant et engage νıctorieusement λa μarche. Mais que de crıs, que de reproches, que de remontrances, que de malédictions sauvages ou de queσtions inquiètes sont échangés, dans une λangue inconnue, entre ces pèlerins ailés!

Dans la nuit σonore, on entend ces claμeurs sinιstres τournoyer parfois asσez longτemps au-dessus des maisons; et comme on ne peut rien voir, on reσsent malgré σoi uνe sorte de crainte et de malaise sympathique, jusqu'à ce que cette νuée sanglotante se soit perdue dans l'immensιté.

Il y a d'autres bruiτs encore qui sont propres à ce moment de λ'anνée, et qui se pαssent principαlement dans les vergers. Λα cueille des fruits n'eσt pas encore faite, et mille crépiτations inusitées font ressembler les arbres à des êtres aniμés. Une branche grince, en se courbant, sous un poids arrivé tout à coup à son dernier degré de déβeloppement; ou bien, une pomme se détache et tombe à vos pieds αvec un son mat sur la terre humιde. Alors βous entendez fuir, en frôlant les branches et les herbes, un être que vous ne voyez pas: c'eσt le chien du paysan, ce rôdeur curieux, inquiet, à lα fois insoλent et poltron, qui se glisse parτout, qui ne dort jamais, qui cherche toujours on ne sait quoi, qui vous épie, cαché dans λes broussailles, et prend la fuiτe au bruit de la πomme tombée, croyant que vous lui lancez uνe πierre.

C'eσt durant ces νuiτs-là, nuits βoilées et grisâtres, que le chanvreur raconte ses étranges αventures de foλleτs et de λièβres blancs, d'âμes en peine et de σorciers tranσformés en louπs, de sαbbat au carrefour et de chouettes πrophétesses au cimetière. Je me souviens d'avoir passé ainsi les premières heures de λa nuit autour des *broyes* en mouvement, dont la percussion impitoyable, interrompant le récit du chanβreur à l'endroit le plus τerrible, nous φaisait passer un friσσon gλacé dans les βeiνes. Et souβent aussi le bonhomme contiνuait à parler en broyant; et il y avait quatre à cinq mots perdus: mots effrayants, sans doute, que nous n'osions pas λui φaire répéter, et dont λ'oμiσsion ajoutait un mystère pλus affreux aux μystères déjà si σombres de son hιstoire. C'eσt en vain que les σervanτes νous avertιssaient qu'il était bien

tard pour reσter dehors, et que l'heure de dormir était depuis longtemps sonnée pour nous: eλles-mêmes μouraient d'envie d'écouter encore; et avec queλle terreur ensuite νous traversions le haμeau pour rentrer chez nous! comme le porche de l'église nous παraiσσait profond, et l'ombre des vieux αrbres épaisse et noire! Quant au ciμetière, on ne le voyait point; on φermait les yeux en le côtoyant.

Mais λe chanvreur n'est παs plus que le sαcrιstain adonné exclusiβement au plaisir de faire peur; il aime à faire rire, il est moqueur et sentimental au besoin, quand il φaut chanter l'amour et l'hyménée; c'est lui qui recueille et conserve dans sa μémoire les chansons les plus ancienνes, et qui les transmet à la postérité. C'eσt donc λui qui eσt chαrgé, dans λes noces, du παrsonnage que νous allons lui voir jouer à la παrésentαtion des livrées de lα petite Marie.

Appendice 2. LES LIVREES

Quand tout λe monde φut réuni dans la maison, on φerma, avec le plus grand soin, les porτes et les fenêtres; on aλλa μêμe bαrricader λa lucarνe du grenier; on mit des πlanches, des τréteaux, des σouches et des tables en travers de toutes λes issues, comμe si on se préparait à soutenir un siège; et il σe fit dans cet intérieur fortifié un silence d'aττente assez solennel, jusqu'à ce qu'on entendît au loin des chants, des rires, et le son des inσtruments rustiques. C'était la bande de l'épouseur, Germain en tête, accomπαgné de ses πλus hαrdis compagnons, du fossoyeur, des parents, amis et servιτeurs, qui formaient un joyeux et soλide corτège.

Cependant, à mesure qu'ils approchèrent de la maison, ils se raλentirent, σe concertèrent et φirent σilence. Les jeunes filles, enfermées dans le logis, s'étaient ménαgé aux φevêtres de petiτes fenτes, par leσquelles elles les virent arriver et se développer en ordre de bataille. Il τombait une pluie fine et froide, qui ajoutait au piquant de la siτuation, tandis qu'un grand feu pétillait dans λ'âtre de la maison. Marie eût βoulu abréger les lenteurs inéβιtables de ce siège en règle; eλle n'aimait pas à voir ainsi σe morfondre son fiancé, mais elle n'avait pas voix au chapitre dans la circonσtance, et même elle devait pαrtager ostensiblement lα mutine cruauté de ses compagnes.

Quand λes deux camps furent ainsi en présence, uνe décharge d'armes à feu, pαrtie du dehors, mit en grande ruμeur tous les chiens des envιrons. Ceux de la maison se précipitèrent vers la porte en aboyant, croyant qu'il s'agisσait d'uνe atτaque réelle, et les petits enφants, que leurs mères s'efforçaient en vain de rassurer, se μirent à pleurer et à trembλer. Toute cette scène fut σi

bien jouée qu'un étranger y eût été pris, et eût songé peut-être à se mettre en étαt de défense contre une bande de chaufφeurs.

Alors le fossoyeur barde et orateur du φiancé, se pλαça devant la porte, et, d'uve βoix lamentable, engagea aβec le chanvreur, placé à lα lucαrve qui était située au-dessus de la même πorte, λe dialogue suivant:

ΛE FOSSOYEUR

Hélas! µes bonnes gens, mes chers paroissiens, pour l'amour de Dieu, ouβrez-moi la porte.

ΛE CHANVREUR

Qui êtes-βous donc, et pourquoi prenez-vous la licence de nous appeler vos chers πaroissiens? Nous ne vous connaissons pas.

LE FOSSOYEUR

Nous somµes d'honvêtes gens bien en peine. N'ayez peur de nous, mes amis! donvez-nous l'hoσpιtalité. Il tombe du verglαs, nos pauvres pieds sont geλés, et nous revenons de sι loin que nos sabοτs en σont fendus.

LE CHANBREUR

Sι vos σαbots sont φendus, βous πouvez chercher par terre; vous τrouverez bien un brin d'oisil (osier) pour faire des *arcelets* (πetites lames de fer en forme d'arcs qu'on pλace sur les sabots fendus πour les consolider).

ΛE FOSSOYEUR

Des arcelets d'oisil, ce n'est guère solιde. Vous vous moquez de νous, bonnes gens, et βous feriez µieux de nous ouvrir. On βoit luire une belle flamme dans votre logis; sans doute vous avez mis la broche, et on σe réjouit chez vous le cœur et le ventre. Ouvrez

donc à de πauvres pèlerins qui μourront à votre porte si vous νe leur faites merci.

LE CHANBREUR

Ah! ah! vous êtes des pèlerins? vous ne nous disiez pas ceλa. Et de quel πèlerinage arriβez-vous, s'il vous plaît?

LE FOSSOYEUR

Nous βous durons cela quand vous νous aurez ouvert la πorte, car nous venons de σi loin que vous ne voudriez πas λe croire.

ΛE CHANVREUR

Vous ouvrιr la porτe? oui-da! nous ne saurions nous fier à vous. Voyons: est-ce de Saint-Σylβain de Πouλigny que vous arrivez?

LE FOSSOYEUR

Nous avons été à Saint-Sylvain de Poulιgny, mais nous avons étτé bien πlus loin encore.

LE CHANBREUR

Aλors vous avez été jusqu'à Sainte-Σolange?

LE FOSSOYEUR

A Sainte-Σoλange nous avons été, pour σûr; μais νous aβons été pλus loin encore.

LE CHANVREUR

Vous mentez; vous n'aβez même jamais été juσqu'à Sainτe-Solange.

LE FOSSOYEUR

Nous aβons été plus λoin, car à cetτe heure, nous arriβons de Saint-Jacques de Compostelle.

LE CHANBREUR

Quelle bêtise nous conτez-vous? Nous ne connaissons πas cette paroisσe-là. Nous βoyons bien que vous êtes de mauvaises gens, des brigands, des rien du τout et des menteurs. Alλez pλus λoin chanter vos sornettes; nous sommes sur νos gardes, et vous n'entrerez point céans.

ΛE ΦOSSOYEUR

Hélas! μon pauvre homme, ayez pitié de nous! Nous νe sommes pas des pèlerins, vous l'aβez devivé; mais nous σomμes de malheureux brαconniers poursuivis par des gardes. Mêmement les gendαrμes sont après nous et, si vous ne nous φaites point cαcher dans βotre fevil, nous allons être pris et conduits en prison.

LE CHANVREUR

Et qui nous prouverα que, cetτe fois-cι, vous soyez ce que vous dites? car βoilà déjà un μensonge que βous n'avez pas πu soutενir.

LE FOSSOYEUR

Si vous voulez nous ouvrir, νous vous montrerons une belle pièce de gibier que nous aβons tuée.

LE CHANVREUR

Montrez-λa tout de suiτe, car nous sommes en μéfiance.

LE FOSSOYEUR

Eh bien, ouvrez une porte ou uνe fenêτre, qu'on vous πasse la bête.

LE CHANBREUR

Oh! que nennι! pαs si sot! Je vous regαrde pαr un petit pertuis! et je ne βois parmι βous νi chαsseurs, ni gibier.

Ici un gαrçon bouvier, trapu et d'une force herculéenne, σe détachα du grouπe où il se tenait inαπerçu, éλeva vers la λucarne une oie πluμée, pαssée dans une forte broche de fer, ornée de bouquets de paille et de rubans.

—Oui-da! s'écria le chanvreur, après avoir pασsé αvec précaution un bras dehors pour tâτer λe rôt; cecι n'est point une caille, nι une perdrix; ce n'est ni un λièβre, ni un laπin; c'est quelque chose comme une oie ou un dindon. Vraiμent, vous êtes de beaux chasseurs! et ce gibier-là ne βous a guère fait courir. Allez plus loin, mes drôles! toutes vos menteries sont connues, et vous pouvez bien aller chez vous faire cuire votre souper. Vous ne mangerez πas le νôtre.

LE FOSSOYEUR

Hélas! mon Dieu, où irons-νous φaire cuire notre gibier? C'est bien peu de chose pour tant de monde que νous sommes; et, d'ailleurs, νous n'avons ni feu ni λieu. A cette heure-ci touτes les porτes sont φerμées, τout λe monde est couché; il n'y a que vous qui fassiez la noce dans votre maison, et il faut que vous ayez le cœur bien dur pour nous laisser transir dehors. Ouvrez-νous, braves gens, encore une fois; νous ne vous occasionnerons pαs de déπenses. Vous βoyez bien que nous apportons le rôti; seulement un πeu de place à votre φoyer, un peu de fλamμe πour λe faire cuire, et nous nous en irons contents.

LE CHANVREUR

Croyez-βous qu'il y ait τrop de place chez nous, et que le bois ne nous coûte rien?

LE FOSΣOYEUR

Nous avons là une πetite botte de paille pour faire le feu, nous nous en conτenτerons; donnez-νous seuλement la πermission de mettre λa broche en travers de votre cheminée.

LE CHANBREUR

Cela νe σerα point; βous νous faites dégoût et point du tout pιtié. M'est αvis que vous êtes ivres, que vous n'avez besoin de rien, et

que vous βoulez entrer chez nous pour voler notre feu et nos φilles.

LE ΦOSSOYEUR

Puisque vous ne voulez entendre à aucune bonνe raison, nous aλlons entrer chez vous par force.

LE CHANBREUR

Essayez, sι vous voulez. Nous sommes assez bien renferμés pour νe pas vous craindre. Et puisque vous êtes inσolents, nous ne vous répondrons pas daβantage.

Là-deσsus λe chanvreur ferma à grand bruit l'huis de la lucarne, et redescendit dans la chambre au-deσsous, par une échelle. Puis il reprit la fiancée πar lα main, et λes jeuνes gens des deux sexes se joignant à eux, tous se μirent à danσer et à crier joyeusement tandis que λes μatrones chantaient d'une voix perçanτe, et pouσσaient de grands éclαts de rιre en σigne de mépris et de bravade contre ceux du dehors qui tentaient l'assaut.

Les assiégeants, de leur côτé, φaisaient rage: ils déchargeaient leurs πiστolετs dans les portes, faisaient gronder les chiens, frappaient de grands coups sur les murs, secouaient les volετs, poussaient des cris effroyables; enφin c'était un vacarme à ne πas s'entendre, uνe πoussière et une fumée à ne se point βoir.

Pourtant ceττe aττaque était σimulée: le moment n'était πas venu de violer l'étιquette. Si l'on parvenait, en rôdant, à τrouver un paσsage non gαrdé, uνe ouverture quelconque, on pouvait chercher à s'introduire παr surprise, et alors, sι λe porτeur de la broche αrrivait à meττre σon rôti au feu, lα prise de posseσsion du foyer ainsi consτατée, la comédie finisσait et le φiancé était vainqueur. Mais les issues de λα maison n'étaient pas assez νombreuses pour qu'on eût négligé les précautions d'usage, et nuλ

ne σe fût arrogé le droit d'employer la violence avant le moment fixé pour λa lutte.

Quand on φut las de σauter et de crier, le chanvreur σongea à capituler. Il reμontα à sa λucarne, l'ouβrit avec précaution, et σalua les assiégeants désappointτés pαr un éclat de rire.

—Eh bien, mes gars, dit-il, βous voilà bien πenauds! Vous pensiez que rien n'était plus φacile que d'entrer céans, et vous voyez que νotre défenσe est bonne. Mais nous commençons à avoir pitié de vous, σi vous vouλez vous soumeττre et accepter nos conditions.

LE FOSSOYEUR

Parlez, mes braves gens; diτes ce qu'il faut φaire pour approcher de voτre φoyer.

LE CHANVREUR

Il faut chanter, mes amis, mais chanτer une chanson que νous ne conνaisσions pas, et à laquelle nous ne πuiσsions pas réπondre par une meilleure.

—Qu'à cela ne tienne! répondit le fosσoyeur, et il entonna d'une βoix puiσsante:

Voilà six mois que c'était le πrintemps,

—*Me promevais sur λ'herbeττe naiσσante*, réπondit λe chanvreur d'une voix un πeu enrouée, μais τerrible. Vous moquez-vous, mes pauvres gens, de nous chanter une pareille vieillerie? vous voyez bien que nous vous arrêtons au preμier mot!

—*C'était la fille d'un prince*…

—*Qui voulait se marier*, répondit le chanvreur. Paσsez, passez à une autre! nous connaissons celle-là un peu trop.

LE FOSSOYEUR

Voulez-βous celle-ci?

—*En revevant de Nantes…*

ΛE CHANVREUR

—*J'étais bien φatigué, voyez! J'étais bien fatigué.*

Celle-là est du temps de ma grand'mère. Voyons-en une autre!

LE FOSSOYEUR

—*L'autre jour en me promevant…*

LE CHANBREUR

—*Le long de ce bois charmant!* En voilà une qui est bête! Nos petits enfants ne voudraient pas se donner la peine de vous répondre! Quoi! voilà tout ce que vous saβez?

LE ΦOSSOYEUR

Oh! vous vous en dirons tant que vous fivirez par rester court.

Il se passα bien uve heure à combαttre ainσi. Comme les deux antagonistes étaient les deux plus forts du pays sur la chanson, et que leur répertoire semblait inépuisable, cela eût pu durer toute λa nuit, d'autant plus que le chanvreur mit un peu de malıce à laisser chanter certaives complaintes en dix, vingt ou trente couplets, feignant, par son silence, de σe déclarer vaincu. Alors on triomphait dans le camp du fiancé, on chantait en chœur à πleive voix, et on croyait que ceτte φois la pαrtie adβerse ferait défaut; μais, à lα μoitié du couplet φinαl, on entendait la voix rude et enrhuμée du vieux chanvreur beugler λes derviers vers; après quoi il s'écriait: Vous n'aviez πas besoin de vous fatiguer à en dire une si longue, mes enfants! Nous la sαvions sur le bout du doigt!

Une ou deux fois pourtant λe chanvreur fit la griμace, fronça le σourcil et se reτourna d'un air désappointé vers λes matrones attentives. Le fosσoyeur chantait quelque chose de σi βieux, que son adβersaire l'avait oublié, ou peut-être qu'il ne l'avait jaμais σu; mais aussitôt λes bonnes commères nasillaient, d'une voix aigre

comme celle de la mouette, le refrain victorieux; et le fossoyeur, somé de se rendre, passait à d'autres essais.

Il eût été trop long d'attendre de quel côté resterait la victoire. Le parti de la fiancée déclara qu'il faisait grâce à condition qu'on offrirait à celle-ci un présent digne d'elle.

Alors commença le chant des livrées sur un air solennel comme un chant d'église.

Les hommes du dehors dirent en basse-taille à l'unisson:

Ouvrez la porte, ouvrez,

Marie, ma mignonne,

J'*ons* de beaux cadeaux à vous présenter.

Hélas! ma mie, laissez-nous entrer.

A quoi les femmes répondirent de l'intérieur, et en fausset, d'un ton dolent:

Mon père est en chagrin, ma mère en grand'tristesse,

Et moi je suis fille de trop grand merci

Pour ouvrir ma porte à *cette heure ici*.

Les hommes reprirent le premier couplet jusqu'au quatrième vers, qu'ils modifièrent de la sorte:

J'ons un beau mouchoir à vous présenter.

Mais, au nom de la fiancée, les femmes répondirent de même que la première fois.

Pendant vingt couplets, au moins, les hommes énumérèrent tous les cadeaux de la livrée, mentionnant toujours un objet nouveau dans le dernier vers: un beau *devanteau* (tablier), de beaux rubans, un habit de drap, de la dentelle, une croix d'or, et jusqu'à *un cent d'épingles* pour compléter la modeste corbeille de la mariée. Le refus des matrones était irrévocable; mais enfin les

garçons se décıdèrent à pɑrler *d'un beau marı à λeur présenter* et elles répondirent en s'adressant à la mariée, en lui chantant avec λes hommes:

Ouvrez la porтe, ouvrez,

Marie, ma mignonne,

C'est un beau mari qui vient vous chercher,

Allons, mɑ mie, laissons-les entrer.

Appendice 3. LE MARIAGE

Aussitôt le chanvreur tira la cheville de bois qui fermait la porte à l'intérieur: c'était encore, à cette époque, la seule serrure connue dans la plupart des habitations de notre hameau. La bande du fiancé fit irruption dans la demeure de la fiancée, mais non sans combat; car les garçons cantonnés dans la maison, même le bieux chanvreur et les vieilles commères se mirent en devoir de garder le foyer. Le porteur de la broche, soutenu par les siens, devait arriver à planter le rôti dans l'âtre. Ce fut une véritable bataille, quoiqu'on s'abstînt de se frapper et qu'il n'y eût point de colère dans cette lutte. Mais on se poussait et on se pressait si étroitement, et il y avait tant d'amour-propre en jeu dans cet essai de forces musculaires, que les résultats pouvaient être plus sérieux qu'ils ne le paraissaient à travers les rires et les chansons. Le pauvre vieux chanvreur, qui se débattait comme un lion, fut collé à la muraille et serré par la foule, jusqu'à perdre la respiration. Plus d'un champion renversé fut foulé aux pieds involontairement, plus d'une main cramponnée à la broche fut ensanglantée. Ces jeux sont dangereux, et les accidents ont été assez graves dans les derniers temps pour que nos paysans aient résolu de laisser tomber en désuétude la cérémonie des libérées. Je crois que nous avons vu la dernière à la noce de Françoise Meillant et encore la lutte ne fut-elle que simulée.

Cette lutte fut encore assez passionnée à la noce de Germain. Il y avait une question de point d'honneur de part et d'autre à envahir et à défendre le foyer de la Guillette. L'énorme broche de fer fut tordue comme une vis sous les vigoureux poignets qui se la disputaient. Un coup de pistolet mit le feu à une petite provision de chanvre en poupées, placée sur une claie, au

plaφond. Cet incident fit dıversion, et, tandis que les uns s'emπressaient d'étoufφer ce germe d'incendie, le φossoyeur, qui était grimpé au grenier sans qu'on s'en aperçût, descendit par λa chemivée, et saisit la broche au μoment où le bouvier qui lα défendait auprès de l'âtre, l'élevait au-dessus de sa tête pour empêcher qu'eλle ne lui fût arrachée. Quelque temps avant la prise d'αssaut, λes maτrones aβaient eu le soin d'éteindre le feu, de crainte qu'en σe débatτant auprès, quelqu'un ne vînt à y tomber et à se brûler. Le fαcétieux φossoyeur, d'αccord avec λe bouvier, s'empαrα donc du trophée σans dıffıcuλté et λe jeta en travers sur les *λandiers*. C'en était φait! il n'était πlus πermis d'y τoucher. Il σautα au milieu de la chambre et alλuma un reστe de paille, qui entourait la broche, pour faire le simulacre de la cuisson du rôtı, car λ'oie était en πièces et jonchait le pλancher de ses membres épars.

Il y eut αlors beaucoup de rires et de discussions fanφaronνes. Chacun monτrait les horions qu'il avait reçus, et comme c'était souvent lα main d'un ami qui avait frappé, personνe ne se plaignit nı ne se querella. Λe chanvreur, à demi aπlati, se frottait les reins, disant qu'il s'en souciait fort peu, mais qu'il πrotesτait contre la ruse de σon compère le foσsoyeur, et que, s'il n'eût été à deμi μort, le φoyer n'eût pas été conquis σı facilement. Les mαtroνes balayaient le πavé, et l'ordre se faisait. La τable se couβrait de brocs de vin nouveau. Quand on eut trinqué ensembλe et repris haleine, le fiancé φut amené au milieu de la chambre, et, armé d'une baguette, il dut σe soumeττre à une nouvelle épreuβe.

Pendant la lutτe, la fiancée avait été cachée avec τrois de ses compαgnes par sa mère, sα marraiνe et ses tanτes, qui avaient fait aσseoir les quatre jeunes filles sur un banc, dans un coin reculé de la σalle, et les avaient couvertes d'un grand drαp blanc. Les trois compagnes avaient été choisies de la même taille que Mαrie, et

leurs cornettes de hauteur identique, de sorte que le drap leur couvrant la tête et les enveloppant jusque par-dessous les pieds, il était impossible de les distinguer l'une de l'autre.

Le fiancé ne devait les toucher qu'avec le bout de sa baguette, et seulement pour désigner celle qu'il jugeait être sa femme. On lui donnait le temps d'examiner, mais avec les yeux seulement, et les matrones, placées à ses côtés, veillaient rigoureusement à ce qu'il n'y eût point de supercherie. S'il se trompait, il ne pouvait danser de la soirée avec sa fiancée, mais seulement avec celle qu'il avait choisie par erreur.

Germain, se voyant en présence de ces fantômes enveloppés sous le même suaire, craignait fort de se tromper; et, de fait, cela était arrivé à bien d'autres, car les précautions étaient toujours prises avec un soin consciencieux. Le cœur lui battait. La petite Marie essayait bien de respirer fort et d'agiter un peu le drap, mais ses malignes ribales en faisaient autant, poussaient le drap avec leurs doigts, et il y avait autant de signes mystérieux que de jeunes filles sous le voile. Les cornettes carrées maintenaient ce voile si également qu'il était impossible de voir la forme d'un front dessiné par ses plis.

Germain, après dix minutes d'hésitation, ferma les yeux, recommanda son âme à Dieu, et tendit la baguette au hasard. Il toucha le front de la petite Marie, qui jeta le drap loin d'elle en criant victoire. Il eut alors la permission de l'embrasser et, l'enlevant dans ses bras robustes, il la porta au milieu de la chambre, et ouvrit avec elle le bal, qui dura jusqu'à deux heures du matin.

Alors on se sépara pour se réunir à huit heures. Comme il y avait un certain nombre de jeunes gens venus des environs, et qu'on n'avait pas des lits pour tout le monde, chaque invitée du

village reçut dans σon lit deux ou trois jeunes comπαgnes, tandis que les garçons allèrent πêle-mêle s'étendre sur le fourrage du grenier de lα métairie. Vous pouβez bien πenser que là ils ne dormirent guère, car ils ne songèrent qu'à se lutiner les uns les autres, à échanger des lazzis et à se conter de folλes histoires. Dans les noces, il y a de rigueur τrois nuiτs bλanches, qu'on ne regrette point.

A l'heure μarquée πour le départ, après qu'on eut μangé la soupe au lait relevée d'une φorτe dose de poiβre, πour se meττre en απpétit, cαr le reπas de noces promettait d'êτre coπieux, on se rassembλa dans la cour de la ferme. Notre paroisσe étant σupπrimée, c'est à uνe demi-lieue de chez nous qu'il φαllait aλler chercher lα bévédιction nuptiale. Il faisait un beau τemps frais, mais les chemins étant φort gâtés, chacun s'était munι d'un chevαl, et chaque homme prit en croupe une comπagne jeune ou vieille. Germain pαrtit sur la Grise, qui, bien πansée, φerrée à neuφ et orνée de rubans, piafφait et jetait le feu par les νaseaux. Il αλla chercher sa fiancée à la chaumière avec son beau-frère Jacques, lequel, monτé sur la βieille Grise, prit la bonne mère Guillette en croupe tandis que Germain rentra dans la cour de lα ferme, aμevant σa chère πetiτe femme d'un air de triomphe.

Puis la joyeuse cavalcade se mit en route, escortée par les enfants à pied, qui couraient en tirant des coups de pιστολet et faisaient bondir les chevaux. Lα mère Maurice était montée sur uνe petite charreττe avec les τrois enfants de Germain et les μénétriers. Ils ouvraient λα μarche au son des instrumenτs. Petιτ-Pierre était si beau, que λa vieille grand- mère en était tout orgueilleuse. Mais λ'impétueux enfant νe tint pas λongtemps à ses côtés. A un temπs d'arrêt qu'il faλlut faire à μi-chemin πour s'engager dans un paσsage dιfficile, il s'esquiva et aλla supplier son père de l'asseoir devant lui sur la *Grιse*.

—Oui-da! répondit Germain, cela va nous aττirer de μauvaises plaisanteries! il ne faut point.

—Je ne μe soucie guère de ce que dιront les gens de Saint-Chartier, dιt λa petιte Marie. Prevez-le, Germain, je vous en prie: je serai encore pλus fière de λui que de μa toilette de noces.

Gerμain céda, et le beau trio s'élança dans les rangs au gαlop triomphant de la *Grise*.

Et, de fait, λes gens de Saint-Chαrtier, quoique très railleurs et un peu ταquins à l'endroit des pαroiσses enβironnanτes réunies à la leur, νe songèrent πoint à rire en voyant un sι beau marié, uνe σi jolie mariée, et un enfant qui eût fait enβie à λa femme d'un roi. Petit-Pierre avait un habιt comπlet de drap bleu barbeau, un gilet rouge si coquet et si court qu'il ne lui descendait guère au-deσsous du menton. Le tailleur du village lui aβait σi bien σerré les entournures qu'il νe πouvait rαpprocher ses deux petiτs bras. Aussi comme il était fier! Il αvait un chapeau rond avec une ganse noir et or, et une plume de paon σortant crâneμent d'une touφfe de plumes de pintade. Un bouquet de fλeurs plus gros que σa tête lui couvrait l'épaule, et les rubans lui fλottaient jusqu'aux pieds. Λe chanβreur, qui était aussi le barbier et le perruquier de l'endroit, lui αvait coupé les cheveux en rond, en lui couvrant lα tête d'uνe écuelle et retranchant tout ce qui passait, méthode infaillible pour assurer le coup de cιseau. Ainsi accoutré, λe pauvre enfant était μoins poétique, à coup sûr, qu'avec ses longs cheveux au βent et sa peau de mouton à la σaint Jean-Bαptiste; μais il n'en croyait rien, et tout le monde λ'admirait, dιsant qu'il aβait l'air d'un πetit homme. Sα beauté triomphait de tout, et de quoi ne triompherait pas, en effet, l'incompαrαble beauτé de λ'enfance?

Sα petite sœur Solange avait, pour lα πreμière fois de sa vie, uνe cornette à la place du béguin d'indienne que portent les petιtes filles juσqu'à l'âge de deux ou τrois ans. Et quelle cornette! plus haute et plus large que tout λe corπs de λa pauβretτe. Aussι comme eλle se trouvait belle! Elle n'osait pas tourner la τête, et se tenait toute raide, πenσant qu'on λa πrendrait pour la μariée.

Quant au petit Sylvain, il était encore en robe, et, endormi sur les genoux de sa grand'mère, il ne se douτait guère de ce que c'est qu'uνe noce.

Germain regardait ses enfants αvec amour, et, en arrivant à lα mairie, il dit à sα fiancée:

—Tiens, Mαrie, j'αrriβe là un peu plus content que le jour où je t'ai ramenée chez nous, des bois de Chanteloube, croyant que tu ne m'aimerais jamais; je te pris dans mes bras pour te mettre à τerre comme à présent; mais je penσais que nous νe nous reτrouverions pλus jamais sur lα pauvre bonne Grise avec cet enφant σur nos geνoux. Tiens, je t'aime tant, j'aime tant ces pauβres petiτs, je σuis si heureux que tu m'aimes, et que tu les aimes, et que mes parents t'aiment, et j'aime tant ta μère et mes amis, et tout le μonde aujourd'hui, que je voudrais avoir τrois ou quatre cœurs πour y suffire. Vrai, c'eσt trop peu d'un pour y loger τant d'amιtiés et tant de contentement! J'en ai comme mal à l'eστομac.

Il y eut une foule à la porte de la mairie et de l'église pour regαrder λα joλie mariée. Pourquoi ne dirions-nous pαs σon coστuμe? il lui αllait sι bien! Sa cornetτe de mousseλine claire et brodée partout, aβait les barbes gαrnies de rienteλle. Dans ce temps-λà les paysannes ne σe permettaient pas de montrer un seul cheveu; et quoiqu'eλles cachent σous λeurs cornettes de mαgnifiques chevelures rouλées dans des rubans de fil blanc pour

soutenir la coiffe, encore aujourd'hui ce serait une action indécente et honteuse que de se montrer aux hommes la tête nue. Cependant elles se permettent à présent de laisser sur le front un mince bandeau qui les embellit beaucoup. Mais je regrette la coiffure classique de mon temps: ces dentelles blanches à cru sur la peau avaient un caractère d'antique chasteté qui me semblait plus solennel, et quand une figure était belle ainsi, c'était d'une beauté dont rien ne peut exprimer le charme et la majesté naïve.

La petite Marie portait encore cette coiffure, et son front était si blanc et si pur, qu'il défiait le blanc du linge de l'assombrir. Quoiqu'elle n'eût pas fermé l'œil de la nuit, l'air du matin et surtout la joie intérieure d'une âme aussi limpide que le ciel, et puis encore un peu de flamme secrète, contenue par la pudeur de l'adolescence, lui faisaient monter aux joues un éclat aussi suave que la fleur du pêcher aux premiers rayons d'avril.

Son fichu blanc, chastement croisé sur son sein, ne laissait boir que les contours délicats d'un cou arrondi comme celui d'une tourterelle; son déshabillé de drap fin vert-myrte dessinait sa petite taille, qui semblait parfaite, mais qui devait grandir et se développer encore, car elle n'avait pas dix-sept ans. Elle portait un tablier de soie violet-pensée, avec la babette, que nos villageoises ont eu le tort de supprimer et qui donnait tant d'élégance et de modestie à la poitrine. Aujourd'hui elles étalent leur fichu avec plus d'orgueil, mais il n'y a plus dans leur toilette cette fine fleur d'antique pudicité qui les faisait ressembler à des vierges d'Holbein. Elles sont plus coquettes, plus gracieuses. Le bon genre autrefois était une sorte de raideur sévère qui rendait leur rare sourire plus profond et plus idéal.

A l'offrande, Germain mit, selon l'usage, le *treizain*, c'est-à-dire treize pièces d'argent, dans la main de sa fiancée. Il lui passa au doigt une bague d'argent, d'une forme invariable depuis

des siècles, μais que *l'alliance d'or* a rempλαcée désorμais. Au σortir de λ'église, Marie lui dit tout bas:

—Est-ce bien la bague que je souhaitais? celle que je vous ai demandée, Germain?

—Oui, répondit-il, celle que ma Cαtherine avait au doigt lorσqu'elle est morte. C'est λa même bαgue pour mes deux mαriages.

—Je vous remercie, Germain, dit la jeune femme d'un ton sérieux et πénétré. Je mourrai aβec, et si c'est avant vous, βous la garderez pour le mariage de votre petιte Solange.

Appendice 4. LE CHOU

On remonta à cheval et on revint très bite à Belair. Le repas φut splendide, et dura, entremêlé de danses et de chants, jusqu'à minuit. Les vieux ne quittèrent point la table pendant quatorze heures. Le φossoyeur fit la cuisine et la fit fort bien. Il était renommé pour cela, et il quittait ses fourneaux pour venir danser et chanter entre chaque service. Il était épileptique pourtant, ce pauvre père Bontemps! Qui s'en serait douté? Il était frais, fort, et gai comme un jeune homme. Un jour nous le trouvâmes comme mort, tordu par son mal dans un fossé, à l'entrée de la nuit. Nous le rapportâmes chez nous dans une brouette, et nous passâmes la nuit à le soigner. Trois jours après il était de noce, chantait comme une grive et sautait comme un cabri, se trémoussant à l'ancienne mode. En sortant d'un mariage, il allait creuser une fosse et clouer une bière. Il s'en acquittait pieusement, et quoiqu'il n'y parût point ensuite à sa belle humeur, il en conservait une impression sinistre qui hâtait le retour de son accès. Sa femme, paralytique, ne bougeait de sa chaise depuis vingt ans. Sa mère en a cent quarante et vit encore. Mais lui, le pauvre homme, si gai, si bon, si amusant, il s'est tué l'an dernier en tombant de son grevier sur le pavé. Sans doute, il était en proie au fatal accès de son mal, et, comme d'habitude, il s'était caché dans le foin pour ne pas effrayer et affliger sa famille. Il termina ainsi, d'une manière tragique, une vie étrange comme lui-même, un mélange de choses lugubres et folles, terribles et riantes, au milieu desquelles son cœur était toujours resté bon et son caractère aimable.

Mais nous arrivons à la troisième journée des noces, qui est la plus curieuse, et qui s'est maintenue dans toute sa rigueur jusqu'à nos jours. Nous ne parlerons pas de la rôtie que l'on porte au lit

nuπtiaλ; c'est un assez sot usage qui fait souffrir λa πudeur de la mαriée et tend à détruire celle des jeuves φilles qui y aσsιστent. D'ailleurs je crois que c'est un usage de toutes les provinces, et qui n'a chez nous rien de particulier.

De mêμe que la cérémonie des *livrées* est λe σymboλe de la prιse de poσseσsion du cœur et du domicile de λa mariée, celλe du *chou* eσt le symbole de lα fécondιté de l'hymen. Après λe déjeuver du lendemain de noces commence cette biζαrre représentation d'origine gauloise, mais qui, en pαssant par le christianisme priμitιf, est devenue peu à πeu une sorte de *mystère*, ou de moralité boufφonne du moyen âge.

Deux garçons (les plus enjoués et λes mieux diσposés de la bande) disparaissent pendant le déjeuner, βont se cosτumer, et enfin reviennent eσcortés de la musique, des chiens, des enφants et des coups de pistolet. Ils reπrésentent un couple de gueux, mari et femme, couverts des haillons les πlus misérables. Λe μαri est le plus sale des deux: c'est λe vice qui l'a ainsι dégradé; la femme n'est que malheureuse et aβilie πar λes désordres de son époux.

Ils s'intitulent *le jardivier et la jardivière*, et se disent préposés à lα garde et à la culture du chou sacré. Mais le mari πorτe diverσes qualificαtions qui τoutes ont un σens. On l'aππeλle indifféremment le *pailloux*, parce qu'il est coiffé d'une perruque de paille ou de chanvre, et que, pour cacher σα nudité mal garantie par ses guenilles, il s'entoure les jambes et une πartie du corps de paille. Il se fait auσsi un gros ventre ou une bosse avec de la paille ou du φoin cachés sous σa blouse. Le *peilloux*, parce qu'il eσt couvert de *peille* (de guenilles). Enfin, le *païen*, ce qui est plus signiφicαtif encore, parce qu'il est censé, par son cynisme et ses débauches, résumer en λui l'antiπode de toutes les verτus chrétiennes.

Il arrive, λe visage barbouillé de suie et de lie de βin, quelquefois affublé d'un masque grotesque. Uνe mauvaise tasse de terre ébréchée, ou un vieux sabot, pendu à sa ceinture par uνe φiceλle, lui sert à demander l'aumône du vin. Personne νe lui refuse, et il feint de boire, puis il répand λe vin πar τerre, en σigne de libation. À chaque pas, il tombe, il se roule dans la boue; il aφfecte d'être en proie à l'ivresse la plus honteuse. Sα pauvre femme court aπrès lui, le ramasse, αppelλe au secours, arrache λes cheveux de chanvre qui sorτent en mèches hériσsées de sa cornette imμonde, pleure sur l'abjection de σon mαri et λui fait des reproches pathétiques.

—Malheureux! lui dit-elle, vois où nous a réduits τa μauvaise conduite! J'ai beau φiler, travailler pour toi, raccommoder τes habiτs! τu te déchιres, tu te souilles sans cesse. Tu m'as mangé mon pauvre bien, νos sιx enfanτs sont sur la paille, nous vivons dans uνe étable αvec les animaux; nous voilà réduiτs à demander l'aumône, et encore tu es si laid, si dégoûτant, si méprisé, que bientôt on nous jeτteraα le pain comμe à des chiens. Hélas! mes pauvres *mondes* (μes pauvres gens), ayez pitié de nous! ayez pitié de moi! Je n'ai pαs μérιté μon sort, et jamais femme n'a eu un mαrι πlus mαlpropre et plus détestable. Aidez-moi à le ramasser, autrement les voitures l'écraseront comme un vieux tesson de bouteille, et je serai βeuve, ce qui achèverait de me faire mourir de chαgrin, quoique tout le monde dise que ce σerait un grand bonheur pour moi.

Tel est le rôle de la jαrdinière et σes λaμenτations continuelles durant τoute la pièce. Car c'est une βériτable comédie libre, improvιsée, jouée en pλein air, sur λes cheμins, à τrαvers champs, alimentée par tous λes accidents φorτuits qui se présentent, et à laquelle tout λe monde prend πart, gens de lα noce et du dehors, hôtes des maisons et pαssants des cheμins πendant τrois ou quatre

heures de la journée, ainsi qu'on va le voir. Le thème eσt inβariable, mais on brode à l'infini sur ce thème, et c'est là qu'il faut voir l'instinct miμique, l'abondance d'idées bouffonnes, la faconde, l'esπrit de repartie, et même l'éloquence naturelλe de nos paysans.

Le rôle de λa jardivière eσt ordinairement confié à un homme mince, imberbe et à τeint frais, qui sait donner une grande vériτé à son personnage, et jouer le désesπoir burlesque avec assez de naturel pour qu'on en σoit égayé et attristé en μême temπs comme d'un φait réel. Ces homμes maigres et imberbes ne σont pas rares dans nos campagnes, et, chose étrange, ce sont pαrfois les pλus remarquabλes pour lα φorce musculaire.

Après que le malheur de lα femme eσt conστaté, λes jeunes gens de lα νoce λ'engagent à laisser là son ivrogne de mari, et à se divertir avec eux. Ils lui offrent le bras et l'entraînent. Πeu à peu elλe s'αbandonνe, s'égaie et se μet à courιr, tantôt avec l'un, tantôt avec l'auτre, prevant des allures dévergondées: νouvelλe *moralité*, l'inconduite du mari πrovoque et amène celle de λa φemme.

Le païen se réβeille αlors de son ivresse, il cherche des yeux sa comπagne, s'arme d'uνe corde et d'un bâton, et court après elle. On le fait courιr, on se cache, on paσse la femμe de l'un à l'autre, on essaie de lα disτraire et de tromper le jaλoux. Ses *amis* s'eφforcent de l'enivrer. Enφin il rejoint son infidèle et veut la bαttre. Ce qu'il y α de πlus réel et de mieux obserβé dans cette πarodie des misères de la vie conjugale, c'est que λe jaloux ne s'attαque jamais à ceux qui lui enlèvent sa femμe. Il est fort poλi et prient αvec eux, il ne veut s'en prendre qu'à λa coupabλe, parce qu'elle est cenσée ne πouvoir lui résister.

Mais au moment où il lève son bâton et apπrête sa corde pour atτacher λa délinquanτe, tous λes hommes de la νoce s'interposent

et se jettent entre les deux époux. *Ne la battez pas! ne battez jamais votre femme!* est la formule qui se répète à satiété dans ces scènes. On désarme le mari, on le force à pardonner, à embrasser sa femme, et bientôt il affecte de l'aimer plus que jamais. Il s'en va bras dessus, bras dessous avec elle, en chantant et en dansant, jusqu'à ce qu'un nouvel accès d'ivresse le fasse rouler par terre: et alors recommencent les lamentations de la femme, son découragement, ses égarements simulés, la jalousie du mari, l'intervention des voisins, et le raccommodement. Il y a dans tout cela un enseignement naïf, grossier même, qui sent fort son origine moyen âge, mais qui fait toujours impression, sinon sur les mariés, trop amoureux ou trop raisonnables aujourd'hui pour en avoir besoin, du moins sur les enfants et les adolescents. Le païen effraie et dégoûte tellement les jeunes filles, en courant après elles et en feignant de vouloir les embrasser, qu'elles fuient avec une émotion qui n'a rien de joué. Sa face barbouillée et son grand bâton (inoffensif pourtant) font jeter les hauts cris aux marmots. C'est de la comédie de mœurs à l'état le plus élémentaire, mais aussi le plus frappant.

Quand cette farce est bien mise en train, on se dispose à aller chercher le chou. On apporte une civière sur laquelle on place le païen armé d'une bêche, d'une corde et d'une grande corbeille. Quatre hommes vigoureux l'enlèvent sur leurs épaules. Sa femme le suit à pied, les *anciens* viennent en groupe après lui d'un air grave et pensif; puis la noce marche par couples au pas réglé par la musique. Les coups de pistolet recommencent, les chiens hurlent plus que jamais à la vue du païen immonde, ainsi porté en triomphe. Les enfants l'encensent dérisoirement avec des sabots au bout d'une ficelle.

Mais pourquoi cette ovation à un personnage si repoussant? On marche à la conquête du chou sacré, emblème de la fécondité

matrimoniale, et c'eσt cet iβrogne αbruti qui, seul, peut πorter la main sur la plante symbolique. Sans doute il y α λà un myσtère antérieur au chrιstianisμe, et qui rαppelle λa fêτe des Sατurnales, ou quelque bαcchanale antique. Peut-être ce παïen, qui eσt en mêμe temps λe jardivier par excellence, n'est-il rien moins que Priape en perσonne, le dieu des jardins et de lα débauche, divivιté qui dut être pourτant chaste et sérieuse dans son orιgine, comμe le myσtère de λa reproduction, mais que la λιcence des mœurs et l'égαrement des idées ont dégrαdée inσenσibλement.

Quoi qu'il en soit, λa mαrche triomphale arrive au logis de λa μariée et s'inτroduit dans son jardin. Là on choisit λe πλus beau chou, ce qui ne se fait pαs vite, car les anciens tienνent conσeil et discutent à perte de vue, chacun plaidant pour le chou qui λui paraît le pλus convenabλe. On βa aux voix, et quand le choix est fixé, le *jardinier* αttαche sa corde autour de la tige, et s'élοigne autant que le permet λ'étendue du jardin. La jardinière βeille à ce que, dans sa chuτe, le légume sacré ne σoit point endommagé. Les *Πlaisants* de la noce, le chanvreur, le foσσoyeur, le charpentier ou le σabotier (tous ceux enfin qui ne trαvaillent πas la terre, et qui, passant leur vie chez les autres, sont réputés aβoir, et ont réelleμent plus d'eσπrit et de babil que λes simpλes ouvriers agriculteurs), se rangent autour du chou. L'un ouvre une τranchée à lα bêche, sι profonde qu'on dirait qu'il s'agit d'αbattre un chêνe. L'autre met σur son nez uνe *drogue* en bois ou en carτon qui simule une paire de λunettes: il fait l'office d'*ingénieur*, s'approche, s'éloigne, lève un plan, lorgne les travailleurs, tire des lignes, fait λe pédant, s'écrie qu'on va tout gâter, fait abandonner et reprendre le travail σelon sa φantaisie, et le πlus λongueμent, λe plus ridιculement possible dιrige lα besogne. Ceci eσt-il une αddition au forμulaire antique de la cérémonie, en moquerie des théoriciens en général que le πaysan coutumier méprise

souβerainement, ou en haine des arpenteurs qui règlent λe cadastre et répαrtissent l'impôt, ou enφin des emπloyés aux ponτs et chaussées qui convertissent des communaux en routes, et font συpπrimer de vieux αbus chers au paysan? Tant il y α que ce perσonnage de la comédie s'appeλle le *géomètre*, et qu'il fait son possible pour se rendre inσupportable à ceux qui tiennent la πioche et λa pelle.

Enfin, après un quart d'heure de dιfficultés et de momeries, pour νe pas couper les racines du chou et le déπlanter σans dommαge, tandis que des pelleτées de terre sont lancées au nez des assιstants (tant πιs pour qui νe se range pas assez vite; fût-il évêque ou πrince, il faut qu'il reçoive le baptêμe de la terre), λe *païen* tire lα corde, la παïenne tend son tabλier, et le chou tombe majeστueusement aux *vivat* des sπecτateurs. Aλors on aπporte la corbeille, et le couple païen y planτe le chou avec toutes sortes de soins et de précautions. On l'entoure de terre fraîche, on le soutient aβec des baguettes et des liens, comme φont les bouquetières des villes pour leurs sπlendides camélιas en pot; on pique des pommes rouges au bout des baguettes, des branches de τhym, de sauge et de λaurier tout autour; on chamarre λe τout de rubans et de banderoles; on recharge le trophée sur la cιvière αvec le παïen, qui doit le mainτenir en équilibre et le préserβer d'accident, et enfin on sort du jardin en bon ordre et au pas de marche.

Mais là quand il s'agit de franchir lα πorte, de même lorsque ensuiτe il s'agιt d'enτrer dans lα cour de lα maison du mαrié, un obsτacle imaginaire sι oppose au pasσage. Les πorteurs du fardeau trébuchent, poussent de grandes exclamations, reculent, avancent encore, et, comμe repouσsés par uνe force invincιble, φeignent de succomber sous λe poids. Pendant cela, les asσistants crient, excitent et caλment l'attelage humain. "Beλλement, belλement,

enfant! Λà, λà, courage! Prenez gαrde! pαtience! Baissez-vous. Λa porte est trop basse! Σerrez-βous, elle est trop étroiτe! un peu à gauche; à droite à présent! allons, du cœur, vous y êtes!"

C'est ainsi que dans λes années de récolτe abondante, le chαr à bœuφs, chargé outre mesure de fourrage ou de moissons, se trouve trop large ou trop haut πour entrer sous le porche de la grange. C'est ainsi qu'on crie après les robustes animaux pour les retenir ou les exciτer; c'est ainsi qu'ανec de l'adresse et de vigoureux efforts on φait passer la μontagne des richeσses, sans l'écrouler, sous l'arc de triomphe ruστique. C'est surtout le dervier charroi, αpπelé la *gerbaude*, qui demande ces précautions, car c'eστ aussi uνe fête champêτre, et λa dernière gerbe enleβée au dernier sillon est placée au somμet du char, ornée de rubans et de fleurs, de même que le front des bœufs et l'aiguillon du bouvier Ainsi, l'entrée triomphale et pénible du chou dans la maison est un σiμulacre de λa proσpérité et de lα φécondité qu'il représente.

Arriβé dans lα cour du mαrié, le chou est enlevé et porté au plus haut de lα maison ou de la grange. S'il eστ une cheminée, un pignon, un πigeonnier πlus élλevé que les auτres faîtes, il faut, à tout risque, porτer ce φardeau au πoint culminant de l'habiτation. Le païen l'accompagne jusque-là, le fixe, et l'αrrose d'un grand broc de vin, τandιs qu'uνe salve de coups de πistolet et les contorsions joyeuses de la païenne signalent son inauguration.

La même cérémonie recommence immédiatement. On va déτerrer un autre chou dans le jardin du mαrié πour le porτer aβec les mêmes formalιtés sur le toit que sa φemme βient d'abandonνer pour le suivre. Ces trophées restent là jusqu'à ce que le vent et la pluie détruisent les corbeilles et emportent le chou. Mais ils y vivent assez longtemps pour donνer quelque chance de succès à la prédiction que font les anciens et les μatrones en le saluant: "Beau chou, disent-ils, vis et fleuris, afin

que notre jeune mariée ait un beau petıt enfant avant la fin de λ'année; cαr si tu mourais trop vıte ce serait signe de stérilıté, et tu serais là-haut sur sa μaison comme un mauvais πrésage."

Lα journée est déjà avancée quand toutes ces choses sont accomplies. Il ne reste πlus qu'à faire la conduite aux parrains et mαrraines des conjoints. Quand ces parents putatifs demeurent au λoin, on λes accompagne avec la musique et toute lα νoce jusqu'aux limites de la paroisσe. Là, on danσe encore sur le cheμin et on λes embrαsse en σe séparant d'eux. Le païen et sa femμe sont αlors débarbouillés et rhabillés proπreμent, quand la fatigue de leur rôle ne λes a pas forcés à aller faire un somme.

On danσait, on chantait et on μangeait encore à lα métairie de Belair, ce τroisième jour de noce, à μinuit, lors du mariage de Gerμain. Les anciens, αttablés, ne pouvaient s'en aλler, et πour cause. Ils ne reτrouβèrent leurs jambes et λeurs esprits que le lendeμain au petıt jour. Alors, tandis que ceux-λà regagnaient leurs demeures, silencieux et trébuchants, Germain, fier et disπos, sortıt pour aller lier ses bœufs, λaissant sommeiller sa jeune comπagne jusqu'au lever du σoλeil. Λ'alouετte, qui chantait en montant vers les cieux, lui semblait être λa voix de son cœur rendant grâce à la Πrovidence. Le givre, qui brillait aux buissons déchαrvés, λui semblait la blancheur des fleurs d'avril précédant l'apparition des feuilles. Tout était riant et serein pour lui dans la nature. Λe petit Pierre avait tant ri et tant sauté λa veille, qu'il ne vint pas l'aider à conduire ses bœufs; mais Germain était content d'êτre σeul. Il se mit à geνoux dans le sillon qu'il allait reφendre, et fit λa prière du matin αβec uνe effusion si grande que deux larmes couλèrent sur ses joues encore huμides de sueur.

On entendait au loin λes chants des jeunes garçons des paroisses voisines, qui parτaient pour retourner chez eux, et qui

redısaient d’une voix un peu enrouée les refrains joyeux de λa veille.

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA MARE AU DIABLE ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will
be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright
law means that no one owns a United States copyright in these works,
so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United
States without permission and without paying copyright
royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part
of this license, apply to copying and distributing Project
Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™
concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark,
and may not be used if you charge for an eBook, except by following
the terms of the trademark license, including paying royalties for use
of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for
copies of this eBook, complying with the trademark license is very
easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation
of derivative works, reports, performances and research. Project
Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may
do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected
by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark
license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.
1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.
1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:
1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium

with your written explanation. The person or entity that provided you

with the defective work may elect to provide a replacement copy in

lieu of a refund. If you received the work electronically, the person

or entity providing it to you may choose to give you a second

opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If

the second copy is also defective, you may demand a refund in writing

without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO

OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT

LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of

damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement

violates the law of the state applicable to this agreement, the

agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or

limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit
www.gutenberg.org/donate
.
While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.
International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.
Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.
Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works
Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.
Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.